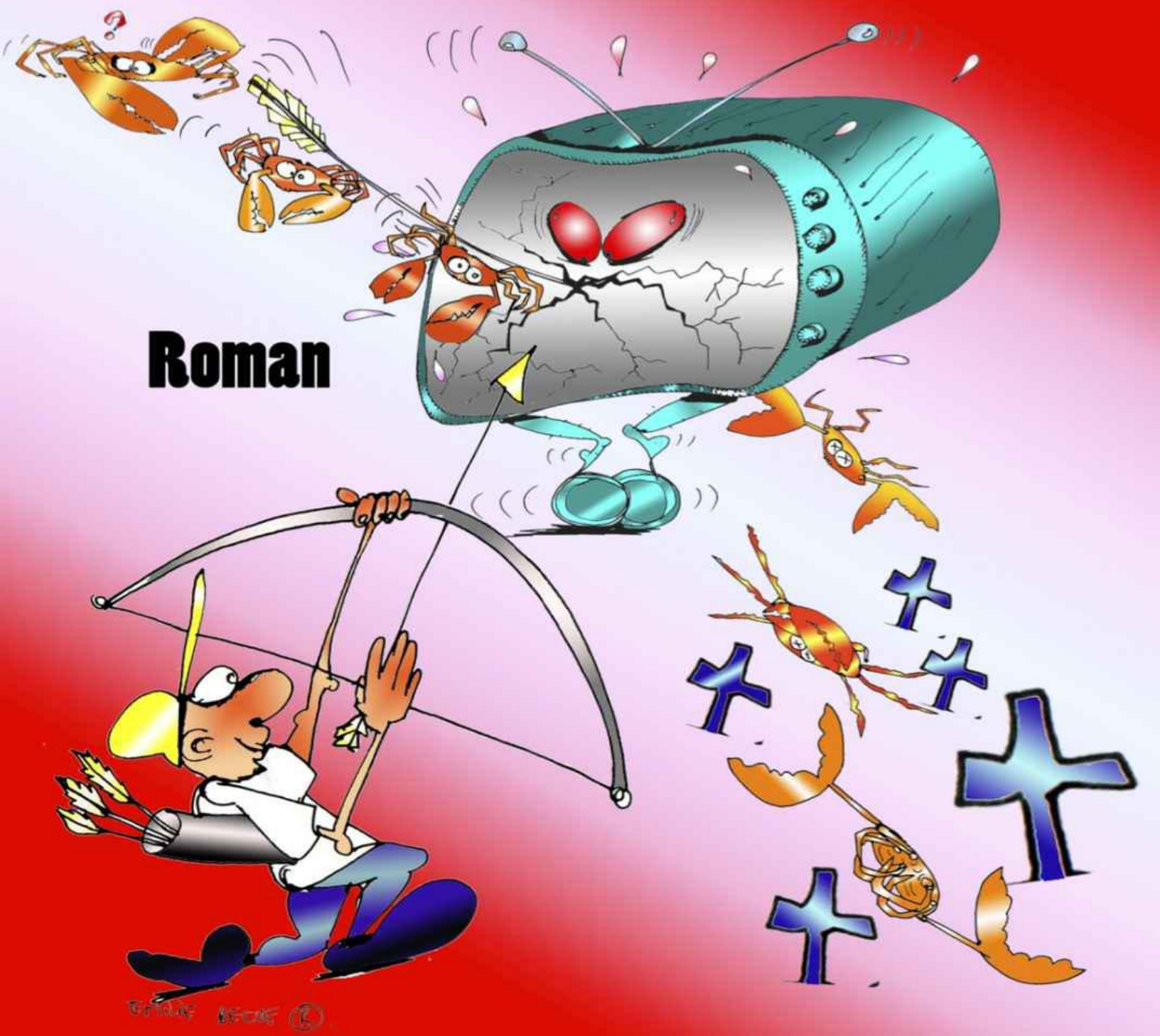
Max-Firmin Leclerc

La République du mépris
ou
Le Cimetière des crabes



Roman

Max-Firmin LECLERC

La République du Mépris
ou
Le Cimetière des Crabes

Création e-book -Edition VOolume.fr

Rééditer un livre trente-cinq ans après sa première parution, n'est ce pas une gageure ?

Et si ce n'était que pour répondre au silence complice qui a prévalu à cette époque ? Car il nous semble que ce « roman » est plus que jamais d'actualité : des têtes tombent toujours, et les méthodes n'ont guère changé… Des jugements d'alors *(« courageux pamphlet – virulent, ce qui ne l'empêche pas d'être divertissant – humoriste caustique, spirituel pamphlétaire… »)* sans doute l'un des plus justes, est celui de *Télé-Magazine* : *« un roman au style satirique parfois violent, en fait une histoire d'amour déçu »*

En effet, ce livre, sous ses aspects drôles, est un véritable document sur la Télévision des années 60/70.

Mais l'actuelle est-elle moins glauque ?

Quant à l'auteur, depuis ces temps lointains, il vit une retraite paisible dans le Sud, loin des pinces envieuses et meurtrières des crabes…

◆◆◆

MAX-FIRMIN LECLERC

***

LA RÉPUBLIQUE DU MÉPRIS
ou
LE CIMETIÈRE DES CRABES

Roman

***

Couverture : oeuvre originale de **Emilie Bécue**

© Max-Firmin LECLERC 2013

Editeur : Editions VOolume
5 rue du Poteau des 3 Seigneurs
78120 RAMBOUILLET
ISBN: 978-2-36406-063-0

DU MÊME AUTEUR :

Recueils de poèmes,
Contes dans différents journaux.
****

Le Cap des Trente
(poèmes)
(Editions Plénitude)
Grand Prix de Poésie Wilfrid Lucas 2011
de la
Société des Poètes et Artistes de France.
****

Le Démon de Vingt-trois Heures
(Roman)
(Jelivremonhistoire.éditions)
Prix « Goutte d'Encre »
de l'Association REGARDS de NEVERS,
GRAND PRIX 2012
et Premier Prix du Roman
au Onzième Grand Prix Roussillonnais
des Ecrivains.

****

Le Cap des Nonante
(Recueil de poèmes)
(Editions VOolume)
2013

Site Internet :

http://sites.google.com/site/maxfirminleclerc/

N'ayez pas peur !

Le courage n'est pas une maladie contagieuse…

YANG XAM TAO

Philosophe chinois de XV ème Siècle.

***

*A toutes les victimes de la **Télévision** passées, présentes….et futures.*

M-F.L.

***

P R É F A C E
pour l'édition de 2010.

Ce livre a paru pour la première fois en 1975 sous le titre :
« La République du Mépris ».
Une jeune maison d'édition m'a proposé de rééditer ce livre : j'ai accepté avec une certaine jubilation.
D'autant plus que, récemment, un professeur intégriste a plagié ce titre en « méprisant » des associations ou organisations dignes de respect.
Je ne veux pas polémiquer et j'ai choisi de prendre un titre « double », comme au Grand Siècle, pour cette seconde édition.
De même, comme j'ai trouvé plusieurs homonymes sur la « Toile », j'ai ajouté mon deuxième prénom qui est aussi celui de mon grand-père, artisan-tonnelier.
Voici donc **« La République du Mépris *ou* Le Cimetière des Crabes ».**
Le grand poète et philosophe persan, Ahmadinedjad, contemporain de Montesquieu, m'a inspiré ce titre anti-plagiat : *« Assieds-toi à la porte du cimetière, et attends de voir passer le cadavre de ceux qui t'ont ruiné ».*
Autrefois, certains lecteurs innocents m'ont demandé les noms des individus qui s'agitent et se nuisent dans ce « **panier de crabes** ».
Aujourd'hui, les protagonistes de cette *Télévision de l'âge glaciaire* sont morts ou dans un état voisin.
D'ailleurs, qu'importe les noms véritables, puisque de tels personnages ont vraiment vécu, puis ont disparu dans les scories de l'Histoire de la Télévision… et ont été remplacés par d'autres qui perpétuent la même filiation…
Et les crabes ont proliféré de plus belle !
Oui, lecteurs et téléspectateurs du XXIème siècle, cette Télévision a bien existé… *au siècle précédent……*

Max-Firmin LECLERC. 1er Janvier 2010.

***

Cette histoire se passe dans un pays imaginaire d'Europe. Toute ressemblance des personnages avec des personnes vivantes ou mortes serait purement fortuite ou accidentelle. Il est bien évident que de tels faits ne pourraient pas se produire dans un pays comme la France, où l'on respecte particulièrement la ***Liberté de l'Individu*** *et la* ***Dignité humaine.***

***

Déjà une petite heure que je roule dans la bruine, face aux phares jaunes des couillons processionnaires qui foncent s'entasser dans les usines et les bureaux de la capitale.

Mon moulin ronronne en avalant ses cent-dix, cent-quinze kilomètres à l'heure, ma vitesse de croisière. De temps en temps, il faut que j'appuie sur le frein pour permettre à une chenille aux gros yeux éblouissants de réintégrer sa colonne.

Signe annonciateur du mauvais temps, une aube maigre se lève en se nimbant dans un halo rougeâtre, à travers des nuages effilochés, légèrement sur ma gauche, au-delà des caténaires et des poteaux noirs de la ligne de chemin de fer.

Dans quelques jours, ce sera le printemps : sacré printemps !

Je la connais bien cette route du Sud-Ouest. J'y passe régulièrement depuis un an et demi, depuis que j'ai acheté une ferme là-bas.

Oh ! pas une grosse ferme ! Non ! quinze hectares avec trois centaines de pruniers et un peu de vigne.

Le déficit permanent, mais un havre de paix !...

En cadence, mes essuie-glace lèchent consciencieusement la pluie boueuse qui dessine ses rameaux sur le pare-brise. Parfois, un camion lance une bonne giclée d'eau, à la manière d'un accessoiriste qui, dans une scène de tempête, envoie d'un seul coup le contenu de son seau.

Je suis très calme, très sûr de moi.

Après des jours d'hésitations, de tergiversations, après une dernière nuit sans sommeil, j'ai pris la décision suprême.

Machinalement, j'ai jeté dans ma valise mon pyjama et ma brosse à dents — un vieux réflexe de voyageur, car je n'en aurai plus guère besoin !

En tournant en rond dans mon appartement, j'ai attendu six heures pour prendre la route — encore une habitude ! — Il y a plus de trois ans, j'ai filmé le président de la Prévention Routière et ses chiffres se sont gravés dans ma mémoire : 60 % des accidents se produisent la nuit, pour une circulation inférieure à 20 %. Depuis que j'ai réalisé cette émission, je ne roule plus pendant la nuit !

Mais est-ce que cela peut avoir de l'importance, maintenant ?

Parce que ma tête a cessé de plaire, je me retrouve chômeur à quarante-six ans. Mon compte en banque est à sec et mes traites vont bientôt m'aboyer aux fesses.

***

Un village à traverser. Il faut ralentir. Je n'ai jamais vu de poulets par ici, mais il suffit d'une fois. Et surtout, je n'ai pas envie de discutailler avec la flicaille.

En retournant mes pensées dans ma tête, cette nuit, a jailli l'idée du pistolet qui est caché dans ma ferme, un sept-soixante-cinq que j'ai rapporté de la dernière guerre.

Revoir ma terre, et mourir là-bas !

Ça peut paraître idiot de faire six-cents bornes pour se démolir avec un parabellum alors qu'il y a bien d'autres moyens.

Mais, après tout, ça me regarde, non ?

Et puis, l'arme à feu, n'est-ce pas encore une façon de mourir debout comme un combattant, quand on a vécu debout ?

Lorsque j'ai pris ma résolution, je pensais à une chasse. Un gibier. Un lièvre. Ou plutôt un cerf. Sans doute les chasseurs manquent-ils d'imagination ? Sinon, ce sont des gens cruels. Je me représentais, mieux, j'étais le cerf, traqué, poursuivi, et qui courait, et qui s'essoufflait...

Comme lui, je me suis senti seul, cerné de toutes parts, acculé au

suicide.

Je n'aimais pas ce mot, suicide, quand je menais une vie normale. Il me semblait exprimer une maladie honteuse. A présent que je l'ai apprivoisé, il me paraît un terme aimable, comme fleur ou libellule.

Et le cerf, encerclé par la meute, s'était arrêté, haletant, noble et digne...

Mais non, ma comparaison avec un cerf était ridicule. La société m'avait pris, avait exprimé de moi tout ce qui pouvait la nourrir, et maintenant, elle me jetait après usage.

J'étais à peine un citron pressé !

Et un citron pressé, un !...

***

Les circonstances qui m'ont conduit au chômage ont commencé par une valse-hésitation.

J'en avais entendu parler la veille par des bruits de couloir - dans la boîte, rien dans les bureaux, tout dans les couloirs ! - Puis le *Journal du Soir*, publie en gros titres : Gropetto, directeur de l'information de la première chaîne, et Gaudriol, directrice de l'information de la seconde chaîne.

Un vrai paveton dans le panier de crabes !

Le Rouge et la Jaune !

***

Je pénètre dans les faubourgs d'Olens.

La clarté sale est suffisante pour distinguer les usines qui se dressent de chaque côté de la route. Tiens, justement, des machines agricoles ! J'espère qu'ils ont l'adresse : il va leur falloir des moissonneuses pour couper leurs lauriers !

Je me sens détendu, déjà détaché de la terre. Je regarde de très haut ce petit monde, semblable au passager d'un avion qui voit les autos grosses comme des coccinelles. C'est charmant des coccinelles, des bêtes à Bon Dieu ! J'aperçois toutes ces fourmis humaines qui s'agitent vainement. Et tout cela me paraît tellement mesquin, grotesque ! Les nominations étaient encore au conditionnel... Alors les inconditionnels et les zuzus en place, les journalistes bons teints de la Majorité, tous ceux qui avaient résisté pendant les événements de mai-juin, ont vite embouteillé les téléphones des députés, lesquels ont embouteillé les téléphones des ministres, et même du Premier, Cabanas, pour faire annuler la nomination de Gropetto.

Pourquoi d'ailleurs le Premier ministre, qui avait promis de soumettre au Parlement une réforme totale de la radio et de la télévision, se lançait-il brusquement dans un bouleversement personnel et autoritaire de la seule information, sans consultation préalable du Parlement ? - Ce projet de réforme à discuter, on n'en parle plus du tout : obsèques nationales et bouches cousues !

Qui avait pu lui conseiller une décision pareille ?

Il n'y avait pourtant pas le feu !

Ça ronronnait doucement, et ça ne trompait plus personne !

Diviser les parlementaires et l'opinion publique pour essayer de réduire de quelques mois la vie de la pétaudière, c'était prendre un risque superfétatoire.

En outre, en pleine période d'austérité et d'autorité financières, la plaisanterie allait coûter plus de deux milliards supplémentaires par an aux bonnes poires de contribuables. Curieux empressement à croquer le fric de la nation, non ?

Etait prévue pour le 19 septembre 1969 à dix heures, la conférence de presse du directeur général qui devait apporter l'annonce officielle des nominations à un pays concupiscent d'objectivité.

Ça devait barder dans les ministères ! La conférence fut inopinément remise à seize heures : il fallait voir la tête des personnalités et des journalistes spécialisés invités à écouter la bonne parole. Il fallait entendre leurs commentaires courtois !

Ça continuait à barder de plus en plus : elle fut annulée *sine die* !

Je me demande maintenant si finalement elle a eu lieu pendant les jours qui ont suivi. Sûrement pas !

Que pouvait faire Cabanas ?

Continuer, c'était introduire le loup Gropetto dans la bergerie du régime, comme on lui criait de toutes parts : rappelez-vous son attitude en mai ! Un gaugau !

Et un des plus violents ! Vous livrez la première chaîne à l'opposition ! Vous sciez la branche sur laquelle notre société est assise ! Vous sonnez le glas de la République !

Objectivement comme ils disaient, il est vrai qu'en cas de grèves, la première chaîne continuant d'émettre des informations, grâce à des accords syndicaux anciens, ce serait soit le panégyrique des grévistes, soit l'épreuve de force.

Mais faire machine arrière, c'était céder aux pressions, abdiquer son autorité, provoquer une campagne de presse. Le Premier ministre ne céda point.

Avec un peu de recul, je crois que, vu de son optique, c'était assez diabolique : il " *achetait* " la complicité du plus virulent. Dame, près de deux briques par mois ! Sans compter le cumul d'émissions et les tours de bâtons à doubler au moins la mise ! Ça permet d'isoler sa conscience dans un douillet coussin de billets de banque.

Cabanas, couturière géniale, brodait des franges d'or jaune sur le drapeau rouge..

***

Deux heures que je roule. De chaque côté de la route défilent des bois de bouleaux, jaillissements de troncs blancs tachés de noir s'épanouissant en plumets de brindilles aubergine. Le ciel est plus clair, sillonné de gros cumulus boudinés dans leur enveloppe. Mes pneus chuintent sur le goudron encore humide.

Chuinter ! J'ai connu un directeur qui disait ça, au lieu de shunter (*fondre doucement le son*.).

Ah ! des directeurs, j'en ai vu passer... Et des gratinés ! Je n'ai pas assez de doigts à mes mains pour les compter. Il faudrait que je prenne mes doigts de pieds pour y arriver, et pour beaucoup, ça conviendrait parfaitement...

Enfin merde ! Cette fois, ça sentait le roussi !

D'un côté, pour rester chez Gropetto, je n'étais pas au syndicat coco qui règle la météo dans la boîte.

De l'autre, après les événements de mai, la mère Gaudriol, elle, avait nettoyé tout le monde à la radio, une vraie petite ménagère. Elle n'allait pas faire de cadeaux à la télé.

Le cul entre deux chaînes, quoi !

Oh ! je n'avais pas fait grève pour renverser le régime, pour instaurer un ordre nouveau, et tous leurs mots bidons. Non ! j'avais simplement marre de la pagaille de la télé, de la direction des minables, des maffias, des combines, des injustices, et tout, et tout...

Mon côté Don Quichotte...

Il faut dire que c'est le ministre de l'Information de l'époque, un nommé Guenon, ci-devant ministre des Postes, qui avait été le principal fauteur de grève chez nous. Il avait tout simplement oublié qu'il avait changé de portefeuille et il avait confondu cadres et techniciens de la télé et de la radio avec préposés à la distribution du courrier et téléphonistes femelles. (Loin de moi la pensée de minimiser

la dignité de ces prolos !)

Entre parenthèses, les postiers, la gueule qu'ils ont faite quand on leur a refilé leur ministre après les événements !

Enfin, j'avais vécu ma petite grève pépère, bouffant mes squelettiques économies, me contentant de préparer avec mes amis un projet de protocole pour les réalisateurs, vu que la situation était particulièrement catastrophique dans la profession, qu'il y avait une ribambelle de chômeurs de talent, et que le premier petit con ou la dernière petite putain pouvait faire preuve de son génie sans les critères de l'homologation officielle.

Je plaide coupable : je n'ai pas tourné en rond en silence avec des pancartes autour de la meule de gruyère, je n'ai pas harangué les métallos, ni collé des affiches avec des ellipses de fil de fer barbelé ou des flics casqués parlant au micro. Un vrai plouc, quoi !

Et tout corniaud que je suis, j'ai même été content quand j'ai appris qu'on avait lessivé le directeur de la télévision, une ancienne barbouze avec un nom macaroni qui avait atterri là, on ne sait pourquoi, et qui dormait au septième étage depuis neuf ou dix mois et que personne n'avait jamais vu.

J'ai toujours pensé que c'était une belle victoire républicaine !

L'autre jour, dans les couloirs du métro, j'ai vu un clochard qui lui ressemblait vachement : même tiers de Brie et yeux de veau. Indifférent à la foule qui grouillait, assis sur un pliant, il s'apprenait à jouer de l'accordéon.

A la réflexion, ce ne devait pas être lui : on avait dû le recaser mieux que ça !

***

Dans la clairière semi-circulaire, le relais routier est une longue maison

basse de style néo-paysan, chapeautée d'un toit de chaume, entourée d'une barrière en troncs de bouleaux. La faim mordille mon estomac. Je n'ai rien mangé depuis hier soir, et encore, ça ne ressemblait pas à un repas.

Je gare ma voiture le nez face à une petite marre d'eau boueuse que caressent les brindilles jaunes d'un saule pleureur.

Ce bistrot, je m'y suis arrêté au mois de septembre dernier. Christine m'accompagnait dans le Sud-Ouest. Il faisait très beau. Il avait fait beau tout l'été. Le soleil allumait ses cheveux blonds. Elle portait une mini-jupe écossaise qui formait une corolle de tulipe retournée autour de ses jambes du tonnerre de Dieu. A donner envie au dernier des enfifrés de remettre la corolle dans le bon sens !...

La petite salope ! A Noël, le rat a quitté mon bateau en perdition. Une danseuse qui joue au rat ! Ce serait marrant... si c'était arrivé à un autre.

Une fille que j'avais sauvée de la mouise !...

Je m'installe à la table où nous étions assis, à proximité de la cheminée de briques rouges où se croisent deux bûches éteintes qui sentent la cendre froide.

Debout, devant le bar habillé de demi-rondins de bouleaux, deux routiers en salopettes gesticulent des histoires de chauffards en éclusant un litron de rouge.

La patronne, une grassouillette au nez retroussé qui s'active comme un feu follet, m'apporte ma commande.

Je penche la théière vers la tasse. Le thé coule lentement par le bec et déborde par le couvercle, c'est toujours comme ça !

Je presse la rondelle de citron sur le fond avec la petite cuillère. Le thé s'éclaircit. Je noie trois morceaux de sucre et je tourne.

Les croissants sont rassis. Pourquoi les croissants sont-ils toujours rassis ?

Je compte en pianotant du bout des doigts sur la nappe à petits carreaux rouges : sept. Déjà sept mois ! Nous étions ici, face à face, les mains unies entre deux bouchées, sans soucis, heureux...

Au premier pépin, l'oiseau s'est envolé. Et il a emporté mon bonheur. Qu'est-ce que ça veut dire le bonheur ?

Allez ! il faut te secouer, mon vieux ! Des pépées comme celle-là, ce n'était plus pour ton serin !

Une douleur sourde m'oppresse la poitrine. Ce doit être du côté du cœur. Mais c'est moral : l'écœurement. Elle tourne encore bien rond la pompe. Plus d'un milliard sept-cent millions de battements, sans compter les années bissextiles. Aucune machine construite par l'homme n'aurait résisté. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse fabriquer une mécanique aussi parfaite.

Hélas ! Dieu - les bons récompensés et les méchants punis - il devait avoir trop de travail pour s'occuper de moi, a fortiori de la télé, c'est pourquoi j'avais l'impression qu'il laissait mouler...

Alors, tout seul, il m'a fallu surmonter le dégoût, m'élever au-dessus des mesquineries, suivre les chemins rocailleux de la droiture, de la loyauté, de la dignité...

***

La route. La route droite. La route plate sur laquelle sont greffés de temps en temps de petits villages somnolents...

Les nominations entérinées, il n'y avait plus qu'à laisser venir les nouveaux *saigneurs* et à tendre le dos, mais non à courber l'échine.

Le patron en place des actualités télévisées, Auloup, venait d'être congédié comme directeur fantoche d'une troisième chaîne fantôme. - Pourquoi envisager de créer un troisième programme alors qu'on n'a même pas les moyens d'en produire deux bons ? - C'était un ancien

militaire assez pète-sec, obéissant, mais honnête - du moins, je le pense - que nous avions vu débarquer, camouflé derrière un écran de fumée de pipe, quelques années auparavant en qualité de rédacteur en chef. Promu directeur après les événements, le nommé Auloup avait fait manœuvrer gaillardement et par ordre céleste, le couperet sur le cou des journalistes contestataires.

Et voilà comment on le récompensait !

Qui blâmera l'ingratitude des princes ?

En attendant la relève, il évacuait ses tiroirs secrets et tuait le temps avec son harem de favorites qui commençaient à lorgner dans les coursives l'arrivée des nouveaux mâles.

Avec le précédent directeur de l'actualité télévisée, Edouard Tallier, la télévision avait offert à son public un agréable vaudeville. Premier acte : Au moment où ça se déglingue de partout en mai-juin, le directeur général de l'époque vide ledit Edouard. A noter qu'il avait déjà battu depuis longtemps le record absolu de longévité à ce poste. Une des raisons : il essayait de n'employer que des professionnels dans chaque branche. Deuxième acte : le directeur général, à son tour, est liquidé. Troisième acte : Edouard reprend ses fonctions avec tous les honneurs. Quatrième acte : pour des raisons obscures, sans doute parce qu'on craignait sa mansuétude à l'égard des grévistes, on revide Edouard et on lui propose une place de directeur illusoire avec une augmentation fort substantielle. Cinquième et dernier acte : Edouard leur dit merde et retourne comme journaliste libre dans la presse écrite et les radios périphériques. Il sort sous les applaudissements. Rideau.

Le public apprécie encore les hommes qui ont des couilles !

***

En revanche, un qui ne bandait pas, c'était Xandral, l'adjoint d'Auloup,

dont la promotion portait encore la pancarte " peinture fraîche ". Il avait le nez en coutelas et le teint jaune, comme il se doit. Ses cheveux avaient fait la malle depuis belle lurette à force de courbettes. Alors que son patron plafonnait dans le tapis-brosse, lui culminait dans la boule. Mais, pour l'heure, il n'y avait pas que le crâne qu'il avait à double zéro.

Quand il était arrivé sur la pointe des pieds, petit pigiste du dimanche soir, il y a quatre ou cinq ans, nous étions assez copains. Il est vrai qu'il avait besoin de nous pour faire son éducation télévisuelle et il glanait des tuyaux techniques ou journalistiques comme il pouvait. Il se faisait même projeter en douce les enregistrements des émissions pour contrôler sa binette. Mais, depuis qu'il avait pris de la hauteur, il planait...

Toujours le coup du citron !

Xandral ne mouilla pas trop longtemps pour son gilet rayé. - Il avait des relations privilégiées avec l'Eminence Grise de la Présidence. - Seul responsable à s'en sortir sans perte de plumes, il fut nommé directeur-adjoint de Mme Gaudriol et chargé d'assurer l'interrègne.

Le tam-tam-couloir avait annoncé le débarquement des Envahisseurs 69 et le retour des Hirondelles 68 pour le 20 octobre - c'était mon anniversaire et j'avais cru y voir un signe bénéfique du destin. Va te faire foutre !

Puis officiellement, l'arrivage fut retardé au 27 : dans du coton qu'on les emballait ! Ces pauvres choux n'étaient pas prêts. Ça accrochait de partout...

Mais on commençait à percevoir le bruit des bottes nazies !

J'avais d'excellents amis parmi les journalistes expulsés après les grèves de mai-juin 68, et dans chaque motion syndicale, nous n'omettions jamais de réclamer la réintégration des licenciés, de tous les licenciés.

Mais il y avait des journalistes que j'aimais bien aussi chez les gens en

place. Certains d'entre eux n'avaient pas fait grève par conviction politique. Des personnes d'opinions différentes peuvent être sincères avec leur conscience. La droiture morale se trouve dans tous les camps.

Dans ma candeur, je pensais, j'aurais voulu qu'il n'y ait pas de règlements de comptes.

Je crois que, toute ma vie, je serai un naïf et un rêveur. Duchnok, va !

***

Enfin, ils ont achevé leur pont. Les parapets métalliques flamboient d'un rouge minium tout frais. Ce doit être solide : du coulé main. Depuis des années, il fallait se payer la déviation à dix à l'heure sur des travées Bailey qui enjambaient un filet d'eau. Et j'avais toujours peur qu'un clou sorte des planches qui pétaradaient comme un vol de crécelles et crève mes pneus. Dans ma compagnie, ça ne traînait pas comme ça. Eh oui ! J'étais dans le génie. Ça fait toujours rire, surtout dans le panier (de crabes), parce que, là, les petits génies, ça ne manque pas, ça pullule. Il suffit de voir les programmes ! Ah ! J'aurais voulu les y voir à construire ou à retaper des ponts dans la neige et la glace pendant l'hiver 44-45 avec les obus qui nous pétaient au cul !

Dans les couloirs, on n'entendait plus que des mots brefs : une, deux, une, deux. On se serait cru dans une cour de caserne !

Mais il y avait aussi beaucoup de je-ne-sais-pas-encore et de je-n'ai-pas-été-contacté. J'étais dans ce troupeau.

De petits groupes se formaient pour chuchoter, comme les commères à la sortie de la grand-messe : les dégommés.

Les nouvelles têtes radinaient en soulevant la poussière, l'œil allumé, la crête arrogante, l'ergot appointé, de vrais coqs sur un fumier !

Quant à la maigre poignée de réintégrés, ils glissaient, semblables à des ectoplasmes, comme honteux d'avoir été choisis entre soixante.

Le 27, ces pauvres et chers directeurs n'étaient toujours pas prêts et Auloup dut attendre le 3 novembre pour rejoindre son fantôme de chaîne.

***

Chacun des nouveaux patrons avait choisi son maître de la réalisation.

Sur la chaîne rouge, régnait Parrire, un gaillard avec un petit nez cramoisi tout plein trognon, à croire qu'un chirurgien esthétique amateur avait raté deux fois la circoncision. Sa devise : " Par tous les moyens ". Il était considéré comme un crack par la direction et l'administration parce qu'il faisait payer très cher ses moindres crottes. Il avait déjà voulu tâter du journal dans les années antérieures, les réalisateurs spécialisés étant trop minables pour concevoir une nouvelle formule.

Cela avait valu aux chers téléspectateurs un décor d'une cinquantaine de millions représentant l'âge des cavernes avec, au fond, une sorte de tas de charbon, au sol, de la moquette s'il vous plaît, -qui foutait des décharges électrostatiques quand on touchait aux caméras - et des creux, et des bosses, et des arrondis. Plein la vue! Si l'on peut dire, car c'était impossible à éclairer : la voûte de la caverne avalait la lumière des projos, et c'était tout noir. Il avait fallu refaire des quantités de choses et ça avait duré des jours et des jours. Un fric fou, quoi !

Enfin, avec un retard considérable, on avait baptisé l'élucubration.

Des facétieux voulaient à tout prix que Léo Lémone, le grand, le célèbre, l'incomparable Léo Lémone se vêtit de peaux de bêtes pour respecter la couleur locale, et certains - mais c'étaient des envieux - précisaient une peau de vache.

Vint le grand soir. Tant chez le public que parmi la critique, l'éclat de rire fut général. Pour une fois, l'u-na-ni-mi-té ! Une vraie catastrophe, quoi !

Un chroniqueur irrévérencieux osa même parler de tas d'anthracite. Feinté le critique : c'était du liège peint, na !

Ce fut à peu près la seule victoire de Parrire.

Au bout d'une semaine, il abandonnait le journal. Son décor ne lui survécut pas...

Mais pour que les chers téléspectateurs ne découvrissent point le changement de façon brutale et pensassent avoir eu raison, la disparition s'opéra sous forme de striptîse. Un jour, on enlevait un panneau, un autre jour un petit tas de liège, jusqu'à l'anéantissement complet de la caverne.

Voilà donc Parrire qui revenait en force avec son compère Gropetto nantis de leur cour de gaugaus et de cocos à la noix.

Autant dire, la mise sous séquestre par l'opposition de la poudrière-information !

***

Les petites maisons basses en briques brunes montent leur garde paisible au bord de la route. Si les volets n'étaient pas ouverts, elles sembleraient abandonnées. Pas âme qui vive.

Eau, sable, bruyère et bouleau sont les quatre éléments dominant ce pays de chasse.

La chasse. Le cerf. Le citron pressé. Le revolver...

A travers toute l'Europe, les Alliés reconduisaient les Allemands dans leur pays à coups de bombes et d'obus bien placés. La bataille était farouche, et les Nazis avaient même lancé une grande contre-attaque qui avait échoué de justesse.

Dans les premiers jours de février 1945, j'avais été prié de conduire un lieutenant en reconnaissance pour vérifier l'état d'un pont. Pendant

que l'officier évaluait les dégâts à deux centaines de mètres, je gardais notre voiture.

Le neige fondante floc-floquait sous mes pas. Par moment, des boulettes blanches se détachaient de la cime des sapins et dégoulinaient en cascatelles le long des branches vert-sombre. Une douce odeur de résine flottait dans l'air. Emmitouflé dans ma canadienne, j'arpentais le chemin pour me réchauffer les pieds.

Tout à coup, j'avais aperçu dans le sous-bois, affaissé au pied d'un tronc, une forme vaguement humaine coiffée d'un casque teuton. Tu parles d'une découverte : un macab de Chleuh. Je m'avançais : un vrai nid de Fridolins occis !

La neige en fondant commençait à découvrir leurs formes disloquées, emballées dans leur uniforme vert-de-gris. Sans celui qui était cassé contre un arbre, mon œil n'aurait pas été attiré par les reliefs sombres et blancs.

Dans la position où la mort les avait saisis, étaient allongés quatre pantins recroquevillés ou dégingandés, poings crispés sur un fusil ou mains ouvertes vers le ciel. La chair, quand elle apparaissait, était jaune, verte, noire, dans un état assez avancé (comme la démocratie d'un certain Parti), mais cependant bien conservée par le froid.

Ils devaient être là depuis un bon mois, en pleine forêt. De petits jeunots à peine sortis de la jeunesse hitlérienne qui étaient partis à la conquête du monde et de leur croix de fer. Même pas une croix de bois ! Ah ! il fallait pas, il fallait pas qu'il y aille...

Le refroidi du sapin avait des épaulettes argentées : un *leutnant*. Avant de clamecer, il avait enlevé son ceinturon et le serrait dans sa main gauche. Et sur ce ceinturon, la neige laissait deviner une sorte de triangle noir. Mon affaire! Depuis longtemps, je rêvais d'un revolver. Je bondissais dessus. C'était bien un étui en cuir et le joujou était à l'intérieur. J'avais fait sauter la boucle sur laquelle figuraient leur corbeau tenant une croix gammée dans ses griffes et l'inscription *Got*

mit uns ! Il était plutôt avec moi leur Dieu ! Un pistolet automatique Mauser sept-soixante-cinq en acier bleuté, avec une crosse recouverte de deux plaquettes en hêtre guilloché. Une aubaine, pas vrai ?

L'objet de mes rêves ne m'avait plus quitté jusqu'à la quille. A ma démobilisation, je l'avais caché chez mes parents, bien graissé, bien emballé. Puis, quand j'avais acheté ma ferme, je l'avais emporté là-bas.

Et c'est vers lui que je roule : le bon vieux Mauser du petit *leutnant* congelé me délivrera de mes emmerdements...

***

Sur la seconde chaîne, - je dis toujours seconde chaîne, car on doit employer second quand il n'y a que deux choses (à ma connaissance, il n'y a que deux chaînes) et deuxième quand il y a plus de deux choses.

Mais, va donc leur expliquer ça !

Je voudrais connaître le nombre de pauvres gosses qui se font punir pour des fautes de langage ou d'orthographe qu'ils voient ou entendent tous les jours à la tévé nationale. Pitié pour eux !

Ah ! j'en ai arrêté des cartons qu'on allait lancer sur l'antenne, truffés de fautes !

Ça me fait penser à Dellombre, un ancien assistant-réalisateur du journal qui avait passé un certain temps dans l'enseignement, un ancien collègue de Gaudriol en somme, mais qui avait moins bien réussi...

C'est toujours comme ça quand je suis seul en voiture, je m'y trouve bien et je me raconte des histoires.

Dellombre donc avait l'oreille suprasensible aux fautes - un vrai détecteur automatique, ça devait lui faire tuuuut dans le pavillon -. Il s'amusait à noter les incorrections, les barbarismes, les solécismes et cuirs variés. Un jour où la récolte avait été particulièrement fastueuse,

il avait pris sa plus belle plume et avait envoyé sa liste au distingué critique d'un grand journal qui n'en parla même pas. Si Dellombre s'était borné à cela, ce n'aurait pas été bien grave. Non, il envoya témérairement le double de sa lettre à Auloup. Que croyez-vous qu'il arriva ? Le lendemain, Dellombre était balancé du journal.

De quoi vous dégoûter d'être instruit !

Mais je reviens à la seconde chaîne.

Or donques, pour le journal jaune, l'ancienne institutrice de sous-développés, Gaudriol, qui n'avait jamais soupçonné l'existence de l'ombre d'une caméra électronique, avait pressenti pour la piloter dans le labyrinthe technique, un réalisateur fort capable.

D'où la surprise quand on apprit que c'était finalement Léonin qui prenait en mains toute la partie réalisation. Frais éclos de la dernière couvée, on l'avait vu soudain jaillir de son néant, tel un météorite, et, protégé par Diable sait qui, rafler un beau paquet d'émissions à divers collègues. A moi, la bonne soupe !

Sa nouvelle promotion à peine acquise, il ne circulait plus que suivi d'un essaim de Rastignac de la pellicule qui se pressaient dans le sillage de sa crinière et les effluves de son cigare. Avant d'être parvenu, il faut être arriviste !

Avec lui, ça n'avait pas fait de pli ! Les intéressés dont j'étais, ne savaient rien, mais les bouches de couloir étaient très précises sur ce point : Léonin avait décidé de déboulonner tous les réalisateurs en place et d'installer ses hommes-liges sur sa chaîne. Il avait toléré un seul des anciens, et encore, il criait à la cantonade que c'était Xandral qui le lui avait imposé, que s'il n'avait tenu qu'à lui...

Les antiques réalisateurs : tous des gougnafiés !

Avec *mon* équipe, vous allez voir ce que vous allez voir ! qu'il bonimentait à qui voulait l'entendre.

Ah ! oui ! pour voir, les chers téléspectateurs avaient bien vu ! De

toutes les couleurs ! Une vraie palette surréaliste ! Une anthologie de la gaffe !

A croire que les nouveaux fermaient les yeux pour appuyer sur les boutons ! Une sorte de roulette russe améliorée !

Et en plus, deux avaient tellement la trouille de commencer qu'ils se dégonflaient tous les soirs et qu'il avait fallu les violenter au bout de quinze jours pour les installer au pupitre. Comme disait Xandral : on n'allait tout de même pas aller rechercher les anciens !

***

Ce n'était plus le roussi que ça sentait, Bon Dieu ! C'était le brûlé !

Je décidais de voir Xandral qui était la seule personne visible puisqu'il était l'Interroi.

Du Léonin, je n'en avais rien à foutre. Je l'avais connu tout petit assistant. Sûr qu'à l'époque, j'aurais pu lui faire cirer mes godasses. C'est une image, car ce n'est pas mon genre, et j'ai tellement horreur de le faire moi-même que je ne voudrais pas l'imposer à autrui. Disons, chercher des sandouiches. Et son réalisateur de cette période, un gars très dur au boulot, ne devait pas s'en priver.

De toute façon, Léonin ou pas, je n'aime pas m'adresser aux sous-fifres. Et puis, avec Xandral, je me disais que, peut-être, nos relations anciennes, que je n'avais jamais rien demandé, etc...

Et l'intrigue, conard, c'est fait pour qui ?

Il a fallu franchir le barrage de la secrétaire. Dans la boîte, de vrais gardes-chiourmes les secrétaires! Elles se croient les patronnes ! Et comme elles changent très souvent, on a toujours l'air, à leurs yeux, du nouveau qui cherche à se caser. Et comme cette espèce ne manque pas, autant dire qu'on est reçu à bras ouverts...

Il y a même des célébrités dans le panier, qui, entrées comme gratte-

papier, à force de coucheries et d'intrigues, sont parvenues à des situations en vue sinon enviables, mais le fondement demeure et, régulièrement, elles sèment la merde où elles se trouvent : des personnages de friction... On a beau les changer de place, la merde les suit, comme si elle collait à leurs semelles, ou ailleurs...

Et je pense aussi à ces bonnes femmes aux influences occultes capables de bloquer dans les oubliettes des émissions achevées, qui ont coûté des dizaines de millions aux chers contribuables, parce que la tête ou la couleur des signataires ne leur revient pas.

Bien que la télé soit un beau bordel, on ne peut pas dire que ce soit une maison de tolérance.

Triomphe du grenouillage, il n'était pas rare que les victimes fussent contraintes de recourir aux bons offices d'un ministre ou d'un puissant du jour afin de voir leur production arriver dans les lucarnes des consommateurs.

Et que dire des cadeaux aux secrétaires ?

Comme il était facile de ne pas contacter un réalisateur précis pour mettre en selle un petit camarade, lequel pratiquait le système de la ristourne sur le montant du cachet. A ce niveau, ce n'était plus du pot-de-vin, mais du wagon-foudre.

Je passais donc tous les matins en arrivant pour réaliser le journal de treize heures : Xandral n'était jamais là. Il était en conférence. Il était en projection, Il était à la direction générale, Il était dans les ministères... Aux ordres sans doute ? Ça n'avait pas changé ! Un homme indispensable, pensez-donc !

Ça a duré le lundi, le mardi, le mercredi, le jeudi. Alors le vendredi, je me suis fâché, parce qu'autrement c'était cuit pour la semaine. Il recevait quelqu'un dans son bureau. J'ai dit sur un ton affirmatif : " Je dois le voir absolument aujourd'hui ", et je me suis assis. Le siège en règle. Enfin, j'ai eu assez de chance, car il aurait pu se barrer par l'autre porte.

Je ne lui en ai pas laissé le temps. Son visiteur à peine sorti, sans rien dire à la bignolle, je me suis précipité à l'horizontale dans son bureau

- Tu m'excuseras, j'en ai pour une minute.

Il me regarda, surpris de mon irruption, puis me tendit la main comme s'il attendait simultanément un coup de pied dans les miches.

- Oh ! je savais que tu voulais me voir ! Ah ! je n'ai pas une seconde... Je suis tout seul pour les deux chaînes...On m'attend pour une projection..., qu'il se lamentait, à me tirer des larmes !

Je me pensais : mon bonhomme, ta clique et toi, vous n'aviez qu'à pas évacuer tout le monde. Tu aurais moins de soucis.

J'ai attaqué bille en tête :

- Je voudrais simplement savoir à quelle sauce nous allons être mangés ?

A sa tête, illico, j'ai compris qu'il n'y aurait pas de sauce du tout.

Il ne reluisait pas le Xandral. Du jaune, il virait au vert. Le vert pas reluisant !

Il me bredouilla :

- Je ne sais pas encore..., rien n'est décidé.

- Ecoute, ne biaisons pas. Léonin a pris Fournet, sur ta recommandation paraît-il. Ça signifie qu'on ne veut pas des autres.

Il avait l'air vachement embarrassé, comme doit l'être un soldat que l'on a mis d'office dans le peloton d'exécution chargé de fusiller un copain. Et là, les gens attachés au poteau n'avaient rien fait pour passer au falot.

Plutôt le genre nettoyage sommaire au coin d'un bois !

Pas la guerre, du banditisme !

Le faux-jeton, il savait pertinemment que la seconde chaîne était rompue pour moi puisqu'il en était le directeur-adjoint. Il se rattrapa à un maillon de la première :

- Tu as vu Gropetto ?

C'était une échappatoire plutôt culottée...

- Impossible de le voir. En outre, Parrire et moi, tu sais fort bien que nous ne sommes pas du tout du même syndicat. Il a sa bande. Il est évident que je peux aller m'inscrire au chômage...

Xandral appuya ses deux mains à plat sur son bureau.

Nous étions restés debout. Je fixais ses prunelles de rapace. Il baissa le regard et se mit à marcher lentement sur les braises de son enfer... Alors il me déballa tout un arsenal de grandes phrases où il était question de *droit moral*, de *problème humain*, et autres couillonnades dont il ne croyait pas un traître mot. Pauvre type ! Pas même le courage de la franchise !

Toute sa tirade sonnait comme un vieux chaudron fêlé.

Peut-on descendre si bas dans sa conscience pour grimper un peu dans la société ? Je l'ai laissé barboter un moment dans son purin, et puis il m'a fait pitié. Vraiment. Alors je suis parti le premier, en lui rappelant qu'il était attendu pour un visionnage.

***

Ah ! Voici la forêt de Vazon. La route, largement ouverte en ligne droite, monte et descend entre deux massifs de haute futaie où dominent des chênes plus que centenaires. J'aime les arbres, tous les arbres, j'y trouve les symboles de la force et de la sérénité. La vitesse gêne le regard qui veut saisir les longues clairières et les trouées taillées en voûte qui partent se perdre perpendiculairement dans le lointain bleuté de brume.

Je me suis arrêté une fois dans ces allées, un peu plus loin à droite, pour déjeuner. Je me souviens de raisins à gros grains noirs un peu croquants. Il faudrait que j'en plante de semblables. Je n'aime pas m'arrêter au restaurant à midi : trop de temps perdu.

C'était en automne, oui, les oiseaux gazouillaient dans les branches, les feuilles jouaient avec les flèches du soleil, elles se paraient de toutes les couleurs de l'arrière-saison, du jaune au brun, et des dorés magnifiques, et des rouges flamboyants. Dans le sous-bois, l'odeur était fraîche, et rappelait le parfum des champignons...

Enfin, avec quinze jours de retard sur l'horaire annoncé, le cyclone arriva le lundi 3 novembre. Ça faisait penser à ce film publicitaire, la tornade blanche, qui récure tout dans la maison en deux coups de cuillère à pot, avec un tourbillon irrésistible et un sifflement aigu.

Principalement au cinquième étage, où s'installait la maffia de la pétulante Gaudriol, on avait, pendant le ouikène, déménagé les services techniques qui s'y trouvaient, et on les avait expédiés, Dieu sait où.

Ce n'étaient que bruits de marteaux, déroulements de moquette, branchements de téléphone, déplacements de fauteuils, bureaux, classeurs, placards...

Et puis, il y avait à travers tout cela, la circulation intempestive et pagailleuse du commando des nouveaux occupants, qui suscitaient des courants d'air effrénés, capables de foutre la grippe à toute la smala.

A se demander comment la mère Gaudriol, dans un tel embrouillamini, allait retrouver ses poussins !

Quelques jours auparavant, notre tableau de service avait été établi normalement pour novembre, selon le cycle habituel, par l'Interroi Xandral. Il avait simplement fait sauter les noms des anciens réalisateurs du journal de la seconde chaîne puisque Léonin en avait décidé ainsi, mais il nous avait planifié sur la première chaîne d'où lui-même était vidé à partir du 3 novembre : donc une programmation très problématique.

Je suis cependant venu à mon heure habituelle. J'ai vu mon ami Claude. J'ai tout de suite su par lui qu'à la conférence de rédaction les nouveaux patrons avaient demandé qui réalisait. Pour le moment, il n'y

avait pas d'ukase d'éviction à mon endroit.

Quant à la présente édition de treize heures, c'était la merde la plus complète ! L'ancienne équipe s'était mise en roue libre depuis plusieurs jours et avait nettoyé ses stocks de sujets. Le vide par la poubelle.

La nouvelle écurie se réveillait un peu tard et trouvait la situation parfaitement propre. Depuis la fin de septembre, ces messieurs auraient pu penser qu'ils étaient rétribués, et grassement, pour préparer un journal et pas seulement pour distribuer des mannes hénaurmes à leurs petits camarades. Ils payaient le prix de leur imprévoyance. Rien de province. Pas de tournages commandés. Uniquement quelques petites crottes des agences dont il n'y avait pas deux minutes à tirer : de quoi faire de la radio ! Car les monstres du télécinéma ne vivent pas de promesses comme les chômeurs. Ils consomment leurs dix mètres de pelloche à la minute. Il ne faut pas s'embarquer sans provisions.

J'ai suggéré - pourtant, je n'avais pas le moral - d'inviter Olivier pour démontrer une recette de cuisine, ou mieux de demander à Gropetto et à Gaudriol de venir en pousser une, en duo, et même de faire un petit tour de chant. Ça n'a pas plu !

Sur ce, je me suis dit qu'il valait mieux m'occuper de mes affaires personnelles, vu qu'il y avait amplement de responsables, et que, après tout, je réaliserais avec ce qu'on me donnerait. Je pouvais au pire, c'est-à-dire au mieux, faire un quart d'heure d'images avec un ou deux journalistes...

Je me suis propulsé jusqu'au sixième étage, chez Berger, le nouveau rédacteur en chef qui avait pris possession le matin même de l'ancien bureau de Xandral.

Sa secrétaire était plus affable que ses congénères, la joie de l'arrivée sans doute, ça ne durerait pas !

Elle répondit tout de suite :

- Venez à onze heures et demie, vous avez des chances de le voir.

Ça alors ! je n'en revenais pas ! Ce n'était pas le barrage systématique ?

Je connaissais un peu Berger, un ancien de la maison, un homme de métier, solide.

A onze heures et demie, il me reçut aimablement, me fit asseoir. Un nouveau style !

- Nous ne démarrons les nouvelles éditions que le 24 novembre, nous vous connaissons, nous savons que vous êtes un honnête homme (c'est le mot qu'il a employé, je n'y peux rien). La tableau de service continue jusqu'à cette date. Pour la suite, voyez Fleurnave.

J'avais donc un répit de trois semaines, mais je retombais dans les sous-fifres. Fleurnave était un simple assistant, nouveau dans le panier, qui avait été admis - sur quels critères ? - dans une des maffias, en l'occurrence celle de Parrire. Encore un qui allait faire la pluie et le beau temps ! Ces coups-là, ça se flaire à trente pas !

Il fallait à tout prix voir Gropetto.

Là, ce n'était pas un barrage : c'étaient deux ! La secrétaire, une petite brune toute menue avec un nez crochu - pas le type aryen - qui avait des ordres de trier, de faire lanterner, et l'assistante, une espèce de uhlan gorillesque, prête à la châtaigne.

Alors la litanie a recommencé : Il n'était pas là, Il était en conférence, Il était en projection, Il était à la direction générale, Il était dans les ministères... Tiens, tiens ! Pourtant ça devait changer, non ?

Enfin, bref, le blockhaus à attaquer à main nue !

***

Sans m'en apercevoir, j'ai traversé Vazon et ses petites rues minables, joué à saute-mouton par-dessus deux ou trois ponts, monté une côte

bordée de maisons, tourné à droite en haut de la butte...

Oui, voici, à gauche, le petit château de briques rouges. La dernière fois, des couvreurs refaisaient la toiture. Ça doit coûter chaud pour réparer un toit tarabiscoté de telle façon. La paye, ou plutôt à ce niveau-là, les émoluments du sieur Gropetto n'y suffiraient pas. Et pourtant !...

Bing ! Me voici revenu à la maffia, par la bande, si j'ose dire : je n'y échapperai donc pas.

Cependant je me suis demandé si ce Gropetto n'était pas un mythe, étant donné que je n'ai jamais pu le voir pendant mes trois semaines de vidé en sursis.

Et quand je dis vidé, même pas ! Ignoré ! Nous ne sommes rien. Des ramasseurs de cachetons ! Des gobeurs de miettes !

Jusqu'à présent, j'avais encore eu assez de veine de pouvoir travailler régulièrement, accroché que j'étais au journal depuis de nombreuses années.

A l'époque, les réalisateurs ne désiraient guère travailler pour l'information. Ils voulaient *mettre en scène* des dramatiques ou effectuer de grands reportages signés pour que les bons critiques parlent d'eux. Nous, c'était plutôt obscur, mais c'était assez sympathique. Il y avait alors quelques joyeux drilles, et puis le tableau de service était connu un mois à l'avance, c'était correctement payé, enfin toutes ces petites choses qui facilitent la vie pour ceux qui n'aiment pas les emmerdements et ne recherchent pas les honneurs.

Mais depuis quatre ans, un nouveau protocole signé seulement par le syndicat d'obédience coco avec la direction, à la suite de nébuleuses tractations et de honteux marchandages, contre notre volonté et malgré nos avertissements, avait foutu une pagaille noire : la foire d'empoigne !

Ceux qui voulaient prendre notre place traitaient la défense de notre métier de Mandarinat. Il faut briser le mandarinat des réalisateurs !

Rien que ça ! Et des conards de canards reprenaient la chansonnette sur deux ou trois colonnes...

Parce que nous ne voulions que des gens compétents et un nombre de professionnels assurant à chacun un droit normal au travail, il n'y a plus eu de profession du tout.

Belles gueules de mandarins chômeurs !

Tous les découvreurs d'Amérique à retardement s'étaient rués en criant : " Télévision ! Télévision ! " Et on avait vu radiner pêle-mêle les protégés des ministres, les camarades du Parti, les désœuvrés de la pellicule, les prosélytes de l'audio-visuel, toute une bande de rigolos. Et ça tirait dur sur les mamelles de la vache à lait !

Quand je pense à ce que déclarait récemment un des plus grands metteurs en scène du cinéma mondial, René Clément :

- La télévision, c'est un autre écran, une autre technique qui demande un apprentissage et qu'on ne peut dominer du jour au lendemain.

Quelle leçon d'humilité !

Qu'il était loin de la bande des navigateurs de l'entre-deux-eaux, troubles de surcroît.

Et c'est ce qui fait que votre fille est idiote.

Aussitôt a commencé la dégringolade de la qualité des programmes, à une vitesse vertigineuse, irréversible.

Et ça dure toujours ! Et comment !

Les émissions à la tête du client ! Le Fait du Prince !

Et n'importe qui pour réaliser n'importe quoi, et n'importe comment ! La valse des millions ! Le foutoir ! Le gouffre !

Encore heureux quand les dilettantes ne volaient pas nos idées et nos projets...

Même les ténors ont pointé au chômage. Les uns parce qu'ils étaient cocos, les autres parce qu'ils ne l'étaient pas, et le comble, ce qui

prouvait bien que tout était déglingué, même les zuzus, les suppôts du Pouvoir se sont payé des cartes entières !

Pourtant, je me faisais tout petit dans mon coin de journal. Pas le style placard publicitaire, non, pas plus gros que le nom du gérant-mention-légale-obligatoire.

Ils ont de bons yeux, ils m'ont déniché.

Allez, ouste, dans le vivier !

Le vivier où les princes donnent à bouffer aux poissons qui leur conviennent ! Deux cent-cinquante becquées pour six cents poissons ! De la sous-merde, l'honneur de la profession !

Oui, un métier de mendiant qui reluque la semeuse, un métier de putain qui racole le micheton...

Et quand je parle de putains, c'est parce que nous faisons maintenant le même turbin.

Comme elles, nous sommes à la merci des birbes et des barbeaux. Tandis que, de plus en plus, leur travail de professionnelles disparaît dans l'entre-jambes des à-matrices, le nôtre s'anéantit par l'entregent des amateurs.

Et c'est nous qui devrions avaler la pilule ?

Comme je ne pouvais pas voir le gros Petto, je me suis décidé, à contrecœur, à voir le sous-verge, un pauvre petit mec d'assistant qui avait droit de vie ou de mort, par pouvoir délégué, sur les réalisateurs chevronnés du journal, le nommé Fleurnave, personnage inconsistant qui gambergeait dans la grande pompe. Il ne se sentait plus pisser :

- Nous avons décidé de renouveler la formule des informations (mon cul qu'ils ont renouvelé !). Peut-être prendrons-nous un ou deux anciens ?

Ils voulaient tout bonnement casser la baraque, quoi ! Pas prétentieux pour une carotte !

J'ai arrondi ma bouche en sphincter de poule pondeuse, histoire de

rester dans sa phraséologie :

- Quand devrais-je vous revoir ?

Il ne savait pas, l'abruti !

J'ai laissé passer dix jours, et puis je me suis repointé chez la Fleurdenave.

Mine de rien, les éditions que je réalisais pendant ces jours de doute, ça passait comme une aiguille dans la gorge d'un avaleur de sabres. A supputer que le *Got* était *mit mir* !

Nous n'avions jamais eu si peu de pépins.

Il y avait bien quelques apprentis journalistes que l'on nous jetait subrepticement dans le champ des caméras, mais ils ne parvenaient même pas à nous foutre la pagaille tellement on avait la baraka. Raté les peaux de bananes !

A nos remplaçants, on leur donnait des leçons gratuites par anticipation !

Donc revu Fleurnave. Alea jacta est. Le tableau de service était fait pour un mois, et je n'avais pas les faveurs du nouveau Pontife.

C'était lui qui arrivait, mais c'était moi qui avais l'air de débarquer.

Et pour la suite ? Il ne savait pas. Il essayait, le faux-derche, de paraître encore plus con qu'il n’est... Alors je me suis arrêté juste avant la frontière de l'engueulade, le plat-ventre, pas mon genre.

- Ou c'est oui, ou c'est non, je ne vis pas avec des peut-être...

Il a pris un ton de dame-patronnesse qu'on pincerait au bon endroit :

- Je ne peux rien vous dire.

Ça paraissait cuit, bien cuit !

***

Là, je me suis souvenu brusquement de la tête de Parrire avec son nez circoncis et son regard mauvais. Où avais-je donc croisé ce regard ? ;

Ah ! Oui ! J'y étais : le 22 mai, un numéro comme celui-là, ça ne s'oubliait pas, avec tous les poulets casqués qui stationnaient partout. Le dernier jour que j'avais réalisé le journal de treize heures au début des grèves de 1968.

La veille, Fournet qui réalisait cette édition, avait été appelé au téléphone quelques secondes avant le début du journal par les boutefeux du syndicat coco qui l'avaient sommé de ne pas démarrer. Il n'avait pas tenu compte de ce premier avertissement sans frais. Une minute après le lancement du canard, nouveau coup de téléphone : s'il ne baissait pas les manettes, ils arrivaient pour les lui baisser et lui casser la gueule.

Pas moins ! De la douceur dans la persuasion !

Fournet, après discussion avec Auloup, le rédacteur en chef, avait laissé les commandes à ce dernier, aidé d'un technicien, pour éviter des incidents.

Le lendemain, donc le 22, j'étais de service à treize heures. Quand je suis arrivé, Auloup me cherchait partout :

- Est-ce que tu fais le journal aujourd'hui ?

- Mon syndicat est en grève, mais les accords prévoient que nous devons assurer le journal. Je téléphone à l'intersyndicale, et je te donne la réponse dans dix minutes.

- Tu sais ce qui s'est passé hier ?

- Oui, mais si j'ai l'autorisation de faire l'édition, je te garantis qu'ils ne toucheront pas aux boutons du pupitre.

J'ai téléphoné au président de mon amicale pour lui poser la question. Il m'a rappelé cinq minutes après : l'intersyndicale me demandait d'assurer normalement le journal.

Ils mouillaient vachement tous les grands patrons. Ils jetaient des coups d'œil craintifs dans les couloirs.

Il y avait même le directeur-marmotte qui avait condescendu à

descendre de son septième étage pour humer de son tiers de Brie l'odeur de cadavres, mais il ne se doutait pas que son matricule allait sortir sur la roue de la loterie.

En réalité, je n'ai reçu de menaces de personnes : on savait que je ne me laisserais pas intimider.

Pendant l'émission, tout à coup, à travers une vitre de la régie*, j'ai senti un regard sur ma nuque. Je me suis retourné ; c'était Parrire qui me numérotait mentalement les abattis.

** Poste de commande de chaque studio où s'effectue sous la direction du réalisateur la sélection des images fournies par quatre caméras électroniques, deux voies de diapositives, deux télécinémas, deux magnétoscopes, deux ou trois " extérieurs " - liaisons avec des cars de reportage, ou avec des régions ou avec l'étranger - et des sons correspondants.*

Sa bande avait espéré s'emparer du pouvoir télévisuel à la faveur des événements de mai-juin, elle le prenait légalement dix-huit mois plus tard, avec la bénédiction du Premier ministre. Ce n'était pas beau ça ?

Les ordres devaient être donnés : pas la peine de m'arracher les mains sur le blockhaus Gropetto...

C'était vraiment foutu !

***

L'étrave de ma voiture ouvre un large sillon dans le plateau céréalier. La terre beige coule de chaque côté dans un moutonnement souple. Pas de verdure. C'est triste et nu. Quelle désastreuse décision d'avoir coupé les arbres qui bordaient nos routes !

Le 24 novembre 1969, date historique, nous devions être nombreux à avoir les yeux fixés sur la boîte à malices : les vidés, les pas-revenus, les volontairement oubliés, toutes les victimes de l'injustice. Sans compter les chers téléspectateurs que les journaux modulaient depuis un an et

demi sur l'air de l'*objectivité*.

Au garde-à-vous, le pays sevré de vérité attendait du neuf, et tout d'abord un générique ronflant, triomphant. Va te faire foutre ! Même pas de l'économie, de l'avarice !

Ça a commencé par le sol lunaire de l'ancien !

Auloup, du coup, il a dû avaler sa bouffarde !

Puis l'image fonçait vers la terre, accompagnée par la même musique d'enterrement. Les informations vues de la lune : Grandeur et Objectivité !

Ensuite, quand l'ancien titre est arrivé du fond de l'horizon, notre nouveau collègue a tenté de le cacher au bout de six ou sept secondes - du réflexe, non ? - avec une incrustation dégueulasse et mal cadrée de leur titre personnel, l'ancien et le nouveau, oh-oh-oh-oh !...

Je passe. Sûr que la régie était en transe : on inaugurait dans l'euphorie !

Enfin, après deux ou trois cafouillages d'images, on a vu apparaître Gropetto lui-même, l'Objectivité personnifiée !

Qui comprendra jamais l'incohérence de ce gouvernement ? Aucune politique suivie. Le ministre de l'Agriculture ne veut plus de porcs gras. Ça se vend mal les porcs gras ! Il supplie les exploitants agricoles de produire des porcs maigres. Et pendant ce temps, qu'est-ce que le Premier ministre nous sert sur un plat d'or massif ? Gropetto avec ses bajoues lardeuses. Blague dans la couenne !

En parlant de plat, il n'avait pas l'air dans son assiette le nouveau directeur. Il était crispé, nerveux, comme si ses copains gauchistes le guettaient derrière le décor ou dans les cintres avec des mitraillettes au cas où il dirait des conneries bourgeoises. Pas fier pour deux briques !

Il a d'abord essayé d'engueuler les chers téléspectateurs parce que son équipe, en deux mois, n'avait pas eu le temps de changer le générique : un générique, ce n'est rien, qu'il disait en regardant ses chaussures,

c'est un emballage, ce qui compte, c'est ce qu'il y a dans le flacon. Il y allait un peu fort, le gros !

Puis, en deux tours de passe-passe, il a tordu le cou de l'objectivité pour laquelle soixante journalistes avaient perdu leur place l'année précédente, et il a déclaré que sur sa chaîne l'information serait *honnête.*

Ensuite, il a bredouillé quelques inconsistances dont je n'ai rien retenu, sidéré que j'étais par le nouveau mot : *honnête* !

Il faut dire que dans ma vie, j'ai vu pas mal de crapules et que c'était ce mot qu'ils brandissaient le plus volontiers.

Pour finir, Gropetto s'est empressé de passer la parole à sa valetaille et s'est éclipsé, comme s'il s'apercevait brusquement que son lit, bordé par Cabanas, était en portefeuille.

Je pense que les cuillères du petit peuple des chaumières et des hachélèmes sont tombées de surprise dans la soupe populaire.

C'est à ce moment-là qu'enfin on a découvert le décor. Louerais-je leur souci d'économie ? Je loue. Il n'y avait pas de changement ! L'expérience caverne-tas-de-charbon avait dû rendre Parrire ultra-prudent. Seul l'autel avait été remplacé pour les nouveaux officiants. La précédente table était en fer à cheval. Pourtant elle n'avait guère porté bonheur à Auloup.

Gropetto, Parrire et compagnie en avaient pris le contre-pied, l'intérieur du fer, ce qui donnait une espèce de forme ovale, où les journalistes bizuths, après avoir joué des coudes pour être là, se tenaient au coude à coude, une équipe soudée en somme ! Toujours un bras, une épaule, des cheveux qui traînaient dans un coin de l'écran, ou des mains sans bras qui se baladaient.

Dans le pays, ce jour-là, il y avait de l'eau dans le gaz et de la ronflette dans l'électricité. On avait donc convoqué les délégués syndicaux. Les petits copains soviétiques ou gaugaus planqués dans les cintres n'ont

pas eu à intervenir. Les aspirants grévistes ont eu droit à leur panégyrique objectif - pardon, *honnête* ! - Ça ne se fait pas de changer des mots auxquels on s'habitue !

Les chers téléspectateurs ont été comblés en long, en large et en travers d'explications sur les motifs de la grève. Avec une bonne giclée de vitriol vitaminé.

Quant au directeur général qui aurait pu chanter le point de vue gouvernemental, il était empêché qu'ils ont dit. La preuve : il était bouclé dans son bureau, avec une caméra électronique braquée sur lui, pour passer une demi-heure plus tard en direct sur la seconde chaîne dans le journal de Gaudriol. Il suffisait d'utiliser le même relais et de commuter l'image sur la première chaîne afin de l'avoir aussi en direct, et sans frais !

Pour ce qu'il avait à dire d'ailleurs, ce n'était vraiment pas la peine de le cacher !

Bref, dès le premier soir, les informations de la première chaîne avaient bien annoncé la couleur : rouge, impair et manque.

Avec ce patronage trinitaire, toute l'édition avait merdoyé gras. Un vrai carnage ! Et pareil sur les deux chaînes quant au merdoiement ! Pas une pour racheter l'autre ! Aussi délicieux en noir qu'en couleur ! Un spectacle dont les chers téléspectateurs auparavant n'avaient jamais eu la plus petite idée !

Bien calé dans mon fauteuil, j'imaginais avec volupté le merdier qui devait régner dans les régies : ordres, contrordres, contre-contrordres, re-ordres, au milieu des cris et des hurlements !

Il est vrai que la réalisation du journal, qui a toujours lieu en direct et sans répétition, ce n'est pas du gâteau. Il est nécessaire d'avoir des nerfs d'acier et un cœur bien accroché. Combien s'y sont cassé la gueule ? Une voiture de Formule Un à ne pas mettre entre des mains de péquenots : la moindre inattention, et c'est le ravin ou l'arbre !

Quand tout va bien, cela peut paraître facile, comme la vision d'un chef d'orchestre qui suit la partition, lance les violons, prépare la flûte, rythme les trombones. Il semble suffire de lancer les tops à la seconde exacte, de préparer les cadrages, de rythmer les enchaînements, tout en suivant méticuleusement le conducteur pré-établi et en surveillant la douzaine d'écrans de contrôle. Mais que les films se rompent, que les magnétoscopes soient mal calés, que les liaisons foirent, et c'est l'improvisation, la corde raide. Un métier, quoi ! Que n'avaient pas les bizuths... Les dents longues et le talent court !

Egalité dans le désastre pour les deux journaux, le rouge et le jaune ! Les chers téléspectateurs ont été gratifiés d'un super-festival drôlement mitonné. En un seul soir, toutes les petites sucreries, toutes les petites gâteries que nous leur distribuions parcimonieusement. Tout le paquet d'un coup ! Pas radins les remplaçants ! Mais je me raconte les deux chaînes à la fois. Il est vrai que ce fut croquignolet sur les deux...

Pour inaugurer le journal de la seconde chaîne, il a fallu attendre un quart d'heure. Impatient, mais jubilant de voir mes premiers bourreaux au tapis, et conjecturalement optimiste !

Deux mois de pensées, de sélection et de préparation par une équipe avide de gloire qui s'éborgnait elle-même à coups d'encensoir pour voir cet énorme éléphant accoucher d'une crotte de souris mal roulée dans la farine !

Heureusement que le ridicule ne tue plus : il y aurait eu des cadavres plein les studios et même chez le Premier ministre, diviseur par deux de l'information. Vatel s'était suicidé pour moins que cela !

Le quart d'heure passé dans la jubilation pour la première chaîne, et la crainte, légère, que la seconde ne soit pas à la hauteur de sa concurrente, j'ai vu apparaître sur mon écran un décor d'un modernisme avancé (comme la démocratie des autres). Du délire ! Et qui avait dû coûter les yeux de la tête. Tout le studio était bourré comme un dépôt de brocanteur : banquettes, fauteuils, récepteurs-

gadgets, surélévateurs, garde-fous - non, je ne dirai rien - tremplins, arrondis, et caetera...

Au milieu de tout ce bric-à-brac étaient disséminés deux petits groupes de petits journalistes, tels des mouches en train de butiner leurs fromages de tables rondes, dont une en forme de soucoupe volante.

Une musique guillerette a chatouillé mon oreille : titidatidatlâlalâlalalalâ. Une trouvaille cette "musiquette ! Je supputais aussitôt pour l'avenir de joyeux rapprochements : titidatidatlâlalâlalalalâ - bilan du ouikène : cent-vingt morts - titidatidatlâlalâlalalalâ - la guerre reprend au Proche-Orient - titidatidatlâlalâlalalalâ...

Puis des lettres se sont mises à tourner, qui composaient le titre. *La journée* trois points (coïncidence, non ?) *sur la deux*, neuf points (encore un multiple de trois. On ne peut pas dire qu'ils se camouflent !).

Et ça tournait, et ça revenait, et ça défilait tellement vite que les pauvres petits points de la queue avaient du mal à suivre.

Sur la deux ! C'était d'un vulgaire, ma chère ! Dieu ! Que ça sentait son populaire ! Ça ne cadrait pas avec la chichiteuse au nez rond - et des fossettes au creux des joues, qu'on aurait pu chanter ! - qui venait de surgir et qui s'écoutait parler dans sa robe bariolée.

Saperlipopette ! Je jure qu'à ce moment-là j'ai vraiment regretté de n'avoir pas la couleur ! La mère Gaudriol en secam ! Ça devait valoir son pesant de choucroute !

Emue et frétillante qu'elle était !

Elle paraissait avoir moins la trouille que Gropetto. Ses acolytes, les zuzus de la Majorité, ne devaient pas être dans les cintres avec leurs mitraillettes. Elle avait promis, juré, d'être bien sage, bien aux ordres, monochrome !

La nuque raide, le menton rond et pointant, Mme la directrice nous a

souhaité le bonsoir sur le ton demi-mondain et un tantinet protecteur qu'elle devait employer quand elle apprenait le b-a-ba à ses sous-développés. Puis elle a repris les mêmes mots que Gropetto. A croire qu'ils s'étaient réunis en douce et qu'ils les avaient tirés ensemble dans un chapeau. Seulement, elle, elle les avait dans le désordre, ce qui veut dire dans un ordre différent. Ils se retrouvaient cependant au poteau, qui n'était pas celui de l'arrivée, mais celui de l'exécution de l'objectivité : son information serait *honnête*. Ça te la coupe, hein ? Du mimétisme linguistique !

Sainte Jeanne d'Arc de l'Information honnête, priez pour nous !

Curieux que personne n'ait jamais voulu l'information tout simplement *libre* !

Après, elle a continué le journal avec son équipe de minets qui lançaient des regards apeurés dans toutes les directions. Si vous avez la chiasse, faut pas rester, les mignons, faut laisser la place aux gens de métier ! Il y en a encore quarante qui attendent d'être réintégrés, et des costauds !

En attendant, ces bons petits jeunes gens émaillaient leurs litanies de cafouillages débridés, de dérapages incontrôlés, de liaisons dangereuses : on se serait cru en pleine semaine du cuir !

Pour la grève des gaziers et des électriciens, la nouvelle direction avait déplacé spécialement les moyens de direct pour faire entendre le point de vue du gouvernement par la bouche du directeur général. Fadasse et incolore !

Pour la politique, on avait entonné les laudes, en forçant un poil sur le laudanum !

Ce n'était pas brillant, mais on avait fait le maximum pour rester dans un serein jaune serin sur les six-cent-vingt-cinq lignes.

Le canard domestique !

Et contenu égalant contenant, et vice-versa, on avait réussi à merdoyer

aussi bien que la première dans une couleur différente.

Où étaient les promesses alléchantes, les annonces ronflantes ? Tout se résumait en une demi-heure de petits ronrons pour minets mignons !

Nous étions vengés. Notre honneur était sauf ! Là-dessus, je pensais à la pauvre petite équipe qui bouclait le journal de la seconde chaîne avant novembre avec des bouts de ficelle. Six journalistes dans un seul bureau minuscule et deux monteurs de films. Après ce que j'avais vu. vite un coup de chapeau rétrospectif !

Et la plaisanterie coûtait plus de deux milliards aux gogospectateurs !

Pour clôturer cette demi-heure de néant, on était retourné au plan général de l'ensemble du bric-à-brac et à l'incrustation du générique tournant cycliquement...

Titidati-datlâlalâlalalalâ ! *La journée... sur la deux* (trois plus neuf égalent douze points).

Mais pourquoi tant de points ?

Et c'est à ce moment précis, tout à coup, à la troisième apparition que j'ai reçu la lumière, le Saint-Esprit pas moins qui m'éclairait de sa chandelle : l'utilité de tant de points de suspension... Ah ! ils en disaient long ! Ils en contenaient !

C'était là-dedans qu'ils cachaient tout ce qu'ils nous cachaient !

***

Un gros camion de déménagements à doubler.

Il porte sur son arrière et sur ses flancs bleus ILLICO en grosses lettres jaunes. Comme nom, c'est assez drôle. J'aime les choses drôles.

Et puis les déménagements, ça me connaît : j'ai passé mon enfance et mon adolescence à l'enseigne du changement et du déménagement.

C'était facile. Mon père, qui était chef de gare, faisait placer le wagon

fourni par la compagnie sur les rails devant la porte et détournait les trains sur les autres voies.

A grand renfort d'hommes d'équipe, caisses et mobilier étaient entassés dans la paille. Puis, le wagon bourré, cadenassé, était accroché à un train de marchandises.

A ce jeu triennal, j'ai gagné mon caractère solitaire, et même sauvage. J'arrivais toujours au pays des amitiés occupées et des amours en transit.

Le premier déménagement - j'étais à peine âgé de six ans - m'avait conduit sur les champs de bataille de la guerre, qui ne serait pas la dernière.

Dans les anciennes tranchées, les ronces abritaient les escargots et les obus rouillés.

La gloire posthume et le sang versé se transmutaient en confiture de mûres.

Les trains déversaient des flots d'anciens combattants revenant sur les lieux de leurs exploits en compagnie de leurs épouses et de leurs rejetons pour visiter des paysages lunaires en friches et des cimetières militaires en fleurs.

Une fois, un train spécial avait amené le pèlerinage des élèves d'une grande école sur les traces de leurs aînés fauchés dans les combats. Je garde dans un coin de mon cœur une orange sanguine donnée par l'un d'eux. C'était la première fois que je voyais une orange à la peau tachée de sang. Je l'ai conservée avec admiration pendant plusieurs jours.

A douze ans, nous étions dans la grande banlieue.

Les dimanches de soleil, défilaient les trains bondés de voyageurs agglutinés aux portières ouvertes et porteurs de cravates rouges brodées de trois flèches ou d'une faucille et d'un marteau, selon l'horaire. Ils se rendaient à des réunions politiques en hurlant en alternance " L'Internationale " et " Il est cocu le chef de gare " sur l'air

du " Petit Navire ".

C'étaient les beaux jours du Front Populaire.

Ces poings tendus, menaçants, m'avaient donné une certaine crainte de la foule, voire une aversion. C'est sans doute pour cela que je n'ai jamais voulu prendre part à des défilés, si justifiés soient-ils.

Quelques années plus tard, je devais acquérir définitivement l'horreur de l'embrigadement sous toutes ses formes.

En échange scolaire, pendant les premiers grands soubresauts des événements qui allaient bouleverser le globe et peut-être voir enfin la naissance de l'Europe après l'accouchement le plus sanglant qu'ait connu le monde, je retrouvais d'autres foules, mais celles-là disciplinées, encadrées, gueulant en cadence des chants de conquête.

Et aussi - hélas ! - des mômes de dix-douze ans en uniforme kaki, portant de gros sacs à dos recouverts de peau de vache rousse, le bras gauche emprisonné dans un brassard rouge avec, au milieu d'un rond blanc, une croix gammée.

Les trains de ce pays sentaient l'odeur de cuir et de pain noir qui allait envahir l'Europe et déborder jusqu'en Afrique.

Il n'y avait pas encore l'odeur de mort...

A la frontière, les douaniers d'Hitler découvraient dans la valise de mon camarade Hans un melon que mes parents lui avaient donné. L'entrée de l'Allemagne nazie ayant été refusée à la malheureuse cucurbitacée, nous avions dû la consommer sur place.

Etait-ce en raison de sa ressemblance avec le maréchal Goering ?

D'un autre quai de gare - celui de Nürnberg -, je gardais la saveur d'une saucisse rose sertie dans un petit pain blanc, avec une giclée de moutarde.

Le 25 ou le 26 Août 1939, nous étions au Königssee et à Berchtesgaden.

Le bateau glissait sur les eaux vertes du lac paisible où se reflétaient les sommets chapeautés de neiges éternelles. Le chant d'un cor sautait

agilement d'une paroi à l'autre, puis mourait dans la profondeur sombre des sapins...

De retour à Berchtesgaden, tout à coup, Hans m'avait montré du doigt une longue colonne de Mercedes noires qui dévalaient le versant opposé en me disant : " Hitler ! "

Puis il s'était mis à courir aussitôt.

Je l'avais suivi comme j'avais pu. Il avait un an de plus que moi et était bien plus fort. Quand nous nous promenions à bicyclette, il me tirait dans les côtes.

C'était un grand garçon à la mâchoire solide, aux cheveux de sisal naturel, aux yeux gris-bleu comme la mer baltique. Un pur produit de la sélection aryenne.

Nous étions arrivés pour voir disparaître dans un tournant la dernière voiture du convoi, toutes vitres fermées et rideaux tirés. Dans quel véhicule se trouvait le loup quittant sa tanière pour partir en campagne ?

Le soir, revenu chez les parents de Hans, un télégramme m'attendait : " Rentrer de suite. Bureau d'Echange ".

Le père de Hans, dont j'avais aperçu par hasard l'uniforme de S.A.* dans une armoire, me serra la main, en prophétisant : « Kein Krieg » - Pas la guerre -.

** S. A. : Sigle de Sturm Abteilung (Sturm = assaut, Abteilung = section), Section d'Assaut, formation paramilitaire national-socialiste. Uniforme kaki, brassard rouge à croix gammée noire sur macaron blanc.)*

Sa mère me dit que je pourrais revenir achever mon séjour avant la fin des vacances.

Je devais récupérer mes deux semaines d'Allemagne avec usure, mais seulement quelques années plus tard : huit mois d'occupation, trop longs à mon gré.

J'avais pris un train de nuit bourré de soldats et d'uniformes divers qui

se portaient aux frontières en affirmant : " Kein Krieg ".

Hans m'avait accompagné jusqu'à la dernière ville allemande.

Sans les antécédents de nos deux pays, entre nous, aurait pu naître une amitié, ce ne fut qu'une bonne camaraderie.

Constamment, nous obéissions à un chauvinisme ridicule. Je me souviens qu'un jour, à bout d'arguments, il m'avait dit : " En Allemagne, les nuages sont plus beaux que chez toi... "

Plusieurs années après la guerre, j'ai appris que Hans avait été tué devant Stalingrad...

***

A gauche, succédant aux terres finement hersées, l'aérodrome de Charou avec ses grands hangars en ciment armé que dépassent les vitres fumées de la tour de contrôle. Attention, ne pas tourner. La déviation est une attrape-touristes.

Voilà donc le pays de François Gerlet, un ancien journaliste de la télé, devenu député de la Majorité.

Bien qu'il eût un physique ingrat, ce qui lui valait des critiques acerbes dans certains journaux, à mon sens, il avait deux qualités : il développait ses sujets sans lire ses notes - avis aux amateurs ! - et il ne prenait pas les chers téléspectateurs pour des arriérés mentaux – re-avis aux mêmes !

Il y a quelques années, il s'était présenté aux élections législatives dans cette région dont il était originaire - pas un parachuté comme bon nombre de zuzus baladeurs - et il avait été élu de justesse. Puis, son mandat avait été renouvelé aux élections suivantes.

Une chance pour lui, car, resté dans le panier, il aurait sans doute été fidèle à sa ligne, n'aurait pas suivi la grève de 1968, et se serait retrouvé dans la charrette du 3 novembre dernier en compagnie de ses amis du

Régime de peau de bananes. Allez, ouste ! Aux ondes courtes ! A toi, les programmes à destination des tontons macoutes !

Un jour, il faudra quand même établir le bilan de la nomination des deux dictateurs de l'information : une véritable entreprise de vidage. Un règlement de comptes entre gens du milieu !

Un petit Biafra !

Aussi dégueulasse que la liquidation des grévistes de 1968!

A cette époque, la direction et le gouvernement s'étaient montrés particulièrement haineux. Comble de la vacherie, ils avaient usé de tous leurs moyens de pression pendant plusieurs mois pour que les débarqués ne trouvent pas de travail dans les radios périphériques, ni même à l'étranger. Une vengeance infâme !

Pour la présente purge, contrairement aux journalistes de l'année précédente et aux réalisateurs de cette année, les nouveaux remerciés, si l'on peut dire, étaient recasés sans trop de bobo pécuniaire. Certains en province - l'exil - et beaucoup à la radio, ce qui est, pour un homme d'images, une infirmité semblable à la cécité.

Le Régime de la continuité avait pénalisé par l'entremise de l'opposition ceux qui l'avaient servi avec fidélité, voire avec courage, malgré les pressions et les menaces - je ne juge pas les consciences, mais les faits, et d'autant plus librement que j'étais dans le camp des grévistes.

Jamais on avait vu un gouvernement remettre aussi lâchement ses serviteurs les plus zélés dans les mains de leurs ennemis les plus manifestes.

C'était ça la suite de la Grandeur et de la Dignité ?

Malgré les cris de ses supporteurs : " ils ont droit à la reconnaissance de la nation ! ", le Premier ministre avait sacrifié les anciens combattants sur l'autel d'une objectivité hypothétique.

Et quelle flopée !

Débarqué Frollune, saqué Grivois, balancé Rabot, nettoyé Moustaltéri, éconduite l'affriolante Delarose, désarçonnée Bardac, lessivé Barbarossa junior, et même Barbarossa senior, le secrétaire général, un des piliers des actualités télévisées depuis des années, évacué sur la chaînette comme conseiller technique spectral.

De quoi renvoyer son ordre du Mérite au Premier ministre, avec une faveur jaune autour !

Cette chère breloque qu'il avait arrosée fastueusement à peine quelques mois plus tôt. A cette occasion, ce soir-là, on nous avait même chassé du studio de la seconde chaîne - un avant-goût ! - pour nous reléguer dans le minuscule studio des spicrines en régie finale *, ce qui foutait régulièrement la pagaille.

**Régie Finale : centre technique de coordination et de liaison de chaque chaîne. C'est là qu'aboutissent avant diffusion sur les antennes les différentes sources d'émissions : régie de studio pour le direct, télécinéma pour les films, magnétoscope pour les enregistrements sur bandes magnétiques, car de reportage de direct en extérieur.*

Et les chers téléspectateurs s'étaient rincé l'œil sur les incidents pendant que les coureurs de coquetelle se rinçaient la dalle.

Il faudrait proposer de faire poser une plaque de marbre rose dans l'entrée de la boîte avec tous les noms des licenciés depuis dix ans. Une foutue liste !

Ça décorerait un sacré coin !

Tous nos compagnons de voyage qui se sont échoués sur des rives anonymes au gré des tourbillons politiques. Mais où sont les journalistes d'antan ?

Roger Goubert, tu peux exercer ton métier, la conscience libre et sereine, sur les antennes des radios privées, tu es tellement peu remplacé que, pour suivre les derniers matches de rugby, j'ai bouclé le tuba d'un ordonnateur de Pompes Funèbres qui ronflait dans ma caisse

à malices et mis bien fort ta voix radiotransistorisée, enthousiaste et chantante.

L'image de la tévé nationale et le son de la radio privée : drôle de concubinage !...

Mais où sont les journalistes d'antan ?...

Où es-tu, Maurice Séveyes, toi que les journaux avaient baptisé le dandy des actualités télévisées, avec ton sourire en accroche-cœur et ton œil malicieux ?

Où est Claude Bargé qui travaillait en caustique, mais pas encaustiqueur pour une thune ? Un gars de ma race. Pas pour nous, le genre frotte-fort-et-fais-reluire ! Mais où sont les journalistes d'antan ?... Vous n'êtes pas près d'être remplacé, Frédéric Cherpotte. Par bonheur, votre voix truculente de Raminagrobis débonnaire nous parvient encore des postes périphériques. Pour narrer aux chers téléspectateurs le dernier procès des truands, on leur avait cadré une tête à jouer les troisièmes couteaux au casino de Saint-Georges-les-Flots, un nommé Haltère qui ne faisait pas le poids, et qui venait ruminer devant les caméras, et qui éructait, et qui rotait en mâchouillant ses phrases emberlificotées d'une voix de rogomme. Un vrai chevalier de la roteuse !

Pourquoi digérait-il si mal ? Il ne fallait pourtant pas manquer d'estomac pour tenter de remplacer Frédéric ! Mais où sont les journalistes d'antan ?... Où est la prétendue réintégration de tous les licenciés de 1968 ?

Une grosse farce !

Pour camoufler la mascarade, deux connus, dont un à Pétahouch-York, trois obscurs, quelques reporters-cameramen, et le reste ? Les quarante autres ?

Toujours à la rue, au néant !

Combine, marchandage, tromperie, escroquerie, collusion !

Quelle époque !

S'il fallait un seul mot pour la caractériser, sans hésiter, j'adopterais *mépris*. L'époque du mépris. Mépris des idées, mépris des valeurs humaines, mépris des individus...

La République du mépris !...

***

Bon, voilà que je philosophe maintenant...

En attendant, je nageais en pleine béchamel.

J'avais rencontré dans un couloir le directeur de la télévision qui, avant l'actuel chambardement, dirigeait tout. C'était un homme avec qui nous pouvions avoir des contacts humains : bon administrateur, diplomate, sachant écouter, tenant compte des opinions de ses collaborateurs - mais ses conseillers étaient-ils tous à la hauteur ? - Il avait pris la direction après le règne de son prédécesseur-marmotte et la longue grève de mai-juin : un cadeau empoisonné, car les caisses étaient vides et les stocks d'émissions nuls.

Pour l'heure, il était complètement ulcéré de voir ce bateau qu'il aimait partir à la ferraille. Il savait en outre que ses amarres personnelles étaient rompues, qu'il ne dépasserait pas le cap de l'an nouveau. D'ailleurs, il avait donné son avis au président de la République lui-même, à savoir que la télévision devait être dirigée par un seul patron, particulièrement énergique.

Résultat, au premier janvier 1970, l'échange était consommé : un superbe paquebot contre quatre caboteurs. O dispendieuse autonomie des deux chaînes et de la double information !

Diviser pour régner ! Mais, à quel prix ?

Vidé du paquebot, serais-je recueilli par un caboteur ? En ce qui concernait les deux des actualités, l'affaire était liquidée : équipages au complet, voire en surcharge.

Fallait-il tenter d'embarquer sur les deux autres rafiots ?

Le premier était commandé par un nommé Labogue, histrion m'as-tu-vu, bonimenteur de foires et gros croqueur des deniers de la princesse, qui, avec sa bonne-femme-tronc - laquelle bonissait itou dans la boîte aux images - se payait un vrai mur de briques tous les ans.

Il profitait de sa place de directeur pour s'attribuer un tas d'émissions, et à la caisse...

Pourtant, il ratait avec allégresse tous ses reportages sportifs, entre autres. Mais comme il était le patron - juge et partie, quoi !

Pendant des mois, en commission des réalisateurs, nous avions demandé, sans nous lasser, que ce monsieur ne cumulât point et laissât du travail aux chômeurs : peine perdue !

A se demander s'il n'y avait pas de cadavres entre lui et de puissants personnages !

Sa dernière trouvaille : une affreuse marionnette poilue, gesticulante, chenillesque, à la voix d'hermaphrodite, nommée " Plouque ". Un triomphe ! Dans les couloirs, c'était devenu un symbole : quand une émission était ratée, on ne disait plus qu'elle avait fait " plouf ", mais " plouque " !

Un matin de découragement, après avoir reçu mon relevé de banque en peau de chagrin, j'ai bu ma honte et j'ai décroché mon téléphone :

- Je désirerais avoir un rendez-vous avec M. Labogue.

Bien sûr, la secrétaire ne me connaissait même -pas !

D'où sortait-elle encore celle-là ? Nouvelle recrue ou paillasson mité ? Et dire qu'il y a des confrères qui ont encore des illusions sur leur célébrité : on n'est même pas connu dans le panier ! C'est peut-être pour ça que certains laissent leur nom dix secondes à la fin des émissions...

Lui ayant susurré quelques détails sur ma modeste personne, aussi sec, elle a vomi :

- M. Labogue n'a pas le temps de recevoir les réalisateurs !

Mais, Bon Dieu, qui donc fait marcher cette baraque, sinon les réalisateurs ?

Il est vrai que si ça marche aussi bien...

Encore heureux que la gracieuse matonne ne m'ait pas répondu comme à un de mes amis :

- Je n'ai rien à en foutre, de votre émission et de vous !

Pour conclure, elle m'a dictaturé, en me raccrochant au fer à souder :

- Voyez M. Résidé.

Heureusement que j'étais assis ! Résidé adjoint de Labogue !

Ça m'en bouchait un sacré coin !

Dans le genre salope, celui-là n'était pas mal non plus. Vidé de l'information par Gropetto et sa bande, il retombait sur ses pattes à la production, un vrai chat !

***

Il pleut toujours. Joyeux ballet des balais sur fond de nuages courant en diagonale. Une côte grimpe en tournant dans un ravin ouvert à vif au flanc de la colline. Le terrain se découpe en strates parallèles : humus, argile, calcaire...

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et vide.

Au commencement, l'Etat créa la radio et la télévision. La télévision prit forme, mais resta vide.

Alors, selon un processus géologique, l'Etat disposa un premier lit de pététés, amalgamés de francs-macs en suffisance.

Puis l'Etat dit : créons l'image à notre citoyen, selon notre ressemblance, et qu'elle domine sur les poissons de la mer, sur les

oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre, comme il est écrit dans la Genèse de la télévision.

Ensuite l'Etat superposa, toujours à sa ressemblance, une deuxième couche de sossos et de radis, toujours amalgamés de francs-macs, selon un dosage savant. Ce fut la période secondaire.

De ces deux premières strates, restent encore à l'heure actuelle un certain nombre de fossiles indéracinables, sans responsabilités, mais non sans traitements.

Là-dessus vint se stratifier une génération spontanée de cocos, notamment dans la branche réalisation, qui organisèrent le plus beau noyautage que l'on puisse voir, car, eux, avaient compris, avant tout le monde, le rôle que l'on pouvait faire jouer à une télévision d'Etat.

Timidement, à partir des années 1960, commença la strate quaternaire des zuzus et des zinzins. Enfin, vers 1965, ce fut le dépôt sédimentaire massif des mêmes zuzus et des mêmes zinzins, truffés, si l'on peut dire, du plus beau lit de pédés et de la plus belle couche de femmes " du monde " désœuvrées que l'on puisse imaginer.

Pour l'Eternité, la télévision passait des mains des artisans aux pieds des amateurs.

Le grand pourvoyeur de l'ère quaternaire fut le ministre de la Propagande de cette époque bénie des zuzus, un nommé Leychefritte, qui avait essaimé ses feudataires dans toute la baraque, y compris les stations de province. Incontestablement le plus grand noyauteur devant l'Eternel, auprès de qui les cocos qui pratiquaient cet art avec habileté faisaient figure de pâles moujiks. L'empereur des tricheurs...

Tout le monde sait ou devrait savoir que les actualités régionales ont été créées à grand frais par ce personnage pour contrebalancer, voire neutraliser, l'influence de la presse généralement hostile au Pouvoir, et les provinciaux admirent plus souvent qu'à leur tour les représentants de la Majorité et les proconsuls préfectoraux. A tel point que, lorsqu'ils

sont quarante-huit heures sans voir leur superpréfet dans les vasistas, les majoritaires sont inquiets sur sa santé et les opposants reprennent espoir.

Leychefritte est sans doute le ministre que j'ai enregistré le plus, et celui que me revenait le moins. - Il est souvent humiliant d'assurer sa subsistance -. Un personnage ambitieux, hypocrite, méprisant, combinard, avec des oreilles en feuilles de choux-navets, qui, devant les caméras, prenait un air bonhomme et une voix câline. Mais, aux tympans attentifs, ses paroles amidonnées sonnaient faux comme des cloches fêlées.

Le suivait toute une cour d'ectoplasmes qui n'avaient pas encore de noms, mais qui n'allaient pas tarder à en avoir, et qui se trouvent toujours à des dizaines de postes-clés. A commencer par l'actuel directeur général Ducresson, par le présent directeur de cabinet d'icelui, et par un paquet de directeurs indécrottables, plus ou moins figurants.

Si je voulais en établir la liste, j'en aurais au moins pour vingt kilomètres.

Ça me dégoûtait tellement que, parfois, je ne mettais même pas les pieds dans le studio : il y avait toujours assez de larbins pour faire les commissions avec la régie.

L'enregistrement achevé, tout le noble monde des courtisans s'asseyait en assemblée de feu de camp autour du récepteur de contrôle et l'on relisait la bande du magnétoscope. C'était à qui chanterait le plus haut les louanges du Seigneur. Et s'il y avait une fausse note, on recommençait pour donner aux chers téléspectateurs quelque chose de convaincant et de parfait.

Vers la fin de son règne, l'illustre ministre avait fait acheter en Grande-Bretagne, et pour une petite fortune, un " téléprompteur ", appareil qui déroule au niveau de l'objectif de la caméra le texte tapé sur une machine spéciale à caractères géants. Les pauvres bouseux de

téléspectateurs, s'ils croyaient que le ministre les regardait dans les yeux par amour du petit peuple, ils se foutaient les doigts dedans : il lisait tout bonnement le texte dans le même axe.

Nous appelions cet engin de marque " autocue " le *barbecue*. Les enregistrements étaient croquignolets. Ou le texte tournait trop lentement et le ministre avait des silences auto-réprobateurs ou les lignes défilaient trop vite, et le ministre se coinçait la langue dans ses dents longues.

Les jours où le porte-parole du gouvernement décidait de s'adresser au peuple, le branle-bas de combat était ordonné pour faire manœuvrer le bidule. Dès le matin, le studio devenait fourmilière.

Pour justifier l'achat et amortir les dépenses du barbecue, le ministre avait ordonné catégoriquement que les journalistes s'en servissent. Le but inavoué, et inavouable, était de pouvoir contrôler le texte des présentateurs " *ante antennam* ". Après la frappe, un double était aussitôt remis aux directeurs pour vérification. O sainte Anastasie !

Quelques présentateurs se payèrent de belles gamelles sur l'antenne en tentant de lire sur cet engin farfelu, car eux, le faisaient en direct. Pas question de recommencer vingt fois comme Leychefritte.

Alors, au bout de quelques jours, les Séveyes et consorts envoyèrent le ministre et son barbecue sur les roses - c'est le cas de le dire : il était aussi maire de la cité des roses. Cumulard !

Les successeurs de Leychefritte furent gens plus simples, plus sensés, et plus discrets. Ils ne voulurent pas jouer au ministre de la Propagande - mot de sinistre mémoire - et n'incommodèrent pas systématiquement le public. Un libéralisme relatif revint même après le virement du personnage.

Mais les mauvaises graines étaient semées dans toute la baraque : elles empuantirent à jamais l'atmosphère.

Quant au combinard sus-décrit, il alla porter ses nuisances dans

d'autres ministères. A preuve, la merde qu'il répandit abondamment chez les étudiants en 68, d'où sortit la révolution avortée.

Enfin le président, son protecteur, le laissa choir. Il avait mis du temps à comprendre, mais personne n'osait chanter au chef de l'Etat que son poulain le foutait littéralement dans le pétrin, qu'il causait les plus grands torts au Régime avec ses méthodes dictatoriales d'informer à sens unique, avec sa façon personnelle de placer ses âmes damnées - ânes damnés - dans les postes-clés en fonction de leur dévouement à sa personne et non de leur talent.

Grâce à ses pions, Leychefritte ne visait rien moins que de voir se lever pour lui, dans un avenir pas trop lointain, le soleil de la présidence...

Il y a quand même parfois une justice divine !...

Je crois qu'il est encore député. A quoi servent les bulletins de vote ?

Certains lecteurs feraient mieux de s'en servir comme torche-cul.

Labogue était un fossile de l'ère secondaire, celle du salmigondis de sossos et de radis, qui, après avoir été quelque peu sur la touche avec de confortables revenus - il n'y avait pas à s'inquiéter pour lui -, revenait comme arbitre, borgne au royaume des aveugles, apportant avec lui ses deux mamelles nourricières : le mauvais goût et la vulgarité.

Résidé, si mes souvenirs étaient exacts, datait de la fin de cette même période, avec des débuts ultra-modestes, mais il avait un tonton de l'époque primaire qui jouait du piston comme un virtuose, et pas dans l'orchestre symphonique. Il avait godillé des sports au journal, et maintenant il accostait la production de la chaîne 1. Connaissant le lascar, j'aurais parié ma carte de chômeur contre un cornet de frites qu'il était l'Eminence grise de l'Eminentissime Labogue.

Pas la peine de me fendre d'un coup de téléphone !

Restait la chaîne 2. Mais la mère Gaudriol, pensais-je, accaparait tellement les heures d'antenne avec son information orientable, que le patron de la seconde vitrine, un ancien réalisateur qui ne manquait pas

de talent, allait bientôt pouvoir diffuser le caboteur fantôme !

D'ailleurs, il ne devait pas m'attendre, il avait suffisamment de copains à caser. Et puis, comme on n'est jamais si bien servi que par soi-même, à l'instar de son collègue de la première, il s'attribuait aussi des émissions.

Je me représentais les directeurs en Dieu Vishnu : deux bras sur le gouvernail de leur rafiot, deux bras sur le pupitre de réalisation.

Des fortiches quoi !

Rien à espérer non plus sur la chaînette.

C'était comme dans la danse du balai : j'avais été contraint de lâcher ma cavalière et je me retrouvais avec le manche !

En faisant les comptes, honnêtement, ainsi qu'ils pavoisaient tous, il y avait quand même de quoi se marrer : en pleine période zuzue, le gouvernement avait confié la barre de ses quatre directions de télévision - des outils vachement dangereux quand on sait s'en servir - à une zuzue bon teint, à un caméléon, et à des gaugaus repentis au nom du fric.

Tout cela n'arrangeait pas mes affaires d'apolitique à tous crins, plutôt anar sur les bords, et donquichottesque par surcroît, que les cocos jugeaient tout simplement zuzu, et les zuzus par-des-leurs et pour cause...

Pourquoi faut-il avoir une étiquette ?

Et la liberté, c'est du vent ?

Comme disait un jour dans le transistor à images un commentateur sportif débutant : le gardien de but est enculé dans sa cage, euh..., euh..., excusez-moi, je voulais dire " acculé " !

J'étais plus qu'acculé, le mur tout autour... Au fond d'un puits. Et la vérité qui ne voulait pas se montrer à poil.

***

Quel con, ce mec !

Une queue de merluche ! Et avec une voiture de sport payée par papa bourgeois !

Encore un contestataire à la barbe fleurie, un lanceur de pavés honoraire cuvée 68...

Va donc, hé, pédale !

Pourquoi est-on grossier au volant ?

Ça soulage, ça décontracte, ça libère !

La grossièreté, c'est l'orgasme de l'automobiliste.

Et puis, il ne faut pas avoir peur des mots ! Une langue, c'est vivant !...

Après tout, c'était bien fait pour ma tronche !

Je n'avais pas à m'abaisser à demander des rendez-vous à ces mannequins.

Je devais crier " Au voleur ! " et crier fort, et crier haut.

Bille en tête, j'ai demandé un rencard au directeur général. Je calculais, comme il faut plus d'un mois pour être reçu par un sous-fifre de chef de service (quand tout va bien), qu'il est impossible de voir un directeur de chaîne, tu en as pour un an, si toutefois tu as du bol, et si tu ne crèves pas de faim avant !

Pas du tout ! Au bout de huit jours ! Estomaqué que j'étais ! En vérité, j'avais un peu poussé sur la chanterelle en déclinant mes nom et qualité : depuis un an, j'avais été porté, faute de meilleur, au secrétariat de l'amicale indépendante des réalisateurs de télévision, parce que je pensais qu'il fallait faire quelque chose pour sortir de la mouise - trente adhérents non cocos, y compris quelques zuzus plus souvent au chômage qu'au boulot, malgré leur label.

Ça n'avait pas dû plaire à bon nombre de mirontons, car, depuis, je descendais la pente savonnée qui mène immanquablement au

chômage total.

Il est vrai que je conçois le syndicalisme pour servir les autres et non pour *se* servir.

Avec un peu de recul, je ne sais pas ce que Ducresson a pu gamberger : j'ai l'impression qu'il a eu la trouille. J'espère pour son intellect qu'il ne s'est pas imaginé une grève. Va donc faire une grève, quand il y a quatre cents gaziers prêts à piquer une seule place.

En tout cas, il m'a reçu presto, ce qui ne veut pas dire en latin à bras ouverts. (C'est du rital).

Pour la première et dernière fois, j'ai donc vu Ducresson.

Du cresson, il n'en avait plus guère : sa chevelure avait filé au fil des ondes, et ce qui restait, était ratissé en arrière, proprement, à la gomina 1930. Si le système pileux devenait rare sur le front, il abondait dans les sourcils, pâle imitation du nouveau qui nous savons. Plus de bajoues que de front : tout dans la mâchoire. Il avait la main molle et froide. Comme l'écrivait je ne sais plus quel auteur à succès : une main de serpent.

Installé derrière son bureau grand comme une Rolls, il tenait le visiteur à longue distance. Pourquoi pas un guichet avec hygiaphone ?

Des fenêtres insonorisées, au moins trois, donnaient sur le fleuve boueux que l'on apercevait à travers les arbres nus, et la moquette étouffait les secrets d'Etat.

J'ai connu un certain nombre de directeurs généraux - ils ne restaient pas longtemps : ce n'était pas une sinécure, mais un tremplin, sauf pour le dernier, qui avait raté sa pirouette en 68 et qui s'était retrouvé aux wagons frigorifiques.

Jamais, je n'ai vu de personnage plus fuyant, plus vaporeux, plus fantomatique, que celui-ci.

Il avait pris le pouvoir après les événements de mai, pour remettre de l'ordre. On avait dû le choisir pour ses antécédents : ancien procureur.

Officiel !

Pas étonnant que ça saignait depuis ce temps-là. Ça tranchait et ça retranchait. Citoyen d'honneur des coupeurs de têtes ! Membre à vie des Jivaros !

Je serais tombé dans l'iglou d'un chef esquimau, il m'aurait compris plus facilement, car j'aurais pu lui faire des gestes. Je ne me voyais pas mimer le langage des sourds-muets devant le procureur.

Après l'avoir remercié, mine de rien, pour sa célérité à me recevoir, et avoir balancé en passant un petit coup de griffe à ses directeurs et chefs de service qui s'enferment dans leurs tours sans voir, je me suis contenté de narrer l'historique de l'affaire et de déposer une plainte pour vol de situation - je ne sais pas si c'est prévu dans le code civil.

Il s'est borné à l'enregistrer avec le mépris froid qui caractérise notre époque de technocrates.

Ah !Il n'était pas bavard le procu !

A un moment, il a quand même daigné ouvrir le trou qu'il a sous le nez pour montrer que cet orifice ne lui servait pas qu'à bouffer : il m'a affirmé sans rire qu'il ne pouvait plus donner d'ordres à ses sous-ordres, les directeurs étant désormais autonomes.

Un comble, non ?

Alors j'ai eu un sursaut d'énergie : je lui ai offert une idée, comme ça, en prime, mon côté généreux.

En substance, je l'ai appâté : il y a des difficultés de toutes sortes dans la maison, les gens ne se sentent pas heureux dans leur vie professionnelle. Je vous propose d'ouvrir un bureau des lamentations - je lui ai dit réclamations.

Si vous me donniez un certain pouvoir, je vous garantis que, connaissant le personnel et l'établissement comme je le connais, je mettrais de l'huile dans les rouages, j'arrondirais les angles... - Moi, avec mon caractère carré, préposé à l'arrondissement des angles, il

fallait que je l'aime cette baraque, non ?

Eh bien, malgré mon enthousiasme, j'avais l'impression de plaider devant l'âne de Buridan. Il lorgnait le boisseau, il rezieutait le seau, mais restait bigrement indécis des naseaux.

Un des plus beaux bides de ma carrière.

En partant, - il m'a quand même accompagné à sa porte capitonnée - je lui ai dit :

- J'attends de vos nouvelles dans les huit jours, car ma situation est catastrophique.

Sa gueule de faux-cul m'a bredouillé quelques grognements vagues, et, au suivant, comme chez le coiffeur.

***

Le village est lové autour de son église trapue. La pluie a cessé. Sur la place, autour des squelettes des-arbres endormis, des enfants glissent sur leurs patins à roulettes en dessinant des volutes.

Le patinage !

Au bon vieux temps de la télévision artisanale, Claude Bargé ne se gênait pas pour dire sur l'antenne, en plein milieu de ses commentaires : " Le patinage artistique, c'est comme la télévision, il y a des figures imposées ! "

A présent, je défie un quelconque journaliste, même de l'information " libérée ", de sortir le dixième d'un apophtegme du même cru.

Depuis que la tête de Bargé a été déposée au magasin des accessoires, - au grand dam des téléspectateurs qui l'aimaient bien, et malgré les journaux qui relataient ses démêlés avec les crabes du panier -, les figures imposées ont pullulé par galeries entières.

Parce que papa est académicien, Fifille a droit à un contrat somptuaire.

Parce que les chanteurs sans voix forniquent dans les hautes sphères, parce que les pépées baisent avec les dirigeants, les émissions leur pleuvent dessus, que c'est une bénédiction du ciel (de lit).

Parce que le paternel est un peintre célèbre et talentueux, son rejeton minable est promu conseiller auprès du directeur de la télévision - pas moins ! - et du même coup tente de découvrir ce que d'autres savent depuis plus de vingt ans.

Quant aux fils, neveux, petites amies ou amis de ministres, éphémères ou non, chaque gouvernement nous en a dotés abondamment.

Mais, Bon Dieu, à quand la révolte des téléspectateurs ? Car ils sont vingt millions, et ils ne sont quand même pas obligés de déguster les crottes géniales d'une bande d'apprentis, alors qu'il y a tant de gens de métier, de pionniers et de bâtisseurs qui glandouillent sur le sable.

Ça sentait le pourri au royaume des nanarques...

C'était devenu l'empire des tripatouilleurs associés, des éteignoirs du talent, des flagorneurs-paillassons, des rabat-joie de vivre, des illusionnistes de la lucarne. - Rien dans le cœur, rien dans le cerveau, tout dans le portefeuille !

Beaucoup de monde connaît l'histoire invraisemblable de ce journaliste totalement étranger à la boîte qui s'est installé pendant une semaine dans un bureau confortable - fauteuils, quatre téléphones - simplement pour contrôler l'incurie.

Il a tué ses heures de présence en téléphonant où bon lui semblait, il a reçu ses amis, il a déjeuné à la cantine. Et puis, ses six jours achevés, il est reparti comme il était venu... Drôle, non ?

Mais personne n'est au courant d'autres anecdotes plus gratinées.

Il y a un lustre environ, - je traduis : vers 1965, - le journal était devenu une salle des pas-perdus - pas perdu pour tout le monde - : chaque matin livrait sa cargaison de nouveaux journalistes. Quand on s'absentait huit jours, au retour, à part les techniciens, on ne

reconnaissait plus personne. Et il arrivait même que les pèlerins demandassent : " Qui c'est, ce nouveau ? " en parlant d'un gazier qui blanchissait dans la boîte depuis dix ans. Authentique !

Un soir, en attendant le journal de vingt-trois heures, nous évoquions ces raz-de-marée quotidiens :

- C'est tellement le foutoir que l'on donne des sujets à n'importe qui. Il viendrait quelqu'un de l'extérieur, on ne le saurait même pas !

Vingt-et-une heures, l'interphone annonce :

- Visionnage des films en projection !

On se retrouve tous au premier étage.

Le responsable de l'édition, Jean-Pierre, distribue les sujets aux journalistes. Un garçon de vingt, vingt-deux ans dit :

- Je remplace Un tel (un nom inconnu).

- Voulez-vous commenter le sujet sur l'Egypte ?

- Oui, bien sûr.

Le lendemain au journal de treize heures, Jean-Pierre me glisse à l'oreille :

- Tu te rappelles notre conversation d'hier soir ? Eh bien ! Le gus qui commentait le sujet égyptien, c'était un élève de l'Ecole de journalisme qui avait parié avec des copains qu'il parlerait à la télévision !

Ma foi, il ne s'en était pas plus mal tiré qu'un autre.

Des initiatives à encourager !

Et cet autre journaliste aurait-il été promu directeur aussi facilement, même en province, si la haute direction avait su comment il écrivait ses commentaires ?

Avec des ciseaux, oui, madame.

Je m'explique : il faut toujours expliquer. Et en supplément illustré, j'offre la recette. Ça peut toujours servir.

Prendre les journaux du jour, à la rigueur de la veille. Avec des ciseaux

bien aiguisés, découper un paragraphe par-ci, quelques lignes par-là. D'autre part, choisir de la colle de bonne qualité à séchage rapide. Sur une feuille vierge, napper les coupures, puis les lier avec quelques mots manuscrits.

Vous obtenez ainsi un commentaire documenté, original que vous n'avez plus qu'à servir tout chaud à vos téléspectateurs invités...

Pour en terminer avec la cambrousse, un petit coup de flache sur le directeur-dictateur de mon ami Jacques, un vieux poussah poussif au masque mussolinien, distribuant l'arbitraire à la pelle. Ledit personnage agit comme un milliardaire qui s'imprimerait un quotidien pour lui tout seul. Ainsi ce potentat, patenté par les zuzus et multicarte politique, fait réaliser ses émissions pour lui-même, assisté par deux ou trois hommes-de-paille-de-main. Et, par pure mansuétude, le gérontocrate au fumet de barbouze permet aux téléspectateurs de sa région de regarder pardessus son épaule.

A dix-neuf heures pile, toute la station est prosternée vers Le Mec. Le nez dans le sable et pas un croupion plus haut que l'autre ! Sinon, gare ! Au piquet, comme à la maternelle... Jacques en sait quelque chose : il est resté plus d'un an à se tourner les pouces par ordre du poussah, puis, lorsqu'il en a eu marre, il a accepté de changer de royaume. Quant à la spicrine : un mois interdite d'antenne parce qu*'elle s'était fait couper les cheveux* ! (fox-trot chanté !)

Dans cette région méridionale, le personnel tient à la disposition de qui la désire, une liste non limitative d'une vingtaine de noms de personnes immolées au despotisme de ce hobereau de province, spécialiste de l'abus de pouvoir, de la brimade, de l'atteinte à la vie privée et professionnelle.

A bas le tyran nazizuzu !

Et si tu n'es pas content, on te *déporte* comme un vulgaire intellectuel soviétique...

Et Merchaud ? J'avais envoyé à ce chef de service un projet pour un film

adapté d'un roman de l'écrivain belge Georges Rodenbach. Sur le projet, j'avais bien précisé : 1855-1898, à la suite du nom. Un mois plus tard, Merchaud m'accorde un rendez-vous et m'accueille par ces mots :

- C'est vous, monsieur Rodenbach ?

J'ai été contraint de lui exprimer mon regret de n'être que l'adaptateur-réalisateur, attendu que M. Rodenbach était décédé depuis 1898.

Le ridicule de la situation a tué net le projet.

Il y a une vingtaine d'années... Comment s'appelait-il donc ? Je n'ai jamais eu de mémoire des noms. Et puis, comment retenir les patronymes d'un tel défilé d'avaleurs de gloire ? Mettons Popoff, un colosse venu de je ne sais quel pays d'Europe centrale, avec un accent terrible.

Ne sachant où aller, il avait pris l'habitude de venir distribuer ses coups de téléphone dans un bureau de la télé - un précurseur, en somme.

Un jour, comme le bigophone grelottait de façon insistante, il avait répondu, et, n'étant pas un ingrat, il avait noté le message, puis l'avait remis à son destinataire.

Le bureau était rapidement devenu son quartier général. Les responsables de l'époque prirent l'habitude de le voir et le trouvèrent serviable, malgré son terrrible accent. Quelques mois plus tard, même pas naturalisé, il était bombardé chef de service !

Et comme tel, ce personnage avait naturellement le droit de participer à la sélection des naturels qui voulaient bêtement entrer par la grande porte !

***

Dans certains Etats, l'association de la télé et de la radio a été baptisée " Office ". Masculin ou féminin ? On peut en discuter, comme pour le sexe des enzymes.

Vu la situation, je pencherais plutôt pour le féminin, étant donné le nombre de laquais zélés qui trempent leurs doigts sales dans le potage

du régime alimentaire.

Mais reste-t-il encore des hommes libres et indépendants dans ce pays ?

Ce pourrait être également une officine, une officine de narcotiques, lesquels se divisent comme chacun sait en stupéfiants, en délirants et en nauséeux.

Une nouvelle source de revenus pour le gang des jeux télévisés ou bien un prochain sondage pour la mère Gaudriol qui a la passion des concours :

Classer les émissions de la semaine dans chacune des trois catégories : stupéfiantes, délirantes, nauséeuses.

Question subsidiaire : Combien de téléspectateurs en colère ont cassé leur téléviseur pendant la même semaine ? Après avoir espéré naïvement que le miracle, par reconnaissance pour le travail passé et sous forme d'un ordre impératif à l'un des quelconques guignols de directeurs ou de chefs de service, me rendrait un minimum de dignité et un minimum vital, je résolus de me rendre à l'agence officielle du spectacle où les réalisateurs de télévision ont l'honneur de pouvoir s'inscrire au chômage.

Là se rencontrent acrobates, musiciens, danseurs, comédiens et autres baladins ou saltimbanques : rendez-vous d'existences déraillées, désespérées, désespérantes.

Je n'étais pas fier en grimpant l'escalier sombre et en entrant dans l'appartement, jadis bourgeois, transformé en pièces crasseuses où des ribambelles de chômeurs, lépreux de la société de consommation, avaient laissé des traces de mains sur les murs en attendant leur tour.

Il y avait du beau linge, le manteau de fourrure côtoyait la veste de daim : le gratin des chômedus !

J'aurais voulu retrouver ici les Ducresson, les Gropetto, les Labogue, les Gaudriol, les Résidé, ou autres enflés du même tonneau. Pas de danger

! Eux, ils savaient se placer au jeu du " passe-moi la rhubarbe et je te donnerai le séné ". Malheureusement, je ne cultivais pas la rhubarbe : je n'avais donc pas droit au séné. D'ailleurs, en fait de purge, j'étais déjà servi.

C'est là que le mépris peut engendrer la haine...

Le personnel était assez aimable. On faisait asseoir les candidats clodos pour leur permettre de déballer leurs papiers et afin de les inscrire euphémiquement comme demandeurs d'emploi.

Après une kyrielle de questions, j'avais été mis en fiche, ou en carte si l'on préfère, et un grand garçon brun m'avait gratifié d'un beau carton rose et d'un récépissé pour demander " l'aide publique aux travailleurs privés d'emploi " - toujours l'euphémisme !

De quoi se payer des sandouiches, mais je n'avais pas de cadeau à faire à l'Etat qui m'avait poussé là par Premier ministre et protégés interposés.

En réalité, Cabanas avait pris ses responsabilités. Il avait même fait des déclarations à la Chambre des Députés.

Pour être au parfum, je m'étais fendu d'un demi-dévalué afin d'acheter le Journal Officiel qui relatait tout le débat.

C'est une lecture pas chère, instructive. Il y avait plus de vingt pages, et en caractères minuscules, destinées à fixer pour la postérité les remous du panier en cette fin d'année 1969.

Je me suis déguisé en pêcheur de perles.

Entre autres bobards, et s'il te plaît, par la bouche de plusieurs députés béni-oui-oui assez gonflés, on apprenait que tous les journalistes licenciés en 1968 étaient réintégrés. Qu'en pensaient les Bargé, les Séveyes, les Lewis, les Chapied, les Cherpotte, et la quarantaine d'autres vidés moins célèbres ?

Plus loin, un autre gus rembrayait sur le " véritable mandarinat des réalisateurs... " - avec ma gueule de chômeur (air connu).

Mais il y avait aussi des représentants du peuple vachement instruits. Honnêtement, comme ils chantent sur tous les tons, avant d'avoir lu l'Officiel, est-ce que tu savais ce qu'est, et même savais-tu si ça existait, un oligopole ?

A vrai dire, si le mot était inconnu, tout un chacun savait depuis longtemps que la boîte était maffiapolisée !

Dans une autre colonne, un prophète mahométait :

- Tout cela (la mise en nourrice rouge de l'information n° Un), tout cela se terminera très mal pour la Majorité et très mal pour notre pays.

Ailleurs, un autre orateur projetait deux formules permettant d'affirmer qu'il avait raté une solide carrière de chansonnier pour se diluer dans la politique :

Primo : - le gouvernement scie la branche sur laquelle la société est assise, et il a choisi pour cela une équipe qui jouera la tronçonneuse. On n'arrête pas le progrès !...

Secundo : - c'est la première fois qu'on voit engager des pyromanes dans une entreprise de produits inflammables.

Il ne mâchait pas ses mots, ce zuzu-là !

Mais en vain !

Car tout cela n'était - hélas ! - qu'amuse-gueule servis après le dessert, puisque le Premier ministre avait parlé avant le débat et s'était éclipsé en laissant à un comparse de secrétaire d'Etat le soin de répondre " in fine " aux râleurs de tous poils :

- Le gouvernement fait ce qu'il veut, et la Majorité est là pour le suivre et voter le budget proposé. Un point, c'est tout.

Revenons à notre Premier ministre, unique objet de mon contentement, car, avant ce débat pour des prunes, du haut de la tribune officielle, il avait déclaré en personne :

« Il va sans dire que le passage d'une organisation à une autre a été fait en veillant attentivement à ce que personne ne subisse de

préjudice. »

Puis, pour conclure :

" Ce débat aura confirmé à l'opinion, s'il en était besoin, que le gouvernement tient scrupuleusement ses engagements, tous ses engagements, demeurant ainsi conséquent avec lui-même et aussi, mesdames, messieurs, avec les exigences élémentaires d'une société réellement nouvelle. " (*Applaudissements sur les bancs des zuzus, des zinzins et des assimilés*).

C'était imprimé, donc c'était vrai, et même historique.

Cette déclaration, j'en avais d'ailleurs eu vent quand j'avais réalisé mon avant-dernier journal de Treize heures.

Ce jour-là, Danielle Perche rendait compte du débat sur le budget du panier de crabes à la Chambre et avait cité quelques paroles du Premier ministre.

Je me souvenais de cette édition avec précision.

Passant par la régie pour descendre dans le studio, Danielle, frétillante de s'en être sortie, avait plaisanté :

- C'est drôle, aujourd'hui : le journal est présenté par un journaliste réintégré et par une maintenue.

Et j'avais ajouté :

- ... et réalisé par un réalisateur viré.

- Ce n'est pas vrai ? " Ils " vous ont viré ?

Nous avions travaillé plusieurs fois ensemble, je l'estimais, et je pense que c'était réciproque. Après le journal, je lui avais demandé confirmation :

- Cabanas a bien déclaré : " Personne n'a subi de préjudice " ?

Elle m'avait répondu affirmativement et j'avais entrevu une flammèche d'espoir dans la nuit qui tombait sur moi...

***

Ralentir. Travaux sur trois kilomètres. Un gros rouleau compresseur jaune écrase et nivelle les cailloux beige clair. Ils gémissent en raclant l'acier.

C'est capricieux la mémoire. Elle ramène tout à coup à la surface des souvenirs en vrac. Il suffit d'une image pour déclencher le déclic. La communale, il y a près de quarante ans. L'instituteur venait tous les jours à bicyclette d'un autre bourg. J'arrivais aussi sur mon petit vélo qui était encore trop grand pour moi. Après m'être arrêté sur un tas de sable pour gagner un peu de hauteur, je laissais mon engin chez des voisins de l'école. Le jardin de la maison, buissonneux comme celui d'un curé, était tout parfumé de seringa, lorsque venait la saison des fleurs.

De temps à autre, pour quelques semaines, parvenait au village, un vieux rouleau compresseur noir, poussif, crachant sa fumée et sa vapeur, reluisant de ses cuivres briqués. Il traînait une grosse roulotte vert forestier où logeait la famille du conducteur. Le lendemain débarquait dans la classe un petit personnage rondouillard, à la bouille réjouie. Avec lui, entrait un fumet d'aventures glané au hasard des routes de la région.

Il avait à peu près mon âge et se nommait Carré.

C'était un phénomène : il possédait onze doigts !

Sur l'auriculaire - gauche je crois -, était ramifié, comme un cierge du Mexique, un sixième doigt minuscule au milieu extérieur de la phalangine, avec un tout petit ongle.

Carré utilisait un porte-plume en bois, imitation bambou, taché d'encre violette, armé d'une plume sergent-major qui, en écrivant, grattait le papier et s'accrochait des moustaches.

Comment pouvait-on travailler avec des outils pareils ?

Quand le maître avait le dos tourné, Carré se servait de son auriculaire

gauche et de son auriculaire bis comme d'un chevalet pour faire balancer en équilibre son porte-plume, et cela provoquait l'hilarité générale.

Qu'est-il devenu ? Que deviennent toutes ces vies que l'on croise ?

Peut-être l'ai-je rencontré un jour, visage redevenu anonyme ? Peut-être Carré a-t-il lu mon nom sur un générique sans savoir que j'avais été son occasionnel camarade de classe ?

***

Il se remet à pleuvoter. Une écharpe de crachin s'effrange sur l'horizon. Progressivement le paysage se modifie. Les collines se soulèvent en petites montagnes. Des jonchées de feuilles chocolat au lait jaillissent les premières forêts de châtaigniers. Les maisons changent de style. Elles coiffent d'ardoise leurs murs bruns à joints de mortier clair.

Les huit jours d'ultimatum à Ducresson avaient fui depuis une bonne paye. Mais le téléphone restait muet et le facteur distribuait ses lettres ailleurs que dans ma boîte.

On se foutait de moi, une fois de plus !

Ducresson ne s'était peut-être pas mouillé au cours de notre entrevue-monologue, mais le Premier ministre, lui, avait pris des engagements précis. Il avait donné des garanties solides devant les élus de la Nation. Personne n'a subi de préjudice...

Si ses sous-verges de technocrates étaient incapables de résoudre un problème aussi simple, c'était une preuve supplémentaire que la boîte était ingouvernable ou que l'on manœuvrait pour la fourguer aux capitaux privés, ce qui était un bruit insistant et persistant que prouvaient de nombreux faits.

On n'avait pas fini de rigoler (jaune) !

L'espace d'une seconde, et dans le but de renseigner le maximum de

personnes, j'avais pensé alerter le conseil d'administration qui avait été créé, tout comme dans une entreprise organisée.

Mais le nôtre était un collier d'huîtres autour d'un tapis vert.

Pas la peine de perdre encore du temps !

D'ailleurs les membres étaient pratiquement tous nommés par le Pouvoir.

Il fallait prendre le taureau par les cornes, même en tirant le diable par la queue. Drôle de position !

Je résolus de viser haut et d'écrire sur-le-champ à Cabanas.

L'escalade...

Dans ma situation, je n'avais rien à perdre.

Pourquoi la direction générale ne voulait-elle pas respecter la parole du Premier ministre ?

J'ai pris ma machine à écrire que j'avais envisagé pendant quelque temps de mettre au clou pour la transformer en saucisson pur cheval - le moins cher - et j'ai écrit au chef du gouvernement.

Je lui ai raconté que j'étais au chômage depuis le 1er décembre à la suite de sa réorganisation des actualités télévisées, et je lui joignais en prime la photocopie de mon inscription.

Puis je lui ai resservi sa salade en l'assaisonnant du numéro de l'Officiel, de la date et du numéro de la page. Personne n'a subi de préjudice...

Ensuite, j'ai élevé le débat en tentant de lui chatouiller la corde sensible :

" Vous connaissez le problème angoissant des cadres de plus de quarante ans sans emploi. Les responsables de la télévision semblent l'ignorer, comme ils ignorent ceux qui l'ont servie depuis de nombreuses années, comme ils ignorent ce qu'est la dignité humaine et le droit au travail. "

Ayant essuyé une larme, j'ai plongé Ducresson dans sa cressonnière. -

Même si je ne réussissais qu'à lui faire passer un bon savon, ça me ferait plaisir : il était vraiment trop impuissant et lamentable pour sa fonction.

" M. Ducresson, qui est parfaitement au courant de cette injustice flagrante, ne m'a encore fait aucune proposition pour la réparer, malgré plusieurs démarches. "

Finalement, je concluais :

" Je vous serais infiniment reconnaissant des ordres que vous voudrez bien donner pour que l'on fasse respecter votre engagement personnel et que me soit rendu de toute urgence l'équivalent financier de ce que j'ai perdu injustement."

***

Les feux verts s'alignent au-dessus de l'entrée de Viroges, un nom de ville qui a donné naissance à un verbe.

Pendant la Grande Guerre, on " virogeait " les généraux jugés incapables, puis le mot a vite pris le sens de déplacement d'office, mise à la retraite, et autres choses agréables, souvent arbitraires.

A la télévision, le terme ne s'emploie guère, mais l'acte est à la hauteur d'une institution.

Les boulevards périphériques permettant d'éviter le centre sont à droite, mais il ne faut pas tourner tout de suite, sinon, c'est le chemin du cimetière où prospère la luxuriante industrie des marchands de tombes et de fleurs du souvenir.

Pour ne pas aller travailler aux bénéfices du Grand Reich, je m'étais planqué dans les chemins de fer. En trois coups de bigophone, je m'étais retrouvé vêtu d'une blouse grise à la gare de Baruc.

Toute ma jeunesse avait été bercée par le roulement et le sifflement

des locomotives à vapeur. J'ai donc continué tout naturellement à regarder passer les trains.

Ça doit être pour cela que j'ai l'esprit vache.

A Baruc, j'avais été chargé du transbordement des lettres, plis et petits paquets qu'acheminent les chemins de fer pour leur compte.

Ce n'était pas désagréable, et puis ça valait quand même mieux que d'aller tourner des obus pour Adolf.

De temps en temps, je recevais contre signature un petit paquet cubique avec une arête grande comme la main.

Je me suis longtemps demandé quel pouvait être le contenu de ces petites boîtes qui paraissaient officielles, vu qu'elles portaient cachet avec corbeau tenant croix gammée dans ses griffes.

Un jour, j'ai appris que c'étaient des déportés ou des prisonniers que les Fridolins renvoyaient dans leurs foyers : en cendres.

Au début, ça me gênait de penser que je tenais dans mes mains les restes d'un homme qui avait vécu, qui avait souffert, qui avait aimé.

Et puis, je m'imaginais mal le chef de gare destinataire convoquant la mère, la veuve, le frère pour lui dire :

- Signez ici et je vous remettrai Jacques, Pierre ou Paul.

Enfin, je m'y étais habitué. Il était préférable que je porte une boîte de cendres plutôt que de voyager de la même manière.

A la réflexion, j'avais trouvé ce système pratique, et même hygiénique.

Quelques années plus tard, à la mort de ma grand-mère, j'avais vu dans le petit cimetière de campagne les restes d'un oncle tué à la Grande Guerre et que je n'avais pas connu. - Je ne sais pas pourquoi, on appelle cela des restes, comme pour les reliefs d'un bon repas ou pour la femme qui a encore " de beaux restes ".

Mêlés à la terre, on n'avait retrouvé que deux morceaux de tibias ocre et des débris non identifiables.

Tu es poussière...

Et j'avais repensé aux petites boîtes recommandées et bien propres que l'on peut conserver dans son armoire entre deux piles de draps fleurant la lavande.

Comme toujours, je tourne à droite pour emprunter le raccourci qui passe à travers bois, plutôt que de suivre l'itinéraire fléché et encombré qui serpente le long de la rivière.

Baruc. Les hivers froids de la guerre. La petite chambre de location à laquelle conduisait un grand escalier et une galerie qui tournaient autour d'une sorte de patio couvert d'une verrière. Deux fenêtres donnaient sur une cour intérieure où gueulait une mégère, jour, et souvent nuit.

Le matin, il fallait casser la glace du broc pour faire ma toilette. L'eau, en coulant dans la cuvette de faïence à fleurs, se reformait en paillettes de glaçons, et le gant, sur le porte-serviettes, était congelé en tunnel de train miniature.

Emmitouflé dans un manteau taillé dans une couverture et les doigts gourds, je m'essayais à écrire des poèmes dont j'ai conservé quelques vers, ainsi que deux pièces en cinq actes, et en prose, que j'ai brûlées quelques années plus tard.

Une manière comme une autre de flamber sa jeunesse.

La cantine du chemin de fer occupait un ancien local à bagages, crasseux et haut de plafond. Un vieux poêle en fonte consumait du poussier emprunté aux locomotives en suintant une fumée soufrée. On y servait contre tickets de pain, et, quand on en avait, de viande, des repas dégueulasses à base de rutabagas, de carottes, de navets, de betteraves, assaisonnés d'oignons brûlés, pour donner un peu de goût.

Tous les jours, c'était une espèce d'Epiphanie : le chanceux trouvait en guise de fève des rois dans sa bouillie de légumes un centimètre cube de pomme de terre.

Mais, de plus en plus, nous pensions que nous étions vengés par la nouvelle d'une défaite des occupants.

Un jour, sur le toit d'une voiture de permissionnaires allemands flottait un petit drapeau britannique.

Un autre jour, c'était un train qui déraillait.

Vers la fin de l'occupation, les convois de la mort passèrent plus nombreux.

Tous, pratiquement, s'arrêtaient à Baruc, soit pour changer de machine, soit pour remplir d'eau le tender.

Je revois ces visages émaciés, tassés aux lucarnes des wagons à bestiaux - Hommes : 40. Chevaux (en long) : 8 - ces yeux enfoncés dans des trous noirs, ces mains crispées sur les fils de fer barbelé. Les Nazis ne les considéraient pas comme des hommes puisqu'ils étaient souvent une centaine par wagon.

De certains groupes parvenaient des chants d'espoir qui résonnaient dans le silence, entre les halètements des locomotives.

Des gardiens casqués, bottés, armés, patrouillaient autour des trains.

Les convois partis, nous retrouvions des lettres à poster que nous ramassions discrètement et mettions dans les boîtes.

Certains déportés parvenaient à s'échapper des trains en marche, bien que, dans les derniers temps, les Boches aient installés mitrailleuses et projecteurs sur la plateforme du dernier wagon.

Qu'est devenu ce grand jeune homme, à peine plus âgé que moi ?

Rentrant de chez mes parents par le train du matin, dans notre compartiment d'habitués se trouvait un inconnu.

Après l'avoir observé, je lui avais demandé discrètement :

- Cette nuit ?

Il m'avait fait oui de la tête.

- Et vous voulez aller où ?

- Capitale.

Arrivé à Baruc, nous avions tous les deux dans mon local tenu notre petit conseil de guerre. Le moyen le plus sûr était un train de permissionnaires chleuhs qui n'était jamais contrôlé en route par les occupants. Dans ce convoi, était réservée aux civils la première voiture après la locomotive - pour qu'en cas de mitraillage ou de déraillement dû à un sabotage, les civils écopent à la place des militaires : double avantage pour la propagande nazie -.

Mais c'était un risque minime à courir : les mitraillages n'étaient pas nombreux en cette période, et les sabotages n'étaient pas organisés pendant le jour.

L'évadé s'est caché toute la journée et nous nous sommes retrouvés à l'heure prévue. Je l'ai fait pénétrer dans la gare par un passage interdit. Après lui avoir remis son billet, je lui ai donné quelques grandes enveloppes comme s'il travaillait avec moi et l'ai conduit à la voiture des civils en remontant tout le train de soldats allemands.

Les civils ayant été contrôlés à l'entrée des quais, il était sauvé.

Qu'est-il devenu ? Je ne connaissais même pas son prénom...

***

En attendant les retombées de ma lettre au Premier ministre, j'avais des loisirs forcés et je pouvais regarder la télé nationale et obligatoire.

Certes, je n'avais pas le moral, mais je me suis payé quelques pintes de bon sang, avec une pointe d'amertume, en songeant à tout ce que nous avions réalisé.

A force de nommer des gens incapables de concevoir une politique des programmes, on a fini par ne plus avoir de programmes du tout. C'est ficelé de bric et de broc.

Et encore y a-t-il plus de broques que de briques - dans la proportion

du pâté d'alouette : une brique-alouette pour une broque-cheval.

Faute de pouvoir susciter des œuvres de qualité, par incapacité congénitale et par copinage abusif, je les crois assez vicieux pour acheter les plus mauvais feuilletons étrangers afin que la comparaison ne soit pas à leur désavantage.

Quand les premiers téléspectateurs racontent les émissions d'autrefois, ils agacent les bizuths comme ces anciens combattants qui ressassent leur guerre. Et pourtant, ils ont vu, ils étaient là, fidèles au poste, tous les soirs.

Maintenant, ce n'est plus pareil. Ce ne sera jamais plus pareil...

Les nouveaux, comment peuvent-ils juger ? Sans éléments de comparaison ?

Comment imaginer le goût de la langouste quand on n'a jamais bouffé que du hareng ?

Le choix des émissions de tout un peuple remise à la " discrétion " d'un quarteron de directeurs - discrets, mon œil !

La connerisation des masses !

Tous les jours au menu : les gaietés du quarteron. Distribution obligatoire de télé-tilleul, et, au pieu ce soir, comme dirait Labogue-la-poutre. Ce doit être un accord secret entre le gouvernement et la direction pour augmenter le taux de la natalité. Au plumard, citoyens. Fornication. Procréation. Population.

Pour en revenir à nos moutons de l'actualité, avant la réforme, il y avait des girouettes qui tournaient au vent du pouvoir, maintenant les girouettes étaient bloquées dans le sens où chaque directeur de l'information, ou ses inspirateurs, voulait que le vent soufflât.

Etait-ce vraiment le bouleversement annoncé ?

Tous deux avaient badigeonné simplement un petit coup de vernis incolore d'Objectivité - pardon ! d'Honnêteté ! je ne m'y ferai jamais ! - hélas, ça s'écaillait rapidement, et les chers téléspectateurs ne verraient

bientôt plus que du rouge ou du jaune, quant à l'orientation. Et pour la qualité, la couleur dominante était le gris sur les deux chaînes.

Dans le premier hublot, si un Bougeot, avec sa petite tête de pigeon cherchant d'où va venir le plomb, et son menton fuyant, valait quelques journalistes anciens - girouettage à gauche et relent de sectarisme mis à part, mais il y avait une éternité que je savais trier les informations -, je regrettais un Frollune en voyant et en entendant un Bidasse. C'était mon droit et mon goût.

Ce Bidasse, on ne le connaissait ni des lèvres, ni des dents, on ne savait pas de quel néant il sortait, mais, à bien l'examiner pendant ses annonces, et à soupeser ses textes, il devait être soutiré du même tonneau que Bougeot, lequel avait milité, quelques années auparavant chez les étudiants d'avant-garde.

Les conceptions de Bougeot sur la télévision avaient bien changé depuis le temps, pas si lointain, où, viré de la présidence de son association estudiantine, il interdisait aux équipes de reportages télévisés, sous la menace de gueules cassées, d'enregistrer la pagaille de son congrès et les déclarations de ses successeurs élus.

La vraie démocratie, quoi ! Un avant-goût de la leur...

Les téléspectateurs n'avaient pas à recevoir de leçons de civisme de ces peigne-culs qui s'embourgeoisaient en palpant les somptuaires cachetons du silence.

Les anciens, qui avaient survécus à la réforme, avaient été balancés à l'édition de midi ou à celle de minuit, ou aux commentaires anonymes, et Gropetto forgeait le vedettariat des camarades.

Malgré leurs efforts à tous, je pense que le public mettra longtemps à oublier les Séveyés, les Besaune, les Lemone.

Pour ce dernier, il commençait son rétablissement sur la seconde lucarne après une bonne année de purgatoire. Il est vrai que le grand, le gros, le célèbre Léo Lemone écrasait de la voix, de la taille, du métier,

les petits minets que la mère Gaudriol voulait promouvoir pour des raisons qui échappaient au cher téléspectateur moyen que j'étais redevenu, à mon corps défendu.

Le pauvre Lémone, il ne s'en était pas sorti les braies nettes de n'avoir pas voulu, ou pu, ou su prendre des positions idem pendant la tentative de révolution. Suspect à gauche, suspect à droite.

On disait même qu'il n'avait dû son rachat en solde qu'à l'intervention des dernières têtes couronnées, lesquelles il fréquentait assidûment dans la presse écrite. Et pendant un bon moment, il n'avait fait que des commentaires sportifs sans paraître à l'image. Citation d'un des directeurs : il avait accepté de faire des ménages.

Mais, à moins d'être parfaitement conne, - ce qui n'était pas exclu - la mère Gaudriol devrait quand même se rendre un jour à l'évidence que le gros Léo, avec son abattage, piquerait des clients à Gropetto. Ce n'est pas ça, la concurrence ?

Sacré Léo !

Il y a quelques années, un des directeurs avait eu une idée - ça n'arrive pas souvent, mais ça arrive ! Alors on la remarque et on s'en souvient.

Il avait demandé à Léo Lémone de présenter la dernière édition pour essayer de faire monter le pourcentage d'audience, car, d'après nos renseignements, certains soirs, notre seul client était le chef de l'Etat, et encore devait-il somnoler.

Donc Léo, présentateur de choc, prit dans ses battoirs la responsabilité du canard de vingt-trois heures, et sa première préoccupation fut de convier des personnalités pour se mettre en vedette à leur côté.

Un jour, l'invité était le célèbre écrivain Guy Desbusse. Léo se rendit au bureau où des journalistes stagiaires découpent les dépêches qui tombent sur les téléscripteurs. Il avisa un jeune homme et lui tint ce langage :

- Quand M. Desbusse sera arrivé, vous viendrez dans mon bureau et

vous me direz : M. Lémone, on vous demande de Tokyo au téléphone.

- Oh ! oui, Monsieur Lémone, répondit l'apprenti, flatté qu'un tel personnage lui adressât la parole.

Une demi-heure plus tard, Guy Desbusse assis dans le bureau des présentateurs devant un Léo qui lui assénait des " Mon Cher Maître " en forme de ronds de jambe et se plaignait d'être débordé - ça en jette toujours ! -, le jeune journaliste entra rapidement :

- Monsieur Lémone, on vous demande de Tokyo au téléphone.

- Qui me demande ? interrogea Lémone sur le ton impérial dont il a le secret, notre ambassadeur ou notre correspondant ?

La question n'était pas prévue dans le scénario, le jeune homme se troubla, puis dit sur un ton hésitant :

- Je crois que c'est notre correspondant.

- Veuillez m'excuser, Mon Cher Maître, on me demande de Tokyo, répéta-t-il avec emphase.

Et il sortit.

Il traîna bien cinq minutes dans les couloirs, alla même faire pleurer la fauvette, puis revint en coup de vent :

-Vous m'excuserez, Mon Cher Maître, on me demandait de Tokyo.

Je crus bon, le lendemain de prolonger cette agréable mise en scène, après tout c'est mon métier.

J'ai attendu que Léo soit installé devant mes caméras, en face de son invitée qui était ce soir-là notre Rosalie nationale, et quand je les ai vu répéter leur entretien sur les images de contrôle, quelques minutes avant le début de l'émission, j'ai appuyé sur le bouton de contact du haut-parleur du studio :

- Léo, on te demande de Tokyo, au téléphone. Ce soir, c'est notre ambassadeur.

Souvenirs des jours heureux d'insouciance qui amènent une pépite

dans la boue des derniers mois.

***

Sur les deux chaînes, les éditions continuaient de merdoyer dans la joie. Mes chers confrères avaient du mal à assimiler les rudiments du métier. Ils cafouillaient toujours dur. Ils nous offraient la carte de l'Inde quand le commentateur parlait du Viet-Nam. Ils nous exhibaient la photo de Nixon quand on annonçait le vainqueur d'une course cycliste. Ils nous balançaient l'incrustation " New-York " sur des images du Pérou. Les films s'obstinaient à ne pas venir quand on les sifflait. Et des noirs perpétuels peuplaient l'écran, à se croire en plein cœur de l'Afrique.

Au fait, pourquoi une coupure d'image à la télévision s'appelle-t-elle un noir et une interruption de son un blanc ?

C'est peut-être à cause de définitions semblables que l'incohérence préside à toutes les actions de la baraque ?

Les éditions propres, celles qui se déroulaient impeccablement, pour les compter, point n'était besoin d'un boulier chinois.

Ce n'était même plus drôle…

Sur la droite, des barrières blanches ceinturent une propriété cossue. Un petit étang triangulaire reflète des osiers orange et des peupliers en quenouille ponctués de grosses boules de gui.

Ah ! Le jour de l'an sur la première chaîne !

Un humoriste avait orné la table en intérieur de fer à cheval de branches de gui. Il y en avait tout autour du trio de micros, et c'était d'un très bel effet...

D'autant plus que ces branches rappelaient étrangement les ellipses du fil de fer barbelé que la bande de Gropetto dessinait sur les affiches en faveur de la liberté de l'information en mai 68.

Le hasard lui renvoyait ses billes. Boumerangué, le Gropetto, oh-oh, oh-oh !

Au gui l'âne neuf !

Mais, en fait de barbelé, c'était bien moi qui était couillonné.

Je suis de caractère assez doux, j'ai horreur des histoires et des complications, mais je ne veux pas qu'on m'emmerde. Comme l'a dit je ne sais plus qui : à partir d'un certain moment de la vie, on n'a pas le droit de se laisser emmerder gratuitement.

Non, *je n'avais pas le droit*, et surtout pas *gratuitement.*

Il y a bien une justice, n'est-ce pas ?

Alors, fini la rigolade : je décidais d'intenter un procès à la boîte et consultais un avocat.

Par téléphone, j'avais insisté pour voir le maître en personne, car, souvent, il faisait recevoir par son alter ego, qui ne cotait pas son poids à la bourse des valeurs.

Luxueux, le cabinet du défenseur du pauvre et de l'opprimé, de la veuve et de l'orphelin : fauteuils profonds - pour mieux endormir le client sans doute - tapisserie de Picart Le Doux, tableaux de Hartung, de Dali, et autres gros tarifs...

Après une attente de vingt minutes, la porte de l'alter ego s'ouvrit : le Maître avait été appelé en province et l'avait prié de me recevoir.

Ça commençait mal : je n'aime pas m'adresser aux saints...

Nonobstant cette éclipse totale, j'avais exposé la répercussion de la réforme des Informations sur ma situation personnelle. Mon numéro n'était pas sorti du chapeau pour la simple raison qu'il avait été " égaré " antérieurement et volontairement. J'accusais les deux nouvelles maffias de vol de boulot. Une affaire toute simple en somme...

Oh ! Pas si simple que ça ! Et, avec une noisette de champoing, il se mit à faire une mousse terrible, à remplir la pièce au premier massage.

D'abord, j'étais rémunéré au coup par coup, c'est-à-dire que j'étais un poisson dans le vivier, comme les autres, ni plus, ni moins. Le prince ne me devait rien.

C'était si bien envoyé que j'ai cru, un moment, vivre une autre vie et voir Ducresson réincarné dans cet avocat du diable.

- Ce n'est pas moi qui parle, résuma-t-il, mais je vous dis quelles peuvent être les conclusions d'un tribunal.

- Permettez, objectais-je en allongeant les phalangettes.

Je vivais bien en paix. Le Premier ministre intervient. Et voilà la merde étalée... Primo : la boîte établissait des tableaux de service mensuels où nous étions nommément désignés. Secundo : à partir de ces tableaux de service étaient rédigés postérieurement des contrats mensuels récapitulant le nombre de jours de travail. Tertio : la déclaration du Premier ministre, ce n'est quand même pas du duvet. Cela ne représente-t-il pas des droits incontestables ? Ne peut-on considérer cet " oubli " comme une rupture abusive de contrat ?

Il s'est mis à plaider avec des ronds de bras et sans froufrou de manches. Comme il était lancé, sûr qu'il allait me donner du Monsieur le Président.

Je l'ai interrompu juste avant :

- Concrètement, qu'est-ce que nous faisons?

Il avait conclu que je m'étais suffisamment agité jusque là, qu'il valait mieux attendre le résultat de mes lettres, que le fruit n'était pas mûr...

Attendre, attendre ! Moi, je le trouvais pourri jusqu'au trognon, son fruit !

On voit bien qu'ils n'étaient pas chômeurs tous ces rombiers !

Mais tout le monde s'était donc passé le mot pour se foutre de ma gueule ?

***

Des pelotes de laine naturelle à quatre pattes émaillent les prés verts cernés de haies vives. Sur le mur d'une cabane de cantonnier au toit moussu froufroute une vieille affiche d'où le vent arrache des lambeaux d'accordéon.

Les princes de l'accordéon, encore un beau panier, avec un de leurs chers présidents, Belleuf, spécialiste du bleuf, atteint de présidentite chronique au point de solliciter n'importe quelle présidence : joueurs de boules, archers paroissiaux, cavaliers amateurs ou chevaliers du taste-fromage.

Quand il paraît dans les hublots avec son sourire-râtelier à deux-quatre-vingts, et sa voix de mêlécasse - car, en plus, il veut " causer " - les téléspectateurs savent-ils que sa carrière est construite sur une tromperie monumentale ?

Dans la profession, tout le monde rigole parce que ce n'est pas lui qui enregistre ses disques et ses play-back. Sans compter les combines de droits d'auteurs, et de marques d'accordéon. Chaque fois qu'il doit jouer en direct, c'est la catastrophe : les sonorités de son biniou ressemblent à celles de l'orgue de Barbarie avec envol de canards de même origine.

Cependant, il se permet de juger autrui en présidant des concours où de jeunes joueurs d'accordéon, laborieux, souvent talentueux, issus de milieux modestes, trompés par la publicité fallacieuse des professeurs-marchands de gammes et d'instruments, font la course aux médailles en chocolat et aux diplômes de chiffon qui ne mènent nulle part.

Mais toute la gent moutonnière vote quand même pour ce tyran devenu vieux.

Pourtant dans ce milieu, il y a quelques artistes accomplis et quelques accordéonistes honnêtes. Alors ? Manque de courage ? Il faut bien

gagner sa vie...

Plusieurs lui ont tenu tête : ils sont en butte à sa vindicte permanente. Par tous les moyens, il les empêche de se manifester dans les lucarnes ou ailleurs, car, à force d'intrigue et de trafic, le maître (chanteur) a décroché une émission au mât de cocagne de la télé. Les rois de la combine, valse musette.

Pourquoi la vérité, la simple justice n'éclatent-elles pas ?

Assez tôt dans sa carrière souterraine, Belleuf s'est offert un château qui est devenu son principal instrument de travail.

Il arrose, il invite, il achète tous les gens qui peuvent lui être utile et les responsables en place de la télévision ne sont pas les derniers. - Tant qu'ils sont puissants. -

Verrons-nous jamais l'arroseur arrosé ?

En attendant, sous les tubes de néon accrochés aux poutres bicentenaires, la châtelaine en bigoudis préside le repas vespéral. Indubitable ! J'ai vu les photos.

Car le bon goût des princes parvenus est légendaire.

Que penser des accordéons en céramique incrustés dans les allées de ciment, des poignées de portes en clés de sol, des accordéons-cendriers et des chemines en accordéon ? (avec soufflet incorporé : ça doit tirer !).

Et pourquoi pas le cul en accordéon ?

***

La bruine s'est évaporée. La frontière du pays du soleil aplanit le premier toit à tuiles canal. Au long de la route éclatent les feux d'artifice d'or des forsythias.

Une torpeur d'autosatisfaction engluait les deux chaînes. Le

déploiement de force et de faste s'était ratatiné comme un vieux coing.

Suivant la coutume, les premières victimes avaient été les micros-cravates. Il est à remarquer que chaque réformateur du journal rêve d'orner les présentateurs de ces ustensiles. Je crois que le mot agit sur eux, psychologiquement : ils espèrent ainsi " cravater " les chers téléspectateurs. Ça ne tient jamais plus de deux ou trois semaines. Vite s'évaporent les illusions !

Puis sont escamotés les journalistes. Il n'était pas rare de ne voir que deux bavards sur la première chaîne à l'édition appelée " de vingt-heures " et qui avait lieu un quart d'heure avant. S'ils n'étaient pas les premiers pour les nouvelles, ils étaient au moins en avance sur l'horaire.

La mère Gaudriol, écœurée de ses deux ou trois pour cent de clients, résolut de racoler des chalands pour son canal : elle organisa un grand concours où elle offrait cinq récepteurs en couleurs, j'ai bien dit cinq, une petite fortune.

Quand je me planquais dans les chemins de fer afin de ne pas travailler pour la plus grande gloire de la Grande Allemagne, j'ai connu un vieil employé, abruti sous le harnais, tremblant devant un chef de bureau guère plus jeune, mais caracolant et autoritaire.

Le vieil employé rédigeait sa commande de fournitures. Il leva le nez, regarda par-dessus ses lunettes et demanda timidement à son chef :

- Monsieur, est-ce que je peux commander *une* aiguille ?

Le supérieur réfléchit longuement, puis, magnanime, décida :

- Commandez-en *deux* !

C'est sans doute après une méditation aussi laborieuse que la mère Gaudriol avait décidé de doter de la couleur *cinq* chers téléspectateurs.

Manque de pot, ce fameux concours avait été organisé en même temps que celui de Périf Un, poste de radio qui agaçait beaucoup de monde dans la boîte, parce que ses animateurs avaient des idées que la radio

et la tévé nationales s'empressaient de plagier incontinent. Les piqueurs ne sont pas toujours à cheval, même sur les principes. Mais les plagiaires offrent l'avantage d'avoir régulièrement un temps de retard sur les plagiés, ce qui n'est que justice.

Finalement, ce devait être chez eux que la mère Gaudriol avait chouravé l'idée du concours.

Et puis, au diable l'avarice, Mme la directrice décida de doubler la durée de son canard.

A se demander pourquoi l'on avait nommé un directeur de la seconde chaîne, attendu que, du train où filaient les choses, il n'y aurait bientôt plus que de l'information sur la chaînette, et colorée, que c'en était une grâce du Régime.

L'actualité devenait obèse, sans toutefois prendre du poids.

La proclamation des résultats du grand concours avait lieu le jour de l'inauguration du doublement du format horaire, le 19 janvier. Deux mois déjà...

La mère Gaudriol avait tenu à bénir la formule elle-même. Pour la cérémonie, elle avait drapé ses avantages pigeonnants dans des bariolages aguichants, à faire pâlir de curiosité et de désir - de la voir en couleur -, les chers téléspectateurs qui n'avaient pas une demi-brique pour s'offrir un récepteur idoine.

Elle se tenait comme une pucelle bien sage, front garni d'une frangette en râteau, genoux serrés, mains croisées. A croire que les machinos allaient lui descendre des cintres au bout d'un fil son ouvrage de dentelle, ou sa quenouille attributive. Sainte Jeanne d'Arc de l'Information honnête !

Jadis, on répondait : " Ora pro nobis ".

Bien que d'esprit progressiste, je suis contre la délatinisation de l'Eglise et la yéyétisation des cantiques - ou la popérisation -, contre les accommodeurs de religions, les opportunistes du racolage, les adeptes

du chamboulement pour le chamboulement.

Autrefois, quand on voyageait de par le monde, la messe était partout la même : internationale. Je me souviens de cette petite église de Bavière, au clocher coiffé d'un oignon de tulipe, où les paysans venaient chanter en latin un Dieu qui ne se nommait pas encore Adolf. Dans ces villages à l'écart du flot nazi, le gracieux " Grüss Got " résonnait dans les rues joyeuses, il n'était pas encore remplacé par l'odieux " Heil Hitler ! "

Au moment où les moyens de transport s'accélèrent, où les peuples se rapprochent enfin, les catholiques retournent à l'âge de la Tour de Babel. Finies la poésie et la noblesse des chants liturgiques.

Pour en revenir à notre fileuse de laine, à notre tricoteuse de bas-bleus, elle bafouillait d'émotion à peine contenue, en lançant des regards trouillards à gauche et à droite - surtout à droite, gratitude oblige.

Elle distillait ses phrases en plusieurs termes différents quant à la forme, semblables quant au fond, assurément pour augmenter le volume. Elle fouettait la crème.

Elle parla de l' " *architecture* " de la présente édition et du gros travail fourni en employant le nous, pluriel d'équipe ou pluriel de majesté ?

Décidément, Gaudriol était la reine !

Puis elle annonça qu'étaient attendus trois des cinq lauréats de son grand concours. Du suspense !

Enfin elle lança sur l'écran un jeune vendeur, style assurances-vie-à-domicile, strictement serré dans un costume sombre, qui parla avec emphase, savonnage et patinage entre ses dents de loup. Celui-ci en profita pour accrocher à son tableau de chasse un nouveau cuir : au lieu de " prendre le pas ", il articula " prendre le repas ", une façon comme une autre de se mettre à table pour tenir une heure.

Au moins cinq minutes d'assez bonne radio, avec, en supplément

gratuit, les portraits des orateurs.

Ensuite la chaînette nous débita, sur une chanson agrémentée de paroles anglaises, un salmigondis d'images collées à la queue-leu-leu et à la mords-moi le nœud - faites excuse, mame la directrice ! - dont la dernière qui n'en finissait pas de mourir, était un masque à gaz. Symbole ou nécessité ?

Revinrent les papotages de salon. Visiblement, visuellement et auditivement, on tirait sur la guimauve pour respecter l'horaire. Puis la mère Gaudriol s'amusa pendant un moment à cache-cache-caméra, jeu qui consiste à ne jamais regarder l'objectif qui regarde et à changer l'axe du regard quand le réalisateur commute ses caméras, une sorte de chassé-croisé optique.

Ça gagnait du temps.

Du coin de l'œil, elle suivait les sautillements de la pendule, et, telle une sibylle, annonçait, en ralentissant le débit, en brodant des secondes avec de petits mouvements gourmands de la langue et des lèvres :

- Et maintenant, vous allez voir ce que vous allez voir, et ceci, et cela, et vous allez entendre toutes les nouvelles du jour. Alors, comme chaque soir, vous allez entendre un petit signal, un petit appel, qui va arriver, et qui sera, à vingt heures, l'heure de notre journal, de l'actualité brûlante du jour, alors, écoutez bien ce petit indicatif, qui va arriver.

Le suspense, vous dis-je ! Elle avait tout du charlatan balançant son boniment devant la baraque foraine pour attirer les gobe-mouches.

Après quelques secondes d'impatience, au son du joyeux titidatidatlâlalâlalalalâ déjà connu, se mit à tourner le titre, également connu, avec ses trois points, plus ses neuf points, dont les derniers avaient toujours autant de mal à suivre.

Mais, - ô innovation ! - dans le coin supérieur droit clignotait en cadence une enseigne lumineuse verticale " vingt heures " de style

boîte de nuit : chez Gaudriol, on rigole ! - Tu viens, chéri, il y a du champagne au frais !

Poliment, les fêtards redisaient bonsoir aux chers téléspectateurs qu'ils avaient quitté vingt secondes auparavant.

Dans le genre rigolard, c'était plutôt chez la zuzue Gaudriol, on borgniole. Aussi folichon que sur la lucarne d'en face, chez le gaugau Gropetto.

En fait d'actualité brûlante, comme baratiné dans son exergue racoleur, on ne pouvait pas dire que Mme la directrice foutait le feu dans la bassinoire.

Le canard domestique exposait sa moisson de bonnes et de mauvaises nouvelles, plus de mauvaises que de bonnes : les guerres, les impôts, les catastrophes, les discours de ministres.

Il n'y avait pas tellement de pépins techniques ce jour-là. On avait vraisemblablement répété, et le réalisateur devait être Fournet, le seul ancien de la seconde chaîne à avoir sauvé sa tête.

Entre parenthèses, les petits minables de remplaçants lui avaient monté un bon coup. Profitant de son absence, les rigolos avaient établi eux-mêmes, à la sauvette, un tableau de service pour deux mois, et l'avait purement et simplement sucré : pas un seul jour de travail. Le chômage en vue directe. Alors Fournet, qui était aux bottes de Gaudriol et de Xandral depuis le début de leur règne, s'était fâché, et il avait foncé chez Xandral pour demander justice. Le sous-mac, pour une fois, avait montré du courage en rétablissant son protégé dans ses prérogatives.

Arriva la minute tant attendue.

Mme la directrice apparut au milieu de trois lauréats de son Grand Concours. Elle excusa les deux autres gagnants qui étaient malades - d'épuisement assurément - puis elle pavoisa le nombre de réponses : dix mille et des poussières. Un triomphe, quoi !

Depuis quelques jours, Périf Un qui n'avait pas encore fini le dépouillement de son petit concours, annonçait déjà plus d'un million et demi de réponses. Cent cinquante fois plus aurait calculé un mathématicien.

Qu'importait ? Tout le monde avait le sourire et l'on devisait très détendu, c'était le principal. Tant qu'on a la santé...

Au premier lauréat qui venait de dire qu'il n'avait pas la seconde chaîne, la mère Gaudriol affirma :

- Votre femme va pouvoir vous voir en couleurs.

Le cher téléspectateur eut un haut-le-corps qu'il maîtrisa civilement.

Par bonheur, le deuxième gagnant était possesseur d'un récepteur doté de deux chaînes.

Quant au troisième qui venait de jurer sur l'honneur qu'il n'avait qu'un vieux poste avec une seule chaîne, Mme la directrice, la bouche en cœur, lui demanda :

- Etiez-vous souvent tenté de passer d'une chaîne à l'autre ?

Quand la connerie sera décorée, elle sera bien placée pour recevoir la première médaille...

***

Peu de temps après cette mémorable inauguration, les animateurs de Périf Un eurent une nouvelle idée. Loin de moi la pensée de les accuser de me l'avoir piquée, mais j'aimerais que l'on me reconnût l'antériorité : cette idée de faire chanter en duo Gropetto et Gaudriol m'était venue ce fameux jour de novembre où ils avaient pris leurs fonctions, précisément quand il n'y avait pas le moindre bout de pellicule à donner à bouffer aux monstres du télécinéma.

Pour rien au monde, je n'aurais manqué l'audition de ce qui pourrait

être un beau duel, le rouge contre la jaune, et vice-versa, sous forme de jugement de Dieu.

Un duel ? Va te faire foutre ! Des larrons en foire ! - Enfoirés ! -

Gropetto usa constamment d'un ton de roquet hargneux qui aboie, se sachant en sécurité.

En hors-d'œuvre, il servit tout cru :

- Jusque-là, il y avait un journal télévisé. C'est vrai qu'il était télévisé. Ce n'est pas vrai que c'était un journal. Donc, mon premier but : en faire un journal, rendre crédible un journal, qui, à mes yeux et à mes oreilles, ne l'était pas.

Il était quand même gonflé, le gros lard !

- Ben, mon cochon, si tu penses que tes distillateurs de nouvelles et les mannequins de mode de la Jeanne sont crédibles, tu t'égares le triboulet.

Certes, le journal avait été orienté, et drôlement. Le sommet avait même été atteint sous la houlette du ministre de la Propagande Leychefritte, mais tout le monde le savait, et tout le pays rigolait de voir s'encadrer des ribambelles de ministres dans les hublots. Et jamais personne de l'opposition.

A défaut de chansonniers, on se marrait en rezieutant les membres du gouvernement.

Les amateurs qui faisaient joujou avec la télévision étaient vraiment des tartes. Il eut suffi d'ouvrir les lucarnes, et en grand. Les braillards de l'opposition se seraient ridiculisés aussi vite que les ministres de cour.

Leur censure en gros sabots, on l'entendait venir de loin, les exemples ne manquaient pas. Il y avait des placards entiers d'émissions qui n'auraient jamais les honneurs du hublot, pour toutes sortes de raisons, avouables ou non, sans compter les films prêts à tourner, contrats signés - et qui seraient tôt ou tard payés - qu'un directeur-dictateur volatilisait de son stylo magique.

Quelques gros coups bas célèbres avaient ameuté le bon peuple. Comme pour " la caméra d'autrefois ", excellente émission, auréolée de surcroît par le martyre et le souvenir. Le torpillage, ordonné par Leychefritte et lèche-culs réunis, n'était en réalité qu'un règlement de comptes compliqués entre zuzus et cocos.

Il fallait bien cacher leur collusion générale et occulte par quelque croche-pied en vache particulier et public. En dépit des campagnes des téléspectateurs, l'émission n'a jamais été rétablie, preuve de l'action rémanente et déterminante du cheptel de Leychefritte dans l'écurie télévisuelle et télévisante.

Cette collusion souterraine, les dernières élections présidentielles l'avaient hautement démontrée. Il y avait des opposants privilégiés !

Qui occupait l'antenne, sinon les zuzuïstes et les cocoïstes ? - et j'étais bien placé pour compter les points -. Ils s'aidaient comme l'aveugle et le paralytique en se chatouillant les nénés avec des fleurets mouchetés. Ni vu, ni connu, je t'embrouille les autres candidats qui pouvaient bien patauger dans leur portion congrue de marais.

Mais, en réalité, ce qui était plus grave et plus secret, c'était l'auto-censure permanente et sournoise.

Chacun *anastasiait* à son niveau...

Je me souviens qu'un jour Lanouye - un ancien responsable qui s'était mouillé, en hurlant à l'objectivité pendant la révolution avortée et était revenu promu dans les fourgons de Gropetto - avait fait enlever par un monteur un plan que personne n'aurait remarqué, une image de trois secondes où figurait, si l'on peut dire, la Maréchale vue de dos.

Ridicule ! Reprochait-on à son défunt mari d'avoir bouté les nazis dehors ?

En attendant, Gropetto, lui, que faisait-il de mieux que ses prédécesseurs ? Qu'avait-il inventé d'original, de convaincant, de propre ?

Il s'était borné à foutre un bon coup de gouvernail à bâbord, mais, pour tout le reste, c'était drapeau rouge et rouge drapeau. Et n'obéissait-il pas lui aussi, à sa façon ?

Honnête Gropetto...

Sûr que lui aussi jouerait bientôt les compères des ministres et poserait les questions imposées, tout comme les vulgaires prozuzus d'avant la tornade.

Je connais la musique... Un après-midi, je devais enregistrer en studio l'entrevue du Premier ministre de l'époque, et je revois la face hilare de Bargé, déjà en disgrâce, se marrer dans les couloirs : " Ah ! ah ! Maisonnette est drôlement emmerdé, il doit interviouver Jojo dans un quart d'heure et le motard ne lui a pas encore apporté les questions ".

Gropetto mangerait dans la main de Cabanas et s'autocensurerait comme les copains s'il voulait continuer à palper.

Gaudriol, de son côté, adopta le ton d'une vierge folle n'arrivant pas à perdre son pucelage, et, à travers des broussailles de mots incolores, elle brandit son étendard de Vertu !

Sainte Jeanne d'Arc etc.

Il faut dire qu'elle avait dû avoir le souffle coupé dès son arrivée, car le soir même, Périf Un annonçait les résultats définitifs de son concours : près d'un million huit cent mille réponses. Elle devait songer amèrement à ses dix mille et des broquilles.

A crever d'envie !

Les questions posées par les chers auditeurs étaient d'une grisaille affolante.

Dix-huit mois de modulation sur l'objectivité par la presse écrite portaient leurs fruits. On y croyait encore...

Seul un quidam, naïvement, avait demandé :

- Pourquoi n'a-t-on pas profité du " chambardement ", qu'il a dit, pour donner sur une chaîne l'information gouvernementale et sur l'autre la

contre-information, celle de l'opposition ?

Je m'attendais à ce que nos deux bretteurs d'opérette répondissent en chœur :

- Eh bien ! N'est-ce pas ce que nous faisons ?

Pas du tout ! Ils ont tourné en rond, l'un en répondant qu'il n'était pas éternel, et l'autre en brandissant sa sacro-sainte oriflamme.

Un peu plus tard, une autre voix demanda à Gropetto :

- Pensez-vous que depuis votre arrivée à la première chaîne, il y a un peu plus d'objectivité ?

- Si je pense qu'il a plus d'objectivité ? Ah ! Fanchement parlant, moi, oui, je le pense, mais il m'intéresserait de savoir ce que vous en pensez...

- Je pense que pas tellement. Je pense que la forme a changé c'est tout. - Il devait parler de la forme du bureau -, Je vous écoute depuis le début de l'émission, et j'entends parler de compétition et je trouve que, pour l'information, c'est grave de prendre cela sous l'aspect de la compétition. D'autre part, nous avons vu réapparaître deux journalistes, mais les autres ne sont pas revenus-

Halte ! Il allait trop loin le client. Gropetto, illico, l'a coupé, méchant, agacé. Ses bajoues lardeuses devaient trembler comme de la gélatine en découvrant ses crocs. Ouah ! Ouah ! Le sujet tabou...

- C'est d'un autre problème que vous me parlez. Si vous parlez du problème des licenciés, c'est un autre problème que celui de l'objectivité.

Là-dessus, Gaudriol - qui ne se sentait pas non plus le falzar immaculé - est venue à la rescousse de son compère pour faire dévier la conversation vers l'objectivité et ensuite déboucher sur le néant.

Ils chantaient en duo : je vous emmènerai sur mon joli bateau...

Une harmonie orangée !

Oncques personne ne réentendit le trublion...

A part celui-là, où diable allaient-ils dénicher les questionneurs ?

Avant les événements de mai, le rigolo qui rédigeait en chef l'information de la chaînette, un personnage retors, au nez crochu et aux doigts semblables, avait piqué l'idée des questions des auditeurs à Périf Un et avait lancé la formule pour les gogospectateurs. Je ne me rappelle même plus le titre de l'émission, tellement elle a peu marqué. Là, c'était simple. Une " responsable ", placée en qualité de nièce d'un ambassadeur, et qui avait un étrange accent sud-américain, passait sa semaine à recruter des amis ou connaissances : il faudrait que samedi entre telle et telle heure, vous posiez la question suivante...

Et l'on poussait même la bonté jusqu'à rappeler les bénévoles pendant l'émission, à les tenir en haleine, et à les passer sur l'antenne au moment adéquat...

Cette fameuse nièce se prénommait Lolita. Elle avait un vocabulaire personnel et imagé. Par exemple, les dérouleurs du télécinéma, elle les appelait des " dévidoirs " !

Un jour, le rédacteur en chef au nez crochu, sans doute pour plaire à l'oncle ambassadeur, invite Lolita à tenir le téléphone auprès de lui pendant l'émission-bidon.

Vers la fin, les questions viennent à tarir :

- Que demande votre interlocuteur ?

Alors Lolita avec un sourire radieux :

- Il me demande si je veux dîner avec lui ce soir...

Son admirateur ne l'a plus jamais revue dans son vasistas : on lui a trouvé une autre planque...

J'ignore la cuisine de Périf Un, je ne sais pas si les interlocuteurs sont filtrés, je ne le pense pas, mais, personnellement, je n'ai jamais pu poser mes questions. La ligne était constamment occupée. Dommage ! Mes interrogations étaient prêtes, je les avais soigneusement

concoctées, je n'aurais même pas abordé mon problème personnel :

- Monsieur Gropetto, d'une part vous avez totalement écarté les journalistes qui avaient été fidèles au gouvernement en 1968, et d'autre part, vous avez trahi les journalistes que vous aviez, dans une très large mesure, contribué à entraîner dans la grève pendant la même période, car vous n'avez réintégré que deux journalistes connus et quelques inconnus. Mais vous avez " ignoré " plus de quarante licenciés, et non des moindres. Est-ce à la suite d'un marchandage avec le gouvernement actuel ou pour quelle autre cause ?

- Quant à vous, madame Gaudriol, vous avez tout simplement écarté tous ceux qui faisaient le journal de la seconde chaîne avant votre arrivée. Pourquoi ?

Au moins, ça aurait saigné. On serait enfin sorti de l'eau de fleur d'oranger. Non ! Je n'ai pas pu glisser mon appel. Seul demeurait un petit ronronnement alternant entre le ton mielleux de la directrice et les paroles acides du directeur.

Décidément, l'opinion ne serait guère informée sur les manigances de l'information télévisée.

Et qui dévoilerait les dangers de ces ondes qui entrent chez les gens pour perpétrer le viol des esprits et des consciences ?

Qui démontrerait combien il est facile d'orienter le Public par l'image et par le texte ?

Il y a quelques années, le Président de la République effectuait une tournée en province. Le Directeur de la Télévision de l'époque, un nommé Tacomine - encore un pion de Leychefritte - surveillait particulièrement les films du voyage.

C'est ce fameux directeur qui avait eu vraiment les pleins pouvoirs dans la boîte et qui s'en était si mal sorti.

Sous son règne avait commencé la débandade des programmes actuellement en pleine déconfiture. Le monarque éclairé nous avait

foutu en plein cirage.

Donc Tacomine entre dans la salle de projection pendant que le journaliste essaie de calibrer son texte sur les images :

- Ensuite le Président est entré dans la foule où il a serré quelques mains...

- Comment " *quelques mains* " ? s'écrie Tacomine, en agitant les ailerons comme un pingouin, il faut dire " *de nombreuses mains* ".

L'expression est même devenue un lieu-commun-maison que chaque journaliste a classé bien en vue dans son album de clichés. Depuis, les Chefs d'Etat serrent toujours de nombreuses mains. Ça doit être à peu près tout ce qui reste du passage de Tacomine.

Simple histoire qui me revient au fil de la route.

Supposons maintenant les deux Informations au service de couleurs différentes. C'est une supposition...

Supposons toujours une manifestation avec barricades. Ça peut se produire... avec tous ces gens trompés, méprisés qui en ont ras-le-bol.

Supposons encore que les deux directeurs des deux journaux envoient chacun une équipe de reportage sur les lieux. Là ce n'est plus une hypothèse : depuis la Réforme, plusieurs équipes effectuent souvent simultanément le même tournage. L'ère des économies !

Imaginons que les envoyés accomplissent correctement leur travail sans avoir été prémodulés : les deux groupes rapporteront donc sensiblement les mêmes images. D'un côté : manifestants défilant, construisant des barricades, incendiant des voitures, lançant des projectiles et en recevant, frappant des agents, puis civils blessés. De l'autre côté : agents de police chargeant les manifestants, lançant des projectiles et en recevant, enfin policiers blessés.

Comment traiter le sujet ? Quelle importance lui donner ? Ouvrir le journal sur l'événement ou en rendre compte anecdotiquement à la façon d'une remise de décoration ? En parler en deux phrases ? En dire

davantage en présentant une photographie, laquelle peut montrer un simple défilé, un corps à corps, un manifestant blessé ou un agent blessé ?

Selon le choix, il y a déjà orientation.

Mais il est aussi possible de décider de présenter les images filmées, et la durée sera encore une nouvelle option.

Selon les directives, les images montreront, avec plus ou moins de nuances, les vilains agitateurs frappant les gentils agents, et tous les policiers blessés que leurs camarades charitables sortiront du guêpier.

Ou bien les gentils manifestants seront méchamment agressés par les vilains flics et les malheureux civils sanguinolents seront faits prisonniers par les brutes des brigades de choc.

Pour couronner, le sujet, les réponses des gens de la rue, des dirigeants de la police et des responsables des manifs seront sélectionnées par phrases ou même bribes de phrases dans le sens désiré.

Quand je disais que l'Information était une poudrière !

Mais il n'y a pas que l'Information. Le choix des sujets documentaires, le matraquage des chansons, la manière d'adapter des romans ou des pièces de théâtre, tout peut être utilisé dans le sens où des dirigeants ou des partis veulent infléchir le cours de l'Histoire.

D'ores et déjà, l'émulation ou la concurrence pour racoler le client poussent tous les directeurs à la surenchère, à la recherche du sensationnel, de l'anormal, voire du malsain. Le tout débouchant mathématiquement sur l'apologie de la violence, de la drogue, du sexe, et même de l'homosexualité...

A quand les exercices pratiques télévisés ?

***

Ah ! Autrefois, la moralité était plus à l'honneur !

Chez le Président, on suivait même attentivement la vie privée des collaborateurs officiels.

On ne rigolait pas avec les fesses dans ce temps-là.

Un jour, le château avait fait virer un attaché de presse présidentiel sous prétexte qu'il était divorcé. Et comme on ne savait pas où le foutre, vu que ce n'était pas un aigle, on l'avait bombardé directeur chez nous. D'un coin du panier à l'autre, il avait continué à traîner son ennui en favorisant ses potes.

Leragne, un journaliste parlementaire sorti de je ne sais quel vague canard, avait eu moins de chance. - C'est fou le nombre de promotions de journalistes intra et extra muros ! -

Un Ministre de ses amis - je crois même que c'était le Premier Maroquin de l'époque - le fait nommer directeur régional en province, malgré sa tête et ses allures de rastaquouère. Puis on s'aperçoit qu'il vit maritalement avec une mouquère.

Oh là là ! Ça frise le scandale. Le marché en mains : se marier ou se calter. Travadja la mouquère, travadja bono...

Il choisit le premier parti de l'alternative.

Hélas ! Un an ou deux après, comme il accumulait par trop les conneries, on l'a viré à la radio-refuge-des-affligés.

Marié et viré !

La nomination de ce cher homme avait d'ailleurs démontré les méthodes fascistes de certains Ministres. C'était vers 1961.

Dans cette région, il y avait un brave directeur issu des pététés qui foutait royalement la paix à son personnel, lequel, le lui rendait bien et travaillait peinardement.

Un lundi matin, il reçoit un coup de téléphone de la Direction Générale :

- Vous n'êtes plus directeur à partir d'aujourd'hui et votre remplaçant arrive à quatorze heures. Vous voudrez bien le mettre au courant.

Sans attendre qui que ce soit, le directeur prend son petit plumier, son vieux stylo, sa règle postale et quitte la boîte où il ne remettra jamais les pieds.

Conservons notre dignité.

Quant au successeur qui n'avait pas été mis au parfum, il ne l'a jamais été, n'a jamais rien compris et s'est retrouvé viré un ou deux ans plus tard, à l'occasion d'un changement de gouvernement, sans avoir connu le moindre rudiment de télévision.

Encore un qui mourra idiot !

Mais marié !

Question vie privée, un autre directeur qui avait également manqué de pot - si j'ose m'exprimer ainsi - c'est... Ah ! Zut ! Encore un nom oublié, j'ai vraiment des trous de mémoire. La sous-alimentation... Enfin, peu importe, un grand costaud, assez bel homme.

Tout le monde chuchotait qu'il était tantouse.

Va savoir la vérité !

En tous cas, il s'était composé toute une courette de chevaliers de la rondelle qui capitalisait les émissions. Et s'il ne pédalait pas lui-même, il appuyait sur la pédale.

Je ne sais pas si c'est ça qui le fourrageait, mais pour passer ses nerfs de petite fille, ce colosse onychophage lançait volontiers les dossiers à la tête de ses secrétaires et donnait de grands coups de pieds dans son bureau quand on n'était pas de son avis.

Enfin, vraie ou fausse, la rumeur n'avait pu que cheminer jusque chez le Président, et, comme le cher directeur était célibataire, on racontait que les Cieux avaient décrété un mariage tout projet cessant.

Je crois même que le Régime lui avait fourni la donzelle.

Après la bague de bronze, l'anneau d'or !

Mais après le mariage, le virage...

Six mois plus tard on le vidait proprement sans raison apparente. Lui faisait-on payer les pots cassés ?

Belle image, non ?

On le renvoyait chez ses contechnocrates du corps des grands commis de l'Etat pour lui permettre de méditer sur la saveur de l'oignon et le parfum de la fleur d'oranger !

***

Des noyers en allées ou en vergers dressent leur tronc lisse et pâle aux creux des plaines ou sur les flancs des collines douces.

Trois semaines après ma lettre au Premier ministre, le facteur retrouva, comme par miracle, le sentier de ma boîte aux lettres : deux bafouilles d'un seul coup.

La première du Directeur Général, Ducresson en personne, signée d'une patarafe oblique à quarante-cinq degrés représentant un ski surmonté de deux bâtons verticaux, qui m'invitait à voir son Directeur de Cabinet.

La seconde, du Directeur de Cabinet lui-même, me disant que le Premier ministre avait attiré l'attention de son patron sur mes problèmes et qu'il avait décidé de me recevoir au mieux de ma convenance.

J'augurais du ton de la missive une solution rapide à mes enquiquinements.

Déjà, je me voyais encadrant ma carte de chômeur dans du bois doré et allant l'offrir en ex-voto à la statue de Sainte-Claire, patronne de la télévision.

D'autant plus que j'avais connu son prédécesseur, dont j'avais apprécié l'intelligence et l'honnêteté, - et pas dans le sens où l'entendait Gropetto et sa bande -.

Le successeur était un jeune ambitieux frais émoulu de l'Ecole des Technocrates qui fricotait dans le zuzu, certainement parce que le zuzu

avait le vent en poupe. Que le vent tournât, et l'on verrait bien la solidité de ses convictions.

Notre conversation fut interrompue plusieurs fois par des appels téléphoniques de ses camarades d'Ecole ou de Parti, répartis dans les divers Ministères.

Le Régime est abondamment illustré par tous ces eunuques interchangeables qui, hier, étaient aux Finances, aujourd'hui sont à la Radio et à Télévision, et demain seront aux Transports ou aux Affaires Etrangères...

Des spécialistes du Spectacle !

Comme je pense l'être en mécanique ondulatoire...

Le nouveau Directeur du Cabinet m'a semblé particulièrement accablé par un seul mois de travail dans la boîte. Il avait déjà le ton du Monsieur qui attend, avec des fourmis dans les jambes, la prochaine promotion. Et pourquoi pas un parachutage en rase campagne comme candidat député zuzu ?

Entre les nombreuses interruptions, le Directeur passe-partout et couleur de muraille a participé à mes douleurs.

Comment suivre une conversation importante, jouant sur la vie d'un homme, quand l'interlocuteur s'évade constamment vers d'autres aspirations, souvent personnelles ? Il a d'abord bien compris la situation : ce n'était pas que l'on voulait me virer personnellement, mais que les nouveaux maîtres avaient de nombreux petits camarades à caser.

Puis il m'a dit :

- Le Directeur Général est très mécontent que votre problème ne soit pas réglé.

Intérieurement, je me suis marré : le Premier ministre avait savonné le Ducresson.

- Si vous croyez que je suis satisfait ? J'attends vos propositions et des

compensations depuis trois mois.

Malgré le mécontentement du suprême personnage de la boîte, il n'avait rien à me proposer et il a même eu l'air de me dire : on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs.

L'œuf, c'était moi, et je n'étais pas d'accord pour disparaître dans l'omelette de la Réforme.

- Vous ne me ferez pas admettre que l'on n'a trouvé aucune place pour moi depuis trois mois, alors que vous distribuez tous les jours à de nouvelles personnes n'ayant pas mon expérience et mes connaissances des émoluments dont je me contenterais volontiers.

Ensuite fut évoqué un vague projet de mission de deux mois chez les Bougnouls comme conseiller artistique pour démarrer je ne sais quoi de télévisuel, mais ça ne me paraissait pas sérieux.

- De toute façon, cette mission ne pourrait être qu'un dépannage. Mon problème se pose toujours, avant et après.

Bien sûr j'avais accepté. Faute de grive, je boufferais du couscous...

Las ! Mon flair, une fois de plus, ne m'avait pas introduit dans l'erreur : on apprit bientôt que la planche de salut avait brûlé : en fumée, les studios de Bouméchose !

Ma mission était remise aux calendes arabes.

Voyant que je ne voulais pas jouer à la brouette, - je m'étais fait assez rouler jusque-là - le Directeur de cabinet avait les fourmis qui le démangeaient encore plus et cela fit éclore une idée dans ses méninges :

- Vous devriez aller voir Daqui de ma part. Il crée un service de Textes et de Projets. C'est tout ce que je vois pour le moment.

Daqui me reçut rapidement dans un bureau qu'il aménageait lui-même avec des peintures et des sculptures modernes que lui prêtaient des amis.

Chef de Service sans service, il ne demandait qu'à s'étoffer, croître et

réussir. Il avait de grands projets, et, me connaissant, il acceptait que je devienne un de ses principaux collaborateurs.

Tout paraissait pour le mieux, quand il me demanda :

- Bien sûr, vous avez un contrat ?

Eh non ! Je n'avais pas de contrat. La Direction Générale comptait sur son service pour me l'obtenir.

Mais lui n'avait pas un rond, il ne pouvait accepter que des personnes nanties de contrats.

Le chien se mordait la queue !

On s'amusait à la balle avec moi, à la balle au panier !

J'ai su par la suite que tous les services lui envoyaient tous les gens à caser, c'était en quelque sorte *l'éconducteur officiel* !

***

Dans la mélasse la plus collante !

En attendant une hypothétique solution, tous les quinze jours, j'allais faire pointer à la Mairie de ma banlieue ma belle carte rose.

Là, ce n'étaient plus manteaux de vison, et vestes de daim, mais femmes de ménage en savates, manœuvres étrangers qui se demandaient encore ce qu'ils étaient venus foutre dans ce pays dont ils ne parlaient pas la langue, peuple bariolé, loqueteux.

Brindille parmi cette haie de misère, je faisais la queue pour un coup de tampon qui conservait mes droits à la maladie et libérait de quoi acheter quelques patates et un chouia de margarine.

Ce n'étaient pas les sandouiches qui m'écœuraient, mais la manière dont j'y étais parvenu.

Ce n'était pas la honte qui me fouaillait, mais le dégoût d'être là, debout, passif, à cause des combines, des malversations, des

malhonnêtetés.

Toute ma vie j'ai eu soif de justice. Il faut avouer que les circonstances m'ont rarement permis de me désaltérer !

Ah ! Je les bénissais les Ducresson, les Gropetto, les Gaudriol, et leurs lèche-bottes.

Parce que j'ai toujours abhorré l'iniquité, ces séances de tapisserie renforçaient mon esprit de lutte.

Non ! Je ne coulerais pas sans hurler à l'arbitraire, au favoritisme, à la ségrégation, à l'avilissement.

Et d'abord survivre !

Au sortir du pointage, plein de bonnes résolutions, je potassais les petites annonces.

Mais la flamme baissait vite. On recherchait des comptables, des publicitaires, des directeurs, des ingénieurs, des responsables divers... Mais de réalisateurs de télévision, point ! C'est une espèce qui ne se recrute pas par annonces, attendu qu'il y en a une foultitude et que ce n'est plus un métier.

Quant aux professions que j'aurais pu envisager en dépannage, l'âge limite d'embauche ressortait à trente ou trente-cinq ans. Quarante était l'ultime barrière. Il y avait longtemps que je ne pouvais plus sauter l'obstacle.

Je lançais des lettres, amorçais avec des coups de téléphone curieux, escaladais un certain nombre d'étages. - Dans l'état de chômeur, le plus crevant, c'est la montée des escaliers ! -

Rien ! Pas la moindre ablette !

Je connaissais bien, en dehors de la boîte, des directeurs de ceci ou de cela. Mais comment m'y prendre ? M'abaisser à solliciter un emploi, même avec des circonstances atténuantes ?

Ah ! Ah ! Vous n'êtes plus à la Télé ?

C'était si gros d'avoir été *oublié* comme un vulgaire paquet dans un train, que, malgré la réputation du panier parmi les téléspectateurs, certains iraient chercher je ne sais quelles inavouables raisons ?

Pire que la chtouille pour un enfant de chœur !

J'avais beau tourner comme un cheval de cirque dans mon deux-pièces-cuisine, je ne voyais pas la fin du régime de l'arbitraire et des maquereaux marinés au vin blanc.

Un de mes amis m'avait confié que la chaîne des Galeries Nationales - encore une chaîne, mauvais augure - recrutait des cadres pour ses magasins de Province, autant dire l'étranger...

Fallait-il m'expatrier ? Changer de métier à mon âge ? Et après avoir contribué à vendre des salades aux Chers Téléspectateurs, aller leur distribuer l'huile et le vinaigre ?

Succédant aux nourritures spirituelles - si l'on peut s'exprimer ainsi, vu la drôlerie de la chose télévisuelle ! - les plats cuisinés !

Après les méninges, les zophages !

Je n'allais quand même pas faire le difficile ? Me restait-il encore un vieux fond de fierté ?

Le percepteur de mon domicile allait me le faire perdre rapidement sous forme d'un avis de payer, avant le 15 février, le tiers provisionnel de mes impôts.

Comment ? Le système qui m'avait mis en chômage me réclamait en outre de l'argent ?

Toujours se défendre...

Jamais finale, la lutte...

J'avais emporté tout mon arsenal : carte de chomedu, Canard Officiel, doubles des bafouilles au Dirlo Gêné, au Premaroquin, et comptais soutenir un siège.

Le peuple est mal renseigné. Les diatribes sont toujours tournées

contre les percepteurs.

En réalité, ils ne fouillent dans les comptes de personne, ils ne calculent rien : ce sont des encaisseurs.

Je fus reçu aimablement par un homme jeune qui comprit ma situation et me dit :

- Vous paierez quand vous pourrez !

Ce n'était pas une raison pour rester les deux pieds en attente de chaîne.

Le monte-charge des Galeries Nationales conduisait au dixième étage sous les toits où créchaient les Services de Recrutement et de Psychotechnique.

Là-haut, des pépées parfumées voletaient dans les couloirs en frissonnant de la mini-jupe.

Sexe mis à part - voire ! - on se serait cru dans la ruche de la mère Gaudriol le jour de l'incrustation de son essaim.

Chaque candidat à la sueur recevait une liasse d'imprimés à remplir :

- Pourquoi avez-vous quitté votre précédent emploi ?

- A quel âge avez-vous percé votre première dent ?

A la rubrique " emploi demandé ", j'ai mis modestement : directeur. Si c'était comme dans le panier, il devait y en avoir en masse, et j'avais peut-être une chance.

Moi qui n'avais pas réussi à fourguer ma laitue à Ducresson, réussirais-je à me vendre moi-même aux Galeries ?

On vous écrira. Refrain connu !

Trois jours après, je recevais une babillarde truffée de " malheureusement " et de " regrets ". Tu parles ! Tout juste s'il n'y avait pas de traces de larmes sur la signature.

Je m'étais gourré de boutique : les Galeries Nationales n'étaient pas la Télévision. Elles n'auraient pas résisté à une gestion comme celle de la

baraque...

Econduit ! Eh ! Conduis ! Eh ! Con !

Feu rouge à l'entrée de Pereux. Je stoppe.

Un gros chienchien promène sa mémère au bout d'une laisse. Il lui fait franchir le passage pour piétons ventre à terre.

J'ai toujours admiré ces chiens brimant leurs maîtres, et trouvé ridicules les gens qui se courbent sous les fourches caudines des canins.

Quand le bourdon tournoyait trop fort dans mon crâne, je me jetais sur le divan de mon bureau, je m'envolais pour l'Océan Pacifique.

Quelques images sur l'Arabie qui ressemble à un étang vidé - eh oui ! Les étangs aussi ! Salut confrère ! - où des vers auraient tracé des pistes dans la vase, un regard sur les cocotiers de Colombo et les masques multicolores des Ceylanais, trois secondes d'escale dans la touffeur de Singapour, et je survolais déjà les terres arides et violettes d'Australie.

J'atteignais vite la frange de corail qui festonne un cordon blanc sur le scintillement turquoise.

Encore une idée de Jean Nonnin : aller porter aux jeunes Mélanésiens un bonhomme de neige, accompagné par son créateur, un garçon de dix ans.

Quand nous nous rencontrions, nous nous demandions toujours :

- Est-ce que nous sommes vraiment allés en Mélanésie ? Est-ce que nous n'avons pas rêvé comme Denis ?

C'est si loin les antipodes. Etant enfant, je me demandais comment les gens pouvaient vivre ainsi la tête en bas ?

Ce voyage paraissait tellement invraisemblable ! Malgré les passages offerts par la Compagnie aérienne. Comment une idée aussi poétique avait-elle été acceptée ?

Finalement l'émission avait obtenu un des meilleurs indices de satisfaction de ce Noël. - Mais les Directeurs ne croient aux sondages

que lorsqu'ils apportent du sel dans leur mer.

Guère plus d'un an. Maintenant, j'étais en chômage : place aux copains. Nonnin en disgrâce : place aux jeunes. Un homme qui pendant vingt ans avait apporté une foule d'idées à la boîte, qui avait été jalousé, plagié, spolié...

Il fallait le nommer directeur artistique !

Et on aurait vu...

On lui a préféré des rigolos sans expérience, sans passé, ... et sans avenir.

Débarqué de l'avion, il fait chaud, mais l'alizé tempère les ardeurs du soleil qui, de son zénith, rassemble l'ombre du corps autour des pieds.

La route sinue dans la montagne à travers le maquis, les fougères arborescentes et les forêts de niaoulis aux troncs gris perle - l'arbre à goménol.

Vers Païta, je salue, à l'accoutumée, l'énorme banian du virage dont les racines aériennes retombent autour du tronc en jeu d'eau.

Je remercie par la pensée l'agriculteur qui a bordé sa prairie de buissons multicolores de bougainvillées.

Dans le parc du gouverneur s'épanouissent les lianes jaunes et les frangipaniers auxquels les beautés locales empruntent les fleurs blanches au cœur d'or pâle pour les piquer dans leurs cheveux.

Sur la place des cocotiers, très haut, les palmes se balancent au-dessus des flamboyants au nom et aux pétales de feu.

Notre bonhomme de neige d'un mètre attire plus de spectateurs que le Chef d'Etat deux ans auparavant. Le caisson frigorifique à peine installé devant le kiosque rococo de sous-préfecture, et le personnage exposé, une foule immense, venue de la ville et de la brousse, rompt les barrages, et emporte comme fétus de paille les quelques agents gardant les barrières métalliques.

Notre voyageur à fière allure avec son chapeau mou, son cache-nez à

carreaux sous le soleil des Tropiques.

J'ai tout juste le temps de foncer lui arracher sa pipe, dont j'ai besoin pour filmer la fin de l'histoire.

Le monde s'agglutine, se bouscule. Des enfants crient de surprise, de joie. Notre bonhomme est caressé, embrassé, dépecé. Il fond de plaisir et de chaleur : chaleur tropicale et chaleur de l'amitié...

En moins d'une heure, il est réduit en une simple flaque d'eau sur laquelle je dépose pieusement, avant le tournage, la vieille pipe culottée.

Quittant Grande Terre dans un petit avion de tourisme, je survole la Mer de Corail qui déroule ses vaguelettes autour de myriades d'îles minuscules d'où jaillissent des bouquets verts de cocotiers ceints de sable blanc.

L'île des Pins, hérissée des flèches majestueuses des pins colonnaires, bordée de plages immenses et vides, se blottit à l'abri de sa barrière corallienne.

Un signe amical à l'énorme tortue brune qui nage dans le lagon, bleu émeraude ici, bleu saphir là.

Les rochers, ronds comme des pois géants, semblent flotter sur le miroir de la crique.

Après avoir survolé le champ mauve des orchidées sauvages, l'avion atterrit sur la piste de latérite.

Le relais hôtelier est une grappe de copies de cases indigènes. Je retrouve ma chambre-cabane couverte de chaume au bord de la plage infinie, sous les bois de fer, arbres puissants au tronc gris et aux feuilles rondes, près de la rangée de jeunes cocotiers au plumet épanoui dont la noix maternelle montre la moitié de son écorce dure, semblable à un sabot.

Le sable, poudre de corail immaculé, est résistant et souple à la fois. La mer vient le lécher à petits coups de vagues câlines.

L'eau chaude, l'eau pure, l'eau lumineuse, et le rivage désert : le paradis...

Au moins, dans mes rêves, devrais-je pouvoir rêver !

Pas le temps ! Il faut filmer pour pouvoir en rentrant offrir les visions qui sont dues aux téléspectateurs.

Je voudrais pouvoir demeurer des heures, des jours, allongé sur cette plage solitaire du Pacifique, moi qui ai horreur de nos plages froides, surpeuplées, polluées...

Même mes évasions-souvenirs sont gâchées par cette obsession du travail fignolé.

Il faut repartir. Les pirogues à balancier unique attendent sur le sable. La voile se lève, l'alizé nous emporte.

Douceur, calme, silence, que troublent seulement le faséyement de la toile et le rire blanc des Mélanésiens.

Le soleil frappe de toute son ardeur. Jamais je n'ai vu mon ombre aussi minuscule.

Dans ces pays, les jours sont partagés en deux parties toujours égales. Le soleil tombe à dix-huit heures. Le soleil de plomb qui file et plonge verticalement. Plouf dans la mer, clignement du rayon vert, et c'est la nuit douce, la nuit satinée des Mers du Sud. Hélas ! Je n'ai même pas eu le temps de découvrir dans les étoiles la Croix du Sud qui a bercé les rêves de millions d'hommes.

La baie traversée, en virant plusieurs fois de bord pour chercher le vent, les Canaques-amis - vêtements de couleurs vives, fleurs dans les cheveux - nous accueillent chaleureusement à l'ombre des cocotiers.

Le bougna est copieux. Sont extraits d'un grand trou creusé dans le sol, bourré de pierres et de cendres chaudes, de petits paquets enveloppés dans des feuilles de bananiers où, pendant trois heures, ont mijoté des morceaux de patates douces, d'ignames, de taros, de poulets, baignant

dans du lait de coco. Délicieux !

Et comme boisson, un jeune Mélanésien, baptisé Joseph par les missionnaires, escalade le tronc rugueux d'un cocotier, pieds nus à plat sur l'arbre, mains en crochet, et, d'au moins douze mètres d'altitude, distribue une grêle de noix de coco.

Dix jours de rêve que j'ai rêvés des dizaines de fois depuis mon chômage.

Mais, suis-je bien allé dans la Mer de Corail ?

Les coquillages devant les livres de ma bibliothèque l'attestent : coquilles ovoïdes à diaprures rousses ou à peau de serpent, cônes à écailles blanches sur fond brun, minuscules dômes couleur de perle à bagues d'or, touffes et branches de corail de neige aux pores dilatées en étoiles, minerai de nickel tacheté du vert clair des cocotiers et du vert foncé des pins colonnaires...

Ne sont-ils pas aussi des illusions ?

***

Un chômeur, ça gamberge ! Car que faire en chômage à moins que l'on ne songe...

Et ça tournait dur dans ma pauvre cervelle...

Attirer l'attention de l'opinion publique sur le cas des réalisateurs spoliés, et au-delà, sur une profession soumise au chantage, à l'humiliation, à l'avilissement.

Trouver quelque chose de frappant et de spectaculaire !

La grève, il n'en était pas question. D'autant plus qu'aux dernières nouvelles, la Direction Générale, sous diverses pressions, devait réunir prochainement la Commission d'Homologation. Ce qui allait arrondir à mille le nombre des poissons du vivier sans augmenter les deux cent cinquante becquées. Trois candidats au ventre en l'air sur quatre ! A prévoir des batailles rangées dans les couloirs et des exécutions sommaires au coin des studios.

L'homologation, depuis cinq ans, c'était de la frime.

La commission était devenue un distributeur automatique. Le candidat mettait sa pièce dans la fente, et, ranranranding, il recevait son paquet de chouine-gomme. Après : il n'avait plus qu'à jouer des coudes pour piquer des émissions à ceux qui travaillaient.

Pas surprenant qu'avec ce système les programmes soient cons à chialer ! Ça devait apporter du sang neuf : que l'on me cite trois noms, qui, depuis cette époque, ont fait des étincelles ! Du sang de navet...

Je reprends mon inventaire...

Les défilés avec banderoles et slogans divers ? Ça n'amusait plus personne : usé jusqu'à la trame !

Descendre dans la rue pour jouer à lance-pavés ? S'il était facile de dénicher des adversaires, plus difficile était de trouver des co-équipiers, voire des pavetons depuis que le gouvernement avait fait bitumer en vitesse les rues à munitions au lendemain du carnaval de Mai.

En revanche, un truc qui réussissait presque régulièrement : c'était le détournement d'avion.

Mais, à quoi ça m'aurait servi de détourner un avion ?

J'aurais été bien avancé en débarquant à Cuba. Ah ! J'aurais eu bonne mine ! Je ne voyais pas Fidel dire à mes confrères cubains : " Bienvenue à cet étranger, partagez donc avec lui votre ration de canne à sucre. "

Et ailleurs ?

Pas un pays ne m'aurait ouvert ses antennes. Il n'y a que nous qui soyons assez cons et bordeliques pour laisser réaliser des émissions par des métèques qui ne sont même pas naturalisés. Et en reléguant les autochtones au chômage !

Enfin, en retournant " détournement " dans mon petit crâne, et dans tous les sens, le frottement avait fait jaillir l'étincelle : *détourner une émission* !

Et pas n'importe laquelle ! Puisque j'étais viré des informations, et

injustement, je devais intercepter à l'envol un de leurs canards.

Rendre la monnaie ! Soit à Gaudriol et à ses mouflets, soit à Gropetto et à sa clique...

Comme ça, ils auraient été les premiers informés, une fois n'est pas coutume. Un scoupe, comme ils disent ! Une première mondiale !

Mais non, à la réflexion, c'était encore mieux, et ça n'avait même pas de nom. Il fallait au moins recourir à la théorie de la relativité pour expliquer le phénomène : les Chers Téléspectateurs seraient renseignés sur leur hublot avant que les journalistes chargés de les moduler le soient eux-mêmes...

Bref, Einstein aurait expliqué ce télescopage du temps et de l'espace beaucoup mieux que moi, et en deux coups de cuillère à pot.

J'aurais bien aimé pirater chez Gaudriol-Borgniol, mais elle a si peu de clients que l'événement n'aurait guère eu le retentissement souhaité.

C'est pourquoi, après étude de marché, j'avais choisi le journal du soir de la Première Chaîne. L'édition la plus regardée. D'un seul coup, vingt-quatre millions d'yeux sur mon message publicitaire...

Voici comment les choses se passeraient.

Le Journal Télévisé part de la Régie 1, et cette régie, je la connais comme ma poche : j'y ai réalisé deux mille éditions.

Pas de quoi me vanter : pour ce que ça m'a servi !

J'avais besoin de trois assistants armés de pistolets, quatre si possible pour bloquer les trois portes, mais celle du studio étant fermée pendant les émissions, à la rigueur, elle n'avait pas besoin de gardien. Il faudrait vraiment une fatalité pour que quelqu'un l'utilisât.

Montres bien réglées, le commando attendrait le démarrage du canard en devisant dans les couloirs, de préférence avec des camarades hors du coup. Puis, la vengeance se mangeant froid, nous irions tranquillement prendre la place assignée : A, devant la porte du fond de la régie, auprès de la cabine des journalistes, B, à la porte d'entrée

usuelle, C facultatif, à la porte du studio. D serait chargé de faire cadrer ou de cadrer lui-même le carton publicitaire sur la caméra verticale.

Quant à moi, je me réservais le rôle le plus condamnable, pas prévu dans le Code, mais qui pourrait au maximum être assimilé au port d'armes sans autorisation.

J'étais d'accord pour prendre tous les risques.

Etaient-ce vraiment des risques : être nourri en prison ou crever de faim dehors ?

Et puis, la prison, il y a belle lurette que ce n'est plus déshonorant : c'est même devenu une pépinière d'écrivains !

Je m'avancerais entre la caméra verticale et les commandes du truqueur, tournerais à gauche entre les écrans de contrôle et le pupitre de mélange du réalisateur, un de mes chers remplaçants.

Il y aurait un boucan terrible, comme par hasard : tohu-bohu d'ordres et de contrordres.

Je tirerais un coup de pistolet dans le plafond, histoire de faire plus de bruit qu'eux et de pouvoir parler - maintenant que le plafond est rompu, causons ! -

Je crierais : - Silence ! Que personne ne bouge où je tire !

A ce moment-là, mon camarade D, ayant fait placer notre carton sur la caméra, au besoin par la menace, je prierais poliment mon cher confrère-réalisateur de la bande Gropetto de passer l'image de la caméra verticale sur l'antenne.

S'il ne s'exécutait pas, je lui ferais une seconde sommation dans le plafond.

A la limite, j'appuierais moi-même sur le quatrième bouton. Même à l'envers, je savais me servir du pupitre de mélange : c'était un exercice que nous pratiquions à l'édition de vingt-trois heures avant que la boîte ne devint sinistre.

Autre trouvaille, je pourrais choisir un soir où ce serait la mère Pedro

qui réaliserait. Une bonne trouille, ça ne lui ferait pas de mal : une cumularde de première - rien qu'avec des collures sur des films d'autrui, elle est dans le peloton de tête des gros cachetons. Sans être curieux, j'aimerais savoir comment elle a godillé pour s'acoquiner avec la bande Fleur-de-nave -.

J'en riais par avance d'imaginer la tête de la mère Pedro. Sûr qu'elle choperait une jaunisse ! Officiel qu'elle m'aiderait à crier " *silence* ! " avec sa voix vinaigrée.

Grâce à tous ces concours bénévoles, apparaîtrait donc aux yeux des chers téléspectateurs ébahis et intrigués, le message que j'avais mitonné :

Nous orientons la Vérité,

Nous trompons le Public,

Notre Information N'EST PAS HONNETE.

Quatre secondes pour lire.

Je mettais au défi la Régie Finale*, surprise, de couper avant les quatre secondes nécessaires.

** Régie Finale : centre technique de coordination et de liaison de chaque chaîne. C'est là qu'aboutissent avant diffusion sur les antennes les différentes sources d'émissions : régie de studio pour le direct, télécinéma pour les films, magnétoscope pour les enregistrements sur bandes magnétiques, car de reportage de direct en extérieur.*

Quand il y a des incidents techniques inopinés, il leur faut pour réagir un minimum de dix secondes. J'en demandais quatre. C'était gagné !

Le message atteindrait ses destinataires qui ne manqueraient pas d'en rechercher l'origine.

Un communiqué à la presse rédigé par nos soins, les remous provoqués par notre arrestation, tout cela ne manquerait pas de mobiliser

l'opinion, en la faisant rire aux dépens de la boîte qui serait contrainte au dialogue, un mot qu'elle n'aimait guère.

Une arme redoutable, le rire !

Nul doute que ce petit texte serait savouré par le peuple le plus spirituel - et spiritueux - de la Terre.

Ça sortirait de la grisaille habituelle.

Car il faut dire que notre Tévé nationale est plutôt emmerdante bien qu'elle soit classée dans les deux cent et quelques articles de l'indice des prix sous la rubrique distraction.

Gonflés les statisticiens !

Avec la direction actuelle, ce n'est plus de la prudence : de la trouille perpétuelle, de la chiasse à jet continu. - poil au cul ! -

A force de serrer les fesses, il n'en sort même pas un pet capable de réveiller le téléspectateur qui roupille.

Les consignes sont : surtout pas de remous - pas de vagues (... à lames !) - de la merde, d'accord, mais de la merde *neutre*, de la merde *inodore* !

Ça doit être pour cela qu'on parle de l'affessement des programmes !

Mais, comme dit Mao Tsé Toung, la bouse de vache est plus utile que les dogmes : on peut en faire de l'engrais.

Maintenant toutes les conditions sont remplies pour que le réalisateur devienne rapidement un robot-metteur-en-images d'émissions pétrifiées.

- Matricule 982 : trois pas en avant.

- Matricule 648 : deux pas en arrière.

- Matricule 735 : appuyez sur le bouton de la caméra 3.

Et pourquoi ne pas confier à un ordinateur le soin de cadrer les caméras, de déplacer les micros, de choisir les images ? Electroniquement tout est possible.

Qui chantera l'âme des transistors ?

Avec tous ces systèmes techniques et technocratiques, que devient la liberté d'expression ?

Et la Création, n'est-ce pas la Liberté ?

D'ailleurs même le directeur général a déclaré très nettement : " Un créateur est libre. "

Une telle phrase dans la bouche de Ducresson, ça sonnait drôlement...

Heureusement qu'il s'est empressé d'ajouter :

" Il n'est pas obligé de travailler à la télévision. "

Et pour aller où ? Au chômage bien sûr, puisqu'il y a monopole.

Se soumettre ou se démettre, vieille chanson !

Bardoz. Une cuvette étroite entourée de bois. Quelques maisons sans caractère piquées au flanc de la colline, serrées autour d'un clocher carré aux allures moyenâgeuses.

Une longue montée. Puis s'amorce une descente à grands coups de virages dans la forêt de châtaigniers. De temps en temps, une trouée laisse découvrir des friches fauves hérissées des fuseaux des genévriers.

Bardoz ! Dans les belles années du Régime, nous avons été gratifié d'un directeur général de ce nom-là. Encore un bipède nommé pour sa compétence !

Ce n'était pas un mauvais homme, mais il était terne, falot, insignifiant, inconsistant...

Pour commencer, il avait raté son entrée.

Il avait accepté de recevoir rapidement les journalistes, trop tôt sans doute.

Insidieusement, l'un d'eux avait demandé :

- Avant d'être directeur général, regardiez-vous les programmes de la télévision ?

Il avait pris le micro qu'il avait agité comme un goupillon, puis avait répondu entre ses dents de lapin :

- Oui, de temps en temps, quand j'allais chez ma belle-mère.

Incroyable, non ?

Voilà les professionnels dont le gouvernement nous dote. Et, en plus, ces messieurs veulent avoir des idées...

A preuve la dictature Ducresson.

Un jour, voulant faire des économies à tout prix, ce brave Bardoz décide que les émissions de variétés n'auront plus le droit d'avoir de décors et qu'à partir de dorénavant la chansonnette se poussera devant un cyclo nu.

Aussi sec, voici lancés les thuriféraires patentés, et néanmoins directeurs ou chefs de service : tous ceux qui ont tendance à trop en faire pour qu'on ne les accuse pas de n'en pas faire assez.

Le lendemain matin, la parole de l'oracle arrive au studio dans lequel un confrère doit réaliser une émission de variétés le soir même, en direct.

Le décor est construit, peint, flambant neuf.

Qu'importe, les ordres sont les ordres.

Les auriculaires sur la couture du pantalon, les yeux fixés sur la ligne bleue du cyclo, tout le monde attendra que le décor soit démoli.

Trois heures de répétition seront perdues, mais les chanteurs, suivant les prescriptions directoriales, gazouilleront sur la couleur de l'horizon, laquelle en télévision noir et blanc rend un gris moyen. La grisaille, disais-je !

Rien sur les murs, rien sur le sol, tout dans la glotte !

Mais cette école de nu intégral ne devait pas durer longtemps...

Parmi nos confrères - confrères, car, en principe, notre profession est libérale - Donc parmi nos confrères, il y a de petits malins.

Bientôt fut interprété l'oracle céleste : ce n'était pas que l'On ne voulut point de décor, mais que l'On ne voulait pas de *dépenses* de décor.

Nuance !

Alors les dégourdis de la cinquième se ruèrent sur les échelles, les pieds de projecteurs, les praticables et les grues sans pratiques, enfin sur tout ce bric-à-brac qui encombre les couloirs en permanence et qui vint, couché ou debout, en amorce ou en fond, célébrer l'économie des deniers publics et la vie prolétarienne dans les variétés - sinon la variété dans les vies prolétariennes -.

***

Pour réaliser mon détournement d'émission, il fallait trouver mes trois ou quatre complices.

Les chômeurs ne manquaient pas, mais les gars courageux ne se précipitaient pas à mon portillon, d'autant plus qu'il fallait préparer l'opération avec discrétion.

Il y avait déjà un bon tas de planches pourries qu'il valait mieux laisser croupir dans leurs eaux sales, vu que s'ils avaient été mis au parfum, ils auraient aussitôt, et d'un cœur léger, troqué la mèche contre une émission.

Parmi la minorité restante, beaucoup avaient des projets faramineux qu'ils ne voulaient pas compromettre. Ils avaient vu Untel, ou Telautre, ou un ami du directeur général, voire d'un ministre. Enfin l'Homme qui avait vu l'homme qui lui-même etc.

Le miroir aux alouettes fonctionnait à plein régime...

On aurait cru que l'espoir était délivré en même temps que la carte du chômedu.

Demain, on raserait gratis. En attendant, l'eau coulait sous les ponts et l'on voyait toujours s'empiffrer les mêmes poissons.

Mais, chacun voulait jouer pour soi, s'estimant toujours plus fort que

son voisin. Chacun pensait être dans le creux de la vague et attendait son heure.

C'est dans la traversée du désert que l'on voit le plus de mirages.

A mon avis, c'était plutôt la trouille de la mouille !

Enfin, je n'allais quand même pas avoir la prétention de changer la mentalité humaine.

Je ne m'étais jamais fait beaucoup d'illusions sur le courage civil, réfléchi, pesé.

En résumé, les autres s'étaient raccrochés à leurs vieilles branches, et nous restions trois virés des actualités télévisées, dont une bonne femme.

Je m'obstinais dans mon attitude : pas de compromission. Même si je demeurais seul, je continuerais à crier : " Au voleur ! "

Les bonnes femmes ont des armes, ou plutôt des refuges, que nous n'avons pas. La nôtre - enfin, celle qui était sur notre radeau - trouva le moyen de se caser en chouravant la moitié des émissions d'un excellent camarade. - A cette occasion, des gens qu'il croyait ses amis le laissèrent choir comme une chaussette percée -.

Restaient Marcel et moi qui leur menions la vie dure.

Lors de nos rares entretiens avec la direction, nous lancions toujours dans les conversations des mots qui paraissaient les fouailler : procès, opinion publique.

C'était quand même trop fort !

Le Premier ministre après tout, il avait fait son boulot de Premier ministre. Je suppose même qu'il avait insisté pour que le directeur général me reçoive aussi vite.

Mais le panier est ingouvernable, et jamais gouverné !

Pour les avoir à ses bottes, le Pouvoir choisit toujours les corniauds les plus lécheurs.

Le paradis de la lèche et de la brigue !

Mais on n'avait jamais eu l'insigne honneur d'hériter d'un procureur. Sacré Jivaro, va ! Il n'avait pas encore mon carafon réduit à la grosseur d'un poing, accroché dans ses trophées.

En attendant, ça faisait quand même bientôt cinq mois que l'on savait que j'étais viré puisque j'avais commencé à agiter le grelot fin octobre, et pas le moindre espoir en vue.

Et l'on s'étonne que certains recourent à la violence quand il n'y a pas d'autres issues.

Que des ouvriers séquestrent des patrons, que des agriculteurs répandent leurs produits dans les rues et barrent les routes sont les résultats de l'exaspération, du refus de discussion, du reniement des promesses - aussi menteur qu'un ministre de l'Agriculture ! Ce comique d'Hamelet, il arrive toujours à caser sa veste-à-la-retourne dans les bons coins ! -

Ils n'ont qu'un mot dans leurs grandes gueules : concertation.

Concertation, mon zob !

De la dictature, ouais ! Oh ! Bien sûr ! Pas la dictature de Hitler ! Celle-là, leurs bonnes âmes la réprouve à cor et à cri, mais une dictature sournoise par la mise en place des proconsuls préfectoraux, par le refus du dialogue, par les mensonges, par les brimades, par le dédain, par le mépris - toujours le même mot qui ressort ! -

L'humiliation chronique, est-ce supportable quand on a encore des couilles ?

Ces considérations philosophico-politiques étaient cependant stériles, et ne résolvaient pas mon problème.

A force de me draper dans ma dignité, j'étais ficelé comme une momie dans ses bandelettes.

Seul ou à deux, nous ne pouvions pas effectuer un détournement d'émission. Il fallait à contrecœur renoncer à ce genre d'appel au

peuple.

Gropetto ne saurait jamais ce qu'il avait risqué, et c'était bien dommage.

***

Un pont aux arches romanes enjambe, par surprise, le cours tortueux d'une rivière. Au bord de l'eau s'allonge une auberge flambant la restauration sous les capes de deux sapins noirs et le squelette d'un catalpa. Un long panneau blanc indique en lettres de feu néo-gothiques sa dénomination : " *Au bon coup de fourchette* ". Tout un programme. Espérons que le repas ne se solde pas par un coup de fusil pour les gourmets.

Ah ! La fourchette ! Mon unique émission de chansonniers ! Ce devait être en 1963, dans ces eaux-là. Il y avait au moins deux ou trois ans que " La boîte aux épices " avait été sucrée, bien qu'elle fit les délices des chers téléspectateurs, et, périodiquement, des voix s'élevaient de partout pour réclamer son rétablissement. Mais la direction se colmatait les portugaises et les auteurs ne désiraient pas tellement remettre la gomme : ils déclaraient qu'ils n'étaient pas libres. - Ceux-là aussi, selon la nouvelle formule Ducresson, étaient libres d'aller chansonner ailleurs -.

Il n'y aura de fenêtre entrouverte sur la Liberté que lorsque des chansonniers indépendants pourront passer en direct sur les antennes et sans avoir à soumettre leurs textes à qui que ce soit. On n'en prend pas le chemin...

Un jour, Emmert me présenta deux chansonniers n'ayant jamais fait de télévision et très peu connus du grand public. Il me demanda d'étudier avec eux une nouvelle émission, laquelle devait, tout en restant dans des limites décentes, servir d'exécutoire à la grogne des téléspectateurs

qui réclamaient énergiquement le retour des chansonniers.

En ce temps-là, les clients n'étaient pas encore des chèvres que les potentats des ondes laissent bégueter dans le brouillard.

Emmert louvoyait à la barre des variétés depuis des années. Sans doute le seul chef de service à avoir évité les écueils du nouveau système aussi longtemps. Il est vrai qu'à l'occasion, il n'hésitait pas à se délester de ses meilleurs collaborateurs quand la machine réclamait des têtes.

C'était un grand corps un peu voûté qui avait toujours l'air de marcher sur des œufs. Son regard de Jésuite hypocondriaque et sa componction hyperboréenne ne cadraient guère avec la catégorie d'émissions qu'il était chargé de promouvoir. En outre, le courage ne l'étouffait pas, et, comme tout un chacun dans le cirque, il essayait de protéger son fromage avec un large parapluie d'escouade - la boîte, ce n'est pas qu' un panier de crabes, c'est aussi un porte-parapluies géant -.

Des travaux des deux chansonniers et de mézig naquit un enregistrement magnétique d'une heure intitulé " Les dents de la fourchette ", un petit chef d'œuvre vachement mitonné qui n'y allait pas avec le dos de la cuillère.

Dans une séquence, nous montrions tout naïvement comment, par un montage judicieux de la pellicule, on peut faire dire à quelqu'un exactement le contraire de ce qu'il a dit.

Plus loin, une prétendue invention nouvelle d'appareil d'investigation cérébrale permettait de découvrir la vacuité absolue du cerveau d'un député zuzu type.

Et autres joyeusetés du même tonneau...

Fut organisé un visionnage confidentiel pour Emmert et Freyrot.

Freyrot était à l'époque une espèce de sous-directeur de la chaîne unique, champion de la combine et de la fornication réunies. - Depuis il a connu de petits hauts et de grands bas -. Il se penchait volontiers sur les variétés, attendu que c'est dans ce domaine qu'il pouvait

collectionner le maximum de pépées. Bellâtre prolongé, grand sabreur devant l'Eternel, il exerçait en quelque sorte le droit directorial de cuissage sur les nanas folles de l'abricot et les minettes prêtes à prêter leur bijou de famille pour exhiber leur minois et leur anatomie dans les lucarnes.

Les dents de la fourchette étaient bien aiguisées. Bientôt les techniciens du magnétoscope se mirent à se gondoler comme des Vénitiens.

La réaction des techniciens est toujours une préfiguration de ce que l'émission donnera chez les téléspectateurs. Ils sont blasés de voir des images toute la journée. Quand on les accroche, c'est gagné à l'arrivée.

Notre paire de rombiers ne savait quelle attitude prendre. Ils restaient de glace en pensant que leur pébroque, si large et si solide soit-il, ne pourrait pas les couvrir pour cette émission qui, à leurs yeux, frisait la lèse-majorité.

Les deux automédons de corbillard devaient avoir le trouillomètre en transe !

Quelques jours après, j'ai appris par des secrétaires, que, sans avoir vraisemblablement osé en appeler aux instances supérieures, le comité des deux - comité de mes deux ! - avait découvert aux " Dents de la fourchette " une vocation irréversible pour la Trappe.

La censure, ça n'existe pas !

Toute notre vie, nous sommes à la merci de cons de la sorte. Sûr que, même parmi les amis du Régime, il y aurait eu des rires francs, à commencer par le chef de l'Etat de ce temps-là qui ne manquait pas d'esprit.

***

Seul, je ne pouvais donc pas violer par la violence les ondes des

violeurs-mercenaires-de-l'information.

Alors, de violence, j'ai rétrogradé jusqu'à non-violence. Gandhi ! Grève de la faim ! Eurêka !

Oui, j'allais me lancer dans une grève de la faim jusqu'à la solution.

Dare-dare, j'embrayais mon scénario. Gros titre dans les journaux. Enfin, j'espérais quelques lignes.

" Un réalisateur de télévision en chômage commence une grève de la faim pour faire respecter ses droits. "

Après avoir lancé mon communiqué aux agences de presse et aux journaux, je prendrais ma couverture, quelques bouteilles d'eau. Il faudrait donner rendez-vous aux journalistes à une heure précise.

Emporter aussi des photocopies de tous mes documents et lettres, en laissant chez moi bien cachés les originaux. On ne sait jamais...

Avec mon petit matériel de campeur, je m'installerais dans le hall de la boîte, devant une des forêts de sculptures nègres en acajou sortant d'un tas de petits cailloux de marbre blanc, semblables à ceux des cimetières. Beaucoup les prennent pour des mégotières. A jeun, ça allait me gêner cette odeur de mégots froids. Tant pis, c'était là que je devais m'installer. Juste à côté de l'entrée de la direction générale, pour que je sois un remords vivant - mort vivant -. Tu parles ! Le remords ! Des Jean-Foutre !

Avec un peu de chance Ducresson me verrait, et je le regarderais passer. Mais nous n'avions plus rien à nous dire. Va te faire lonlère !

J'avais besoin d'une pancarte : " En chômage pour cause d'oubli volontaire ". Ou mieux : " En chômage parce que le directeur général ne respecte pas la parole du Premier ministre ". Un rouleau que je punaiserais sur les acajous sculptés.

Si les journalistes étaient à l'heure, ça ferait des remous dans la presse.

Encore fallait-il un certain nombre de conditions : que je vienne assez matin, avant la grande foule, mais pas avant les journaux. Parce que les

gorilles de la boîte, discrets comme des appariteurs de villages, auraient vite fait de m'encadrer. Dans ce cas, je ne voyais pas très bien ce que je ferais. Il serait temps d'aviser, d'improviser.

Mais je devais m'attendre à une riposte : le Système n'aime pas les empêcheurs de danser en rond, la faridondon.

A la réflexion, je ne pouvais pas me lancer seul dans cette aventure.

Il était nécessaire qu'un de mes confrères, au moins, surveille l'expérience quand mes forces commenceraient à baisser. Sinon, je me ferais empaqueter à l'hôpital par les musclés de service, et hop ! Passez muscade !

Cette idée datait d'hier.

J'ai empoigné mon téléphone pour en parler à Marcel.

Peut-être ai-je eu tort de ne pas lui annoncer tout de suite la couleur ? Sans doute aurais-je dû lui dire bille en tête le but de mon appel ?

Non ! C'était bien ainsi.

Il venait de recevoir l'assurance d'un contrat à mi-temps qui allait lui permettre de nourrir ses deux mômes et bobonne, comme il disait. Ce n'était pas le moment de lui proposer le rôle de l'ange gardien dans mon feuilleton.

Il nageait dans l'euphorie après sa grande peur :

- Tu verras, ça va s'arranger pour toi aussi...

Le combiné reposé, j'étais au trente-sixième dessous.

Tant que nous restions à deux, je conservais un peu d'espoir.

Maintenant, j'étais seul.

Seul à lutter, seul à crier. Impossible. Le rocher était trop gros. Pauvre Sisyphe !

Fini. J'étais un type fini.

Déjà vidé au figuré, maintenant j'étais vidé au propre, sinon proprement.

Je n'avais plus qu'à imiter la tortue : me rétracter dans ma carapace.

Un bloc de pierre sans queue ni tête.

Pendant mon inaction forcée, j'avais essayé d'écrire pour m'évader. Le bide ! Le stylo tombait de mes mains. A sec !

Je n'avais plus la vocation. J'étais comme un curé qui ne croirait plus en Dieu. Jamais plus je n'aurais la foi qui soulève les caméras et fait jaillir le torrent des idées. Jamais plus...

Le pantin avait le ressort cassé.

Les mecs te laissent partir en avant, sabre au clair, à l'abordage, et tu te trouves tout seul comme un imbécile sur le pont, face aux feux croisés des hotus de l'autre bordée.

Il fallait m'avouer vaincu. Remballer ma dignité, mon orgueil. La quête de la vie était terminée. Plus rien ne tombait dans la sébile du mendiant de bonheur. C'était l'heure du renoncement...

Je m'étais mis à tourner comme un âne de noria. A un moment, je me suis retrouvé devant ma bibliothèque. J'ai pris un bouquin, au hasard, machinalement. Et mes yeux se sont trouvés guidés sur un texte d'Epictète : " Quand Dieu ne te procure plus ce qui t'es nécessaire, il t'ouvre la porte et te donne le signal de la retraite. "

La porte était grande ouverte et le signal sonnait depuis près de cinq mois, à me rendre sourdingue.

Dieu avait déjà fait le vide autour de moi. Il s'était même ingénié à le faire pendant une grande partie de mon existence. Un mariage malheureux. Quinze ans à tirer sur le même joug, flanc contre flanc, séparés par le timon de la charrette conjugale. Les crampons de lierre de mon vieux fond de fidélité en amitié comme en amour, m'empêchaient de faiblir. Et pourquoi pas un peu de lâcheté, de peur devant l'inconnu ? Même si le potage quotidien était toujours à la grimace ?

Enfin un jour, - il y a cinq-six ans - j'en ai quand même eu ma claque du

mur des lamentations, des kyrielles de plaintes, des litanies de jérémiades. J'ai brisé un bon coup les liens de chair et de fer. Le briseur de chaînes. Un faisceau de lanterne magique. L'athlète, torse-nu-musclé-poilu, tourne à l'intérieur du cercle de badauds qu'enveloppent l'odeur de friture et le crépitement des carabines-casse-pipe-en-terre. Les piécettes pleuvotent sur le tapis rouge fatigué. Encore vingt ronds, et je commence.

J'ai bombé le torse : le crochet truqué a sauté. Ouf ! J'étais libre.

L'égalité des sexes, d'accord, mais pas le matriarcat ou le matronat.

A bas la dictature des femelles !

Vive le mémec libre !

Les nanas, tout juste bon pour la jouissance du dardillon et contre l'engorgement des joyeuses.

Inutile de discutailler. Un seul remède : la fuite. Vive la fuite ! Ainsi qu'autrefois on écrivait au tableau noir avant les vacances.

Comme disait Sacha, qui en connaissait un rayon, attendu qu'il avait interprété le Roi-Soleil : une femme, on l'a d'abord dans les bras, puis sur les bras, et enfin sur le dos.

Quinze ans de mariage en dents de scie.

Moi qui avait rêvé d'un amour paisible, d'un couple tendrement uni, s'acheminant vers la vieillesse sur une route de campagne, les deux ombres se rejoignant jusqu'à n'en former qu'une.

Enfin, la Liberté !

Mais aussi la solitude. Peuplée de quelques foucades vite maîtrisées. Exemple : le départ de Christine à Noël. Quand le fric était devenu rare, l'oiseau, qui ne l'était guère, s'était envolé, mais c'était moi le pigeon. Bon vent, hé, poufiasse !

Le beau sexe n'avait pas toujours gagné. Moi aussi, je savais boucler la valoche des brèves rencontres.

Au diable les emmerdeuses !

A force de blinder ma sensibilité depuis mon enfance, je ne me laissais plus tournebouler le cœur comme un numéro dans la sphère de la loterie. Un apprentissage d'un tiers de siècle.

J'avais six ou sept ans. Ma mère m'avait emmené à la ville voisine, par le train bien sûr. En ce temps-là, les routes étaient vides, les automobiles encore à l'état de minerai.

Nous descendions à la grande gare. A côté, se trouvaient la station du tacot qui sillonnait la région en toussotant sa fumée noire et blanche, et l'octroi où des messieurs en uniforme demandaient aux voyageurs s'ils n'avaient rien à déclarer. - Tiens, voilà un truc que Briscart devrait rétablir pour alimenter les sangsues des Finances : la douzaine d'œufs de la cousine-paysanne, ça ferait du fric et ça lui ouvrirait tout droit les portes de la présidence ! (rires sur tous les bancs)

Accroché à un des bâtiments, pâlissait un panneau publicitaire : " Au petit Bénéfice ". Et je m'étais mis à pleurer contre l'injustice, la poitrine serrée jusqu'à l'écœurement. " Pourquoi il ne fait qu'un petit bénéfice ? Dis, maman, pourquoi il n'a pas le droit d'en faire un grand ? Il va se faire prendre son argent par les gros marchands. "

J'étais un précurseur. Il y avait quarante ans que je disais que, quand tous les gros auront bouffé tous les petits, ils dicteront leur loi - de même que lorsque la télévision aura étouffé les journaux imprimés, nous serons bien près de la fin de notre portion congrue de liberté -.

Si Recoud apprenait cette histoire, ça lui en boucherait une (grande) surface !

Il serait foutu de me nommer membre d'honneur du Comité de Lutte des Petits Commerçants.

Mais mon souvenir de môme n'était pas pour la distinction ci-devant. C'était pour diriger le projo sur ma sensibilité native, et accessoirement sur mon sens de la justice.

Quel boulot pour m'organigrammer le ciboulot, pour devenir un robot-

pensant.

Retour à mon camarade Epictète : il m'invitait à réfléchir, à chercher mon point dans le brouillard.

Si j'avais raté ma vie sentimentale, j'estimais avoir réussi ma vie professionnelle.

La télévision, c'était mon métier, ma vocation, ma famille, ma maîtresse.

Patratras !...

Je me retrouvais seul, après tant d'années de travail. Comme orphelin.

Et le signal d'alarme qui hurlait...

Je ne serais pas le premier chômedu à passer l'arme gauche pour résoudre un problème insoluble.

La mort, je ne la redoutais pas. Je croyais même l'avoir amadouée.

Plusieurs fois, j'avais failli faire poinçonner mon ticket.

Enfin, jusqu'à ce jour, j'avais toujours pu esquiver la Camarde.

Il y avait vingt-cinq ans que j'étais en sursis : un beau bail !

Un jour, avec le lieutenant Lefait, en reconnaissance pour constater les dégâts d'un pont, nous nous étions promenés tout autour de l'ouvrage, nous avions escaladé les talus, pris des mesures, tiré des plans.

Quand le gros de la compagnie était arrivé pour commencer les travaux, le premier sapeur qui avait avancé le pied, avait sauté sur une mine. C'en était truffé partout !

Et la patrie reconnaissante envers les reconnaisseurs avait décerné la croix de guerre au lieutenant que je n'avais pas quitté d'une semelle.

Une autre fois, à Pâques, huit heures de déminage par jour, au couteau, parce que les appareils - je ne sais même plus comment ils se nomment, des détecteurs, je crois - n'arrêtaient pas de ronfler dans la ferraille qu'avait généreusement distribuée le pont après s'être envoyé en l'air. Un truc à se faire éclater le citron en beauté. D'ailleurs, un gars

d'une autre section ne s'en était pas privé. Un coup de couteau un peu rapide, et le ciel des braves, directos !

Encore le sursis...

Notre compagnie était dirigée de facto par un lieutenant nommé Sauvage - un nom comme celui-là, ça ne s'invente pas ! - brave type au demeurant. Le plus drôle est qu'il avait chopé cinq ans d'indignité nationale, parce qu'il avait un tantinet collaboré avec les Frisous pendant l'Occup. Lui, il ne savait faire que des ponts. C'était sa passion, les ponts. Alors, il avait donné un petit coup de main à l'Organisation de M. Todt pour lancer quelques arches, histoire d'attendre le déluge tout en ne perdant pas la forme.

Les épurateurs n'avaient pas aimé : cinq ans d'indignité, nationale de surcroît s'il vous plaît. Il s'en balançait bien, le Sauvage. Privation de dignité, d'accord, mais pas privation de ponts. Je ne sais pas comment il s'était débrouillé, il avait conservé son grade et continué de se gargariser avec ses mots préférés : culée, pile, tablier.

Un après-midi, avec ce fameux Sauvage, nous étions sur un ponton à vapeur qui enfonçait des palplanches dans le lit du Danube - le beau Danube boueux -. Le mouton de la sonnette frappait joyeusement. Nous regardions ronronner le brûleur à mazout. Tout à coup, une poulie de retenue casse. Le ponton dérive. Le câble balaie la plate-forme. Je sens derrière moi quelque chose qui bouge. J'ai à peine le temps de sauter de côté : deux énormes fûts de carburant s'abattent juste à l'endroit où j'étais.

Toujours le sursis...

Après cela, les tracasseries de la boîte, la dictature des hobereaux de cambrousse ne sont que roupie de sansonnet. Il y a belle lurette que j'ai forgé ma devise : " *Bien faire et laisser braire.* "

Mais le signal de départ gueulait toujours. Il fallait résilier le sursis. Départ dans la dignité. Suicide. Plus rien à foutre sur la galère.

Mais non ! Pas un suicide : un assassinat !

Et je connaissais le nom des assassins : la société, le régime, le système, représentés par les Ducresson, les Gropetto, les Gaudriol, les Xandral et autres chacals.

Un assassinat moral, qui leur laisserait un sang moralement indélébile sur les mains, éternellement !

En pensées, je tombais dans le mélo.

Plus de sobriété, bon Dieu ! Tu ne vas quand même pas pleurnicher sur ta carcasse.

Ma décision était prise : direction les Palombières et le sept-soixante-cinq du nazi.

***

Le soleil invisible a dédoublé de sa main douce le voile gris acier. Les nuages ont maintenant la couleur de la perle. L'atmosphère est plus légère, plus claire.

Qualité de la lumière. Ici commence le pays des pruniers. Les vergers deviennent plus nombreux. Des rangées d'arbres alignés sur le sol ocre pâle grimpent à l'assaut des collines au front ceint de bois rubigineux.

Encore cinq minutes pour arriver aux Palombières.

La côte rouge. Est-ce que les brigands d'autrefois attaquaient les diligences à cet endroit ?

Malgré le dénouement qui approche, une douceur m'envahit, une sorte de joie intérieure.

Mon chemin privé lance ses deux rails larges de cailloux beiges. Satisfaction d'être chez moi. Qui a dit : la propriété, c'est le vol ? Cette terre je l'ai payée avec mon travail, avec ma peine. Elle est bien mienne. A gauche, l'herbe commence à verdir dans le pré clos de barbelés - Information libre ! - A droite, la vigne lance ses sarments nus. A tailler bientôt. Ma voiture tourne légèrement autour de la boule géante d'un chêne et d'une vieille porcherie basse, grimpe un court

raidillon.

Dans sa couronne de frênes et d'ormes, apparaît ma petite maison avec son toit de tuiles romanes couleur de pain bis et de rouille, piquetées de mousse amande.

La pièce du sud n'est pas encore relevée de ses ruines où pullulent des ronces rudérales et deux jeunes acacias.

Mais la partie du nord est solide comme un navire hauturier avec ses colombages et son avancée campée sur un mur bas d'où s'élancent quatre piliers de chêne bicentenaires.

Contact coupé, je descends, j'étire mes vieilles courbatures. Une longue respiration. L'air frais sent l'herbe et la terre. Ça requinque les éponges.

Quel silence ! Après le ronronnement du moteur, les oreilles ont du mal à s'y habituer.

Annonciateurs du printemps, quelques timides pépiements d'oiseaux. Bientôt éclateront les chants de victoire et d'amour, mais je ne serai plus là pour les entendre...

Rien ne presse. D'abord, à l'accoutumée, je vais faire le tour du propriétaire. Tranquillement, j'extrais du coffre de ma voiture mes bottes de crêpe blond et je les chausse.

Attention de ne pas glisser sur le passage étroit, un peu glaiseux, entre les deux marres pleines à ras bords. Les eaux boueuses ne sont pas au même niveau. Je n'ai pas encore eu le temps de les relier par des buses souterraines.

Le jeune saule pleureur à tête jaune que j'ai planté l'an dernier promet de belles pousses qui fusent déjà, grosses comme des ongles de bébés. Les grands ormes en allée cachent discrètement, dans le labyrinthe de leurs branches, de minuscules fleurs rouges aux innombrables étamines, et les pertuisanes brillantes des lierres grimpent aux troncs rugueux.

Le chemin monte doucement à travers les plantations nouvelles. Des feuilles brunes de chêne, venues du bois proche, sont collées bien à plat comme des fossiles sur le sol pelé. A gauche, les pruniers dardent leurs brindilles violettes et les bourgeons pointus se craquèlent en écailles blanches. A droite, les nectarines sont garnies de boutons ronds qui commencent à gicler en symphonie rose. Dans huit jours, ce sera merveilleux.

Par places, des flaques d'eau reflètent le ciel d'hydromel. Mes pieds s'appliquent bien à plat sur ma terre. Ma terre. Fierté de paysan.

Les ceps noueux de la vigne laissent pendre de longues lamelles d'écorce brunes. Il est temps de tailler les sarments à deux ou trois yeux, et la sève pleurera des blessures son trop-plein de vie.

Les branches des cognassiers s'ouvrent en bouquets vert pâle. Les feuilles, légèrement pileuses, montrent leur ventre blanc et espèrent les fleurs.

J'aime à m'asseoir sur ce vieux tronc de chêne à l'endroit le plus élevé de la propriété.

Je cueille un brin de longue herbe sèche, je le pique dans mes lèvres, je le mâchouille, vieille habitude.

Vers le Nord, sur une colline à dos de chat en colère distante d'une quinzaine de kilomètres, deux petits points noirs qui sont d'anciens moulins à vent. A l'Est, encore plus loin, le piton du château de Boisrond, sorti d'une mer de forêts comme d'une légende. Le verger de pruniers se prolonge vers le Sud par une jeune noyeraie, et ensuite des prairies, puis les collines vertes remontent jusqu'aux bois dans un moutonnement vigoureux.

L'oxygène abonde. Comme ils sont loin, les miasmes et les puanteurs de la capitale.

Derrière moi, le vent chuchote dans une futaie de pins sylvestres et de chênes. De temps en temps, oubliée par l'hiver, ou échappée du képi

d'un général céleste, une feuille dorée descend des branchages dépouillés en zigzaguant.

Combien de fois me suis-je assis sur ce tronc ?

Ces rangées d'arbres que j'ai fait planter, je les connais toutes pour avoir façonné les branches-mères, coupé les rejets parasites.

J'aime les arbres. Le règne animal ? Décevant. Les animaux et les humains. L'homme est l'ennemi des animaux, souvent. L'homme est un loup pour l'homme, toujours. Le règne minéral ? Froid, inerte. Le règne végétal ? Les arbres sont mes amis.

La métempsycose existe-t-elle ? J'aimerais renaître dans un arbre. Un chêne. La simplicité, l'assurance, la foi, la puissance. Moi qui ai vécu trop vite, laissant galoper mes impressions sans les analyser, regardant superficiellement la vie, comme un coureur automobile peut voir le paysage. Existence filmée en accéléré. Connaître le repos. M'immobiliser. Ici. Contempler. Méditer…

Un chêne, en ce lieu, au point le plus haut des Palombières.

Elles commencent à prendre tournure mes Palombières. Sur ma ferme et sur les bois voisins se dressent trois ou quatre palombières, d'où le nom. Les chasseurs montent dans ces cabanes de branchages juchées au sommet de grands arbres au moyen d'échelles composées de deux troncs de pins reliés par des barreaux de planches. De là-haut, ils guettent les vols de palombes.

Je ne veux pas tuer les oiseaux. Jamais du côté du chasseur ou du bourreau. Une fois, j'avais filmé une corrida, en prenant le parti du taureau. Un concerto de gros plans de la bête et de passes de muleta, montés en rythme sur la musique d'Une nuit sur le Mont-Chauve. Ballet de force et de sang qui se terminait par l'assassinat, appelé euphémiquement estocade.

Et encore le torero prenait quelques risques en lançant son épée entre les cornes du taureau.

Les contechnocrates, matadors-matamores, assassinent dans le secret de leurs bureaux à portes capitonnées : meurtre à l'étouffée.

La nuit approche. Messager du beau temps printanier, le soleil couchant rougit les nuages stratifiés en bancs de corail. Les pruniers découpent leurs squelettes noirs aux branches serpentines sur le ciel de feu.

Que m'importe le printemps ?

Je crache mon brin d'herbe écrasé.

Chemin du retour. Avenue du départ. L'Adieu aux arbres.

La clé tourne doucement dans la serrure. Claquement du bouton électrique. La lumière inonde les murs blancs que j'ai peints l'été dernier, les grosses poutres noircies par cinq générations de paysans, la cheminée trapue sur ses jambages de chêne.

L'air sent la suie froide.

Le silence est de plomb. Peut-on parler du poids du silence ?

Allumer une dernière fois le feu, le feu vivant, amical. Par la même occasion, je brûlerai quelques papiers personnels. Un vieux journal, deux poignées de sarments, des branches, de plus en plus grosses. L'allumette craque. La flamme s'avance, hésite, lèche, s'accroche, embrase les brindilles dans un grésillement radieux.

Je m'assois sur le fauteuil à bascule. Le balancement est doux. Ma tête tourne. La voie lactée tourbillonne en entonnoir. Pas étonnant, j'ai l'estomac vide. Rien depuis mes croissants rassis de ce matin. Sans m'en rendre compte, j'ai sauté le repas de midi. Je roulais, je voulais rouler.

Mes réserves sont dans le vaisselier. J'ouvre la porte moulurée de chêne brun. Petits pois très fins, pâté de foie extra, saucisses fumées... Voilà. Une poignée de gâteaux secs combleront le creux.

Les flammes dansent dans la cheminée. A l'extrémité d'une branche, une flammerole conique tournoie en essayant de s'évader comme une âme qui veut quitter son corps. Dans le cœur de l'arbre, le feu

recompose les dessins de l'écorce en écailles rougeoyantes. Le jet d'air du vieux soufflet au cuir grinçant blanchit les braises.

Pour alléger le silence, j'ouvre la radio. Un violon chante et pleure, un violon chante et rit. L'orchestre s'envole. Concerto pour violon et orchestre de Beethoven. Beethoven, génie qui réconcilierait avec l'Humanité. L'année Beethoven à la télévision... Ah ! Mesdames, voilà du bon fromage, du bon fromage rhénan...

L'escalier est formé de trois marches de pierre carrelées de terre cuite aux couleurs de l'automne d'où part perpendiculairement une poutre de chêne sur laquelle portent d'épaisses marches d'orme. Le grenier est aménagé en chambre, recouvert de châtaignier, sol et plafond. Ma vieille malle de pensionnaire. Les grands dortoirs froids, sinistres, plus grands que des gymnases. Mon Mauser est au fond de la malle aux souvenirs, marron avec des cercles de bois et des coins métalliques. Je vais la descendre, je serai mieux devant le feu. Ho ! Hisse ! Je juche une extrémité sur mes genoux en jetant mon buste en arrière.

Le fardeau bringuebale. En ahanant, j'arrive devant la cheminée. La malle résonne sous le choc.

La clé dans le tiroir du vaisselier : une vraie cachette.

Je m'agenouille sur le tapis de sisal rouge. Le feu me chauffe la joue droite. De temps en temps, il crépite.

La radio vient d'attaquer la Cinquième - toujours préciser Symphonie, parce que certains croient qu'il s'agit de la République et se hérissent, toutes griffes dehors pour la défendre -.

La malle contient un beau fouillis. Tiens, une boîte de trente mètres de pellicule. Qu'est-ce que ça fait là ? Belle Otéro. Personnel. Ah ! Oui ! Un tournage vieux de dix ans : la belle Otéro. Une des trois reines de la Belle Epoque. L'Europe Galante. Ce sont mes images personnelles que j'ai censurées. L'autocensure en catimini. Tout comme les ruffians de la Télé, oui Votre Honneur.

Mais c'était pour ne pas descendre de son piédestal une très vieille dame. Pas Anastasie, non : Galanterie !

J'avais choisi un hôtel juste en face du meublé où la belle Otéro vivait dans la gêne ses derniers jours. De ma chambre, j'avais fait filmer la reine déchue en vieux peignoir élimé distribuant sur son balcon quelques miettes de pain aux pigeons.

Du travail de paparazzi. Avant tout assurer le reportage au cas où l'ex-souveraine des cœurs me claquerait la porte au tarin, à la manière des dirlochinelles du panier.

Après une entrevue parlementée sur le palier avec la dame de compagnie, j'avais obtenu un rendez-vous à quatorze heures pour aller filmer la belle Otéro sur la promenade du bord de mer.

A quatre-vingt-douze ans, elle était très droite, très distinguée, pour tout dire : majestueuse. Maquillée avec discrétion, elle paraissait trente ans de moins.

Elle m'avait pris le bras pour l'aider à marcher.

Cré vingt dieux, la place du tsar de toutes les Russies, qui n'était pas mon cousin.

Apparemment, ma trombine lui revenait. Elle me susurrait des confidences où défilaient des têtes couronnées, des fortunes astronomiques, où alternaient le Prince de Galles, d'Annunzio et Nicolas II. Belle brochette. Le tiercé dans l'ordre, comme dirait Lémone. Le tsar lui avait déclaré : Comment ai-je pu vivre avant de vous connaître ?

Il y avait une certaine satisfaction dans sa voix, mais point de regret. De la dignité, de la classe.

La maîtresse des maîtres de l'Europe.

Sa dame de compagnie m'avait confié qu'elle vivotait, aidée par les Casinos et par les royalties du film réalisé d'après sa vie : " La Belle Otéro ", en couleurs et en cinémascope.

De retour après le tournage dans son meublé assez minable, où, cette fois, j'avais eu le droit de pénétrer, elle m'avait montré un tas de photos. Gabriel avec sa barbiche, Edouard avant d'être roi. Nicolas en grand uniforme. Un petit négrillon qu'elle avait acheté à ses parents africains pour une pièce d'or et une bouteille de " sent-bon ". L'enfant était devenu quelques années plus tard son chauffeur à casquette et galons dorés. Vieilles et luxueuses voitures dans des parcs de rêve.

Et cette robe ? Un fourreau foncé, noir peut-être, avec une barde de poitrail en pierres précieuses dégoulinant jusqu'à la ceinture. Elle m'avait indiqué son prix en monnaie-or de l'époque. J'avais calculé : plus de deux milliards !

- Qu'est devenue cette robe ?

Elle avait ri : la roulette, le jeu !

Une authentique croqueuse de diamants.

Elle n'était point amère. La belle avait vécu en s'amusant à effeuiller les cœurs et les fortunes.

La roue de la roulette et du destin avaient tourné. Et après ?

C'était toute la philosophie d'une grande dame qui avait courbé nombre de têtes illustres à ses genoux.

Trouvait-elle la sagesse dans sa cargaison de souvenirs ?

A l'époque de mon reportage, elle avait juste le double de mon âge actuel.

J'avais bonne mine de vouloir tout lâcher. Dégonflé !

Quelques fumerons libèrent des serpentins bleus. Chuintement d'une branche verte qui bouillonne à son extrémité. Un petit coup de soufflet pour raviver la flamme, et la danse du feu reprend, gaie, douce, espiègle.

Un brassard rouge à croix gammée avec deux trous de mites. Le macaron immense d'une oriflamme nazie. Le tout ramassé dans une mairie libérée.

Pêle-mêle, des livres, des revues, des anthologies avec des chiffres au crayon ou à l'encre sur les couvertures : page 99, page 42...

J'ouvre un bouquin au hasard. Un de mes poèmes, écrit il y a plus de quinze ans...

Et c'est tout simplement intitulé : *Pour vivre cent ans.*

Je suis celui qui va tout droit vers le soleil.
Et mon ombre peut se traîner,
Courte ou longue, s'accrocher aux aspérités du chemin.
Mon ombre ne pourra jamais me précéder,
Car j'avance vers le soleil.
Me voici le front en avant, les yeux droits, la démarche sûre.
Je suis né pour vivre cent ans.
Et l'orage peut lancer des éclairs, tenter de m'aveugler :
Ses lueurs me réjouiront.
Et la pluie peut couvrir mon visage de larmes :
Ses larmes ne seront jamais mes larmes.
Je suis né pour vivre cent ans sous les caresses du soleil.

Optimiste que j'étais !

Je feuillette ces vieux écrits : des poèmes personnels, des vers d'amis, de compagnons rencontrés sur les chemins du rêve, perdus de vue. Henry, c'est vrai, il avait du talent. Et Robert, de la personnalité.

Les pages d'une autre revue tournent entre mes doigts comme un éventail, s'arrêtent. Tant que durera ma vie.

Celui-là aussi, je l'avais oublié. Il date de près de vingt ans.

Tant que le grillon
stridulera dans les avoines,
Tant qu'il grattera

l'archet de ses pattes
sur le violon de ses ailes,
Tant que la luciole
sera dans l'herbe verte
une émeraude pure,
Tant que les blés joindront
leurs épis vers le soleil,
Tant que l'alouette
turlutera dans le ciel,
Tant que les rosiers
me combleront de parfum,
Je demeurerai
le terrien émerveillé,
le fils de la terre,
issu de la terre,
et destiné à la terre,
admirant avec
mes yeux toujours neufs
l'alternance des saisons
et le miracle quotidien
de la vie quotidienne...
Tant que durera ma vie,
Je demeurerai le terrien émerveillé...

Le terrien émerveillé !

C'est vrai, le naïf, le poète...

Foncièrement, je n'ai guère changé, malgré beaucoup de désillusions.
La petite flamme veille dans le cœur de chaque homme,

opiniâtrement.

Au fond de la malle, un chiffon déteint, qui devait être un vieux tablier de ma mère. Je le déplie. L'étui de cuir noir du petit nazi mort dans la neige. Le Mauser bien graissé. Le feu reflète ses flammes dorées sur l'acier bleu. Je ne m'en suis guère servi. Quelques trous dans des boîtes de conserves. Je tire comme un pied. Je n'aime pas les armes à feu. Quand on faisait des exercices sur des cibles, les feuilles qui tombaient des arbres, c'était mon œuvre !

L'œil noir du canon. Le chargeur vide. La détente souple. Les balles sont à côté, bien rangées dans leurs petits cartons multicolores.

Un geste à faire, facile...

Et puis merde !

Ce serait trop con de bousiller quarante-six ans de vie, de soucis, de joie, d'expériences...

Moi aussi, j'ai assez de souvenirs pour vivre cent ans, cent ans sous les caresses du soleil.

Dans quelques jours, ce sera le printemps...

Bientôt mes pruniers, mes nectarines, tous mes arbres éclateront en fleurs. Je veux les voir.

Je veux accueillir la jeune saison sur mes terres.

Je veux lutter, me bagarrer...

En faisant bien mes comptes, je dois pouvoir vivre sur ma ferme en remboursant mes emprunts, même en ne bouffant que des patates, mes patates, et libre.

Le prix de la Liberté... La Liberté n'a pas de prix...

Une fois, nous interrogions pour une émission, Avisey, le réalisateur le plus doué de la maison, lequel, parfois, avait des difficultés dans la boîte à cause de son franc-parler. - Les dirigeants n'aiment pas les têtes qui sortent de la masse du troupeau -.

- Avant de faire de la Télévision, où travailliez-vous ?

- Je sortais de l'Ecole de Cinéma qui forme des chômeurs, et, pour vivre, je travaillais aux Halles.

- Et si, un jour, la Télé ne voulait plus de vous ?

- Je retournerais aux Halles...

En ce qui me concerne, j'ai trouvé mes " halles ". Après ce long tunnel, je viens de faire mon choix d'homme libre.

Me voici au pied des arbres où l'on juge le paysan.

Un de mes amis et voisin est arboriculteur, il me montrera volontiers à tailler les pruniers et la vigne. J'ai déjà labouré avec mon tracteur, ce n'est pas sorcier...

La cueillette des fruits, le ramassage des prunes, la vendange, ce sont des jeux champêtres.

Non ! Je ne suis pas encore fichu.

Certes, j'ai frôlé la catastrophe définitive à cause de cette bande de charognards.

Après tout, avec mon métier constamment sur les nerfs, ils m'évitent peut-être un infarctus pour les prochaines années ?

Merci Ducresson, merci Gropetto, merci Gaudriol, merci Labogue...

Que vos peaux de grenouilles gonflées d'orgueil crèvent comme des baudruches !

Je me suis réinstallé dans mon fauteuil à bascule. Ce bercement est apaisant.

Le feu danse tout joyeux. Il essaie de me lécher les genoux, tel un bon chien, comme s'il avait compris que je reste ici. Il se manifeste à sa façon : il pète un bon coup, un vrai coup de sept-soixante-cinq. Le coup qui aurait dû être tiré dans cette maison.

Mais ce n'est pas la rupture, c'est le départ, le départ pour une vie nouvelle.

Je ne crains pas la solitude, extérieure ou intérieure. Barbey d'Aurevilly : " Il y aura toujours de la solitude pour ceux qui en sont dignes." Vive Jules !

La dignité... toujours !

Et pour commencer, je vais écrire mon histoire, faire mon bilan.

Chiche qu'ils ne parleront pas de mon bouquin dans leurs Informations prétendues anciennement objectives et nouvellement honnêtes !

Je leur jette mon gant !

Et que l'on ne m'accuse pas. Ce n'est pas moi qui ai attaqué. Ce n'est pas moi l'assassin !

Tant pis si j'en écorche quelques-uns. Je ne dirai que la vérité, rien que la Vérité ! Oui, Monsieur le Président.

Quand on veut jouer avec la gloire et le pouvoir, il faut en assumer les risques, et surtout marcher droit.

L'Honnêteté, bonnes gens...

Et que personne n'oublie que ce joli monde m'a conduit à une détente du suicide.

Je me lève. Mon ombre se plaque, immense, justicière, et se déplace sur le mur blanc.

J'ouvre le tiroir du vaisselier, et je prends quelques feuilles de papier et un crayon.

Un peu fébrilement, je m'attable, très décidé.

A nouveau, le déclic fonctionne. La sève rejaillit. La tortue remontre sa tête. Le crayon se met à courir sur la page vierge.

D'abord, le titre. Il sonne comme un défi à leur société de consommation qui se consume :

LA RÉPUBLIQUE DU MÉPRIS

***

E P I L O G U E

Voilà le manuscrit que nous avons retrouvé aux Palombières.

Bernard était un de ces êtres secrets qui savent mal crier " au secours " et qui se réfugient dans la dignité.

Comment dire, comment décrire l'incommunicabilité entre les hommes ?

Chacun vit seul, meurt seul.

Bernard, le jour, chevauchait son tracteur rouge, le soir, s'évadait dans sa " République ".

L'œuvre achevée, il l'avait adressée à plusieurs grands éditeurs, qui l'avaient enterrée sous les fleurs *: la trouille de la mouille*.

A tout prix, même de la lâcheté, ne pas se fermer les antennes dispensatrices de publicité gratuite - pour ceux qui sont bien sages, bien dans la ligne.

Un brave petit lecteur avouait en prétexte n'avoir pas trouvé le personnage très " sympathique " !

Mais ont-ils de bonnes têtes les assassinés du Biafra, les martyrs du Bengla-Desh, les cadavres du Viet-Nam ?

Et puis, un jour, il y a quelques mois, des voisins ont retrouvé Bernard écrasé sous son tracteur rouge, le sang bu par sa terre.

Il avait voulu arracher un petit ormeau, gros comme le pouce, à proximité de sa maison.

Avec une force insoupçonnable, les racines avaient tenu. Le tracteur s'était cabré, puis s'était retourné sur son conducteur, parachevant

l'œuvre de destruction commencée deux ans plus tôt par les hommes : Bernard n'a pas été assassiné par le petit ormeau, mais par les soliveaux qu'il dénonçait.

Actualité au moment où il fut écrit, ce livre est déjà devenu un instantané d'Histoire.

Car la valse a continué...

" La République des Virages ". Et dans tous les sens du terme : changement de têtes, changement de directions, changement d'objectifs. On tentait de racoler les futurs bulletins de vote par tous les moyens.

Un troisième groupe de virages - en quatre ans - montrait le désarroi du Pouvoir, agité par des scandales de tous ordres. Les copains et les coquins. La boussole était complètement détraquée.

Aux dernières vacances, le Premier ministre lui-même - jugé trop libéral ! - avait été remercié sans tambour, ni trompette. Ainsi soit-il, mon Prince.

On avait enfin " démissionné " Ducresson. Enfin ! Pauvre Bernard...

Et Gropetto et ses tronçonneurs n'avaient pas survécu.

Aussitôt Gaudriol avait été promue directrice de la Première Chaîne. Digne récompense. Elle avait changé de longueur d'ondes avec armes, bagages, drapeau jaune serin et bataillon de minets-pompes-funèbres.

Maintenant, son toujours acolyte Xandral dirigeait le *canard domestique*.

Bien entendu le clown Labogue était comme d'habitude retombé sur ses pattes de félin.

A nouveau, il y avait eu des mélanges de pleurs, de grincements de dents et de nominations réservées aux petits camarades.

Puis, une fois de plus, le couvercle du silence complice s'était rabattu lourdement.

L'étrange marmite continuait de tourner rond comme un culbuto. Pour redorer sa pilule, on avait même nommé un alexandrin - Monsieur-le-Président-Directeur-Général - qui ne pourrait pas faire mieux que la kyrielle de simples Directeurs Généraux, tellement la forteresse était minée, et les consignes gouvernementales lourdes et impératives.

Après l'Information objective, puis honnête, la salade était vendue pour loyale, et ça moulinait toujours la même purée sans sel...

Mais, en près de trois ans, les tronçonneurs de service avaient fortement entamé la base pourrie de l'arbre zuzu.

Le vent de l'Histoire - qui ne serait sans doute pas davantage celui de la LIBERTE et de la JUSTICE - pourrait-il, après tant d'années de bourrages de crânes, de silences tendancieux, de mensonges calculés, en un mot de *duperie*, abattre le bananier du Régime ?

Noël 1972.

ET LA VALSE CONTINUE…

31 DECEMBRE 1974 : DE PROFUNDIS...

Aux termes de la loi, ce soir à minuit, la baraque sautera en l'air comme une pièce d'artifice. Elle montera dans le ciel noir et éclatera en parapluie, traçant sept baleines squelettiques qui fondront vite dans le néant.

Comment en était-on arrivé là ?

Le Pays s'enlisait lentement. Le Chef de l'Etat que l'on savait malade se cramponnait aux rênes, et refusait de désigner son Dauphin, règle du jeu royal. On roupillait à tous les niveaux.

Après les volontés de Grandeur, le Sommeil.

Après les sommets, l'étape de morne plaine.

Plus les personnages étaient insignifiants, plus ils avaient de chances de devenir Ministres et même Premier. La République des Falots.

Dans ce climat, on trouvait que Nouvel, le Président-Directeur-Général de la Radio-Télévision parlait beaucoup trop. Et puis, ô crime, il voulait être maître chez lui. Le Ministre de la Propagande ne l'entendait pas de cet *orteil*.

En pleine illégalité, le Président de la République vira Nouvel, titulaire d'un contrat de trois ans qui n'était même pas à mi-parcours.

Comme un seul homme - ce mot convient-il bien ? - tous les personnels auraient dû se lever, se mettre en grève immédiate et illimitée. Le pédégé était un salarié comme eux. Hélas ! On ergota, on louvoya, on biaisa : les syndicats n'allaient quand même pas débrayer pour le Directeur !

Dès lors, le Pouvoir avait pris la mesure de la bravoure et de la détermination : il mettrait en chemin sa caravane de réformes et laisserait aboyer les roquets de tous poils.

Et pour commencer, on courait vite puiser un pédégé-liquidateur bien souple dans le réservoir des contechnocrates...

A peu de temps de là, le Chef de l'Etat rendit le meilleur service qu'il pouvait rendre au Pays : il mourut.

Alors les larmes coulèrent, majorité et opposition mélangées, limandes et crocodiles associés. On vanta son courage, son sens du devoir. La trêve des confiseurs de la politique. Le devoir, le courage eussent été de laisser la place plus tôt pour que le Pays vive et ne paie pas d'une crise grave un blocage de plusieurs années.

Et l'on accuse exclusivement le pétrole !...

La campagne électorale démarra dans la confusion.

Cabanas partit le premier, tête baissée, le mort à peine refroidi, ce qui suscita la pagaille dans la majorité bâtie pour mille ans et prétendue de roc.

Puis il y eut une bonne douzaine d'autres candidats qui s'encadrèrent dans les boîtes aux images, y compris Arlette, ô délices, un petit bout de femme qui leur balançait des vacheries-vérités de la droite à la gauche. Il est vrai qu'à part Filochard, aucun ne voulait être à droite et on se bousculait au centre. A défaut des chansonniers, toujours interdits d'antenne, la candidate et les candidats nous faisaient bien rigoler.

Mais la rigolade n'était qu'un *intermerde*.

Après un mois de péripéties, la droite qui était au centre ou le centre qui était à droite, l'emporta sur la gauche d'un cheveu. Le Régime zuzu et consorts avait senti siffler le boulet de la défaite. Et les consorts étaient même devenus les tuteurs du bananier d'or zuzu qui ne tenait plus guère debout. Ils ne dénonçaient plus les copains des coquins,

puisqu'ils étaient plus que jamais les copains desdits copains.

Et comme toujours, le changement politique entraîna un changement *de* politique.

Il fallait d'urgence faire quelque chose, et notamment augmenter la mainmise sur les moyens d'information, sous couvert de libéralisme. Sinon les prochaines élections...

Les journaux mouraient d'eux-mêmes, et les plus nombreux, pour survivre, étaient contraints de manier l'encensoir. Il suffisait de les laisser s'éteindre, exsangues.

Mais la Radio, la Télévision étaient relativement vivantes, le Système devait les mettre au pas de l'oie, dans des chaussons feutrés.

A titre d'exemple, on liquida le patron de Périf Un, jugé persifleur et insoumis. Quant à la Radio-Télévision d'Etat, on invoqua sa mauvaise gestion.

Certes, c'était le cirque, mais qui avait toujours choisi les directeurs, sinon le Pouvoir ?

Et avec un singulier esprit de continuité dans la médiocrité !

Une loi fut votée à la sauvette en pleines vacances. En moins de cinq mois, le sacrifice devait être consommé : l'éclatement en sept morceaux.

Les syndicats, selon leur habitude, se réveillèrent trop tard. Ils prenaient des vacances. Comme tout le monde, non ?

Avec moultes difficultés et marchandages, une fournée de sept pédégés (au lieu d'un, pour réaliser des économies) fut mitonnée par le Gouvernement. Et pour faire bonne mesure, le Pouvoir s'octroya aussi le privilège de choisir les directeurs et la majorité des membres de tous les conseils d'administration afin de les avoir inconditionnellement à sa botte. La reconnaissance du ventre !

On avait même ressorti du chapeau magique, Tacomine. Oui, celui qui avait foutu la pagaille dans les programmes à partir de 1964. Un

homme lige de Leychefritte, l'ancien ministre de la Propagande, des champions du libéralisme !

On avait pris les mêmes pour recommencer.

Il y avait eu un grand bal costumé - masques obligatoires - où l'on avait organisé la *danse du balai* pour les dirigeants. Tout ce beau monde s'était retrouvé tout naturellement avec une autre chaîne cavalière.

Tout ce beau monde, sauf Labogue et sa femme-tronc qui n'avaient pas pu se débarrasser du manche assez vite. C'était la première fois, malgré une longue expérience, qu'ils faisaient un faux-pas dans la Mascarade. - Mais rassurez-vous, bonnes gens, ils sont déjà dédommagés par un confortable volume d'émissions -.

On avait quand même mis à la retraite, alors qu'il voulait rempiler, le directeur-dictateur du Midi - oui, oui, le poussah poussif au profil mussolinien - après onze ans d'éteignoir sur *sa* région.

Quant à Gaudriol, elle avait été renvoyée en pleurs sur les ondes aveugles, Grosse-Jeanne comme devant.

Loi votée, on s'aperçut que le trou dans les budgets serait multiplié par trois au moins. Le bon fric des concontribuables.

Et le Pouvoir avait le culot d'affirmer qu'il réformait à cause du déficit artificiellement gonflé. Il décréta des économies. Comment ? Sinon licencier du personnel et rogner sur les programmes déjà anémiques ?

Encore une fois, seule la piétaille des gens de métier irait pointer au chômage : journalistes, réalisateurs, techniciens.

Au meurtre artisanal et périodique de ces dernières années, succédèrent les *assassinats collectifs*.

Les licenciements en forme de règlement de comptes atteignirent des records : les délégués syndicaux, ceux qui avaient crié trop fort à l'injustice, les résistants aux combines et aux compromissions, les sans-pistons.

Allez, ouste, dehors ! Comme du bétail ! Moins encore : on *oubliait* de

les reprendre dans les nouvelles sociétés. Toujours le coup du paquet dans le porte-bagages au changement de train.

Le Mépris.

Et quand le personnel demandait la négociation, la concertation, le Pouvoir envoyait ses flics.

Le Mépris armé.

Bientôt la lassitude s'installa. Les *élus*, heureux de s'en être sortis, laissèrent tomber les *oubliés* comme de vieilles patates, et on n'en parla plus. La conspiration du silence.

C'est humain, non ?

Enfin, ne craignez rien, patients téléspectateurs. Déjà, vers les portes capitonnées des nouveaux maîtres se sont précipités les adorateurs du soleil levant.

Des génies insoupçonnés vont sortir de l'ombre, à moins que ce ne soient les mêmes : vous allez pouvoir vous rincer l'œil.

Maintenant, les paris sont ouverts. A quand la prochaine Réforme ? Et pourquoi pas la Privatisation ? Un an, deux ans, trois ans. Ce sera bien un maximum...

Allons, il est minuit, Docteur Rossinante. Frappez les douze coups du glas.

Le merveilleux outil que le Pouvoir aurait dû mettre au service de toute la Nation va jouer **RIP** :

Resquiescat In Pace...

1er Janvier 1975.

LA RÉPUBLIQUE DU MÉPRIS

Roman de MAX-FIRMIN LECLERC

Jugements lors de la parution en 1975.

(Pour des raisons évidentes, certains noms n'ont pas été mentionnés, mais les citations sont garanties exactes)

Un véritable pionnier de la Télévision : JEAN NOHAIN :
« J'ai eu la bonne idée de l'emporter en Irlande, ce qui m'a permis de profiter calmement et pleinement de ton merveilleux et courageux pamphlet, qui m'a ému en me rappelant tant de souvenirs, et de lâchetés que j'ai connues comme toi. Oui, ton extraordinaire virulence de polémiste alternant avec ta charmante poésie m'ont ému, il me tarde de faire lire ton livre à des amis… »

TÉLÉ-MÉDECINE : « La République du Mépris » est un pamphlet d'un lyrisme vindicatif et très souvent subtil. Cela se boit comme du petit lait, mais l'acide déposé invite à la réflexion et au sourire amer. »

SUD-RADIO : Il l'a écrit, je vous préviens tout de suite avec une encre mêlée de vitriol… ».

UN DIRECTEUR encore en activité à la Télévision ; « Roman tout retentissant des échos de l'époque tumultueuse que vous évoquez avec beaucoup de passion et de talent. »

TÉLÉ-POCHE : « Un livre vengeur, « La République du Mépris » destiné à éclairer les téléspectateurs sur la mare aux grenouilles.»

André BLANCHET, ancien journaliste du « MONDE », Prix Albert Londres : « Quelle verve ce Max Leclerc ! C'est ce que je me répétais à moi-même à chaque page de ce roman.

Jean-Gabriel GIGOT, écrivain-historien : « mille bravos pour cet ouvrage courageux, intelligent, documenté, sensible et humain, je n'ose dire utile, sinon, je le crains, pour les historiens de demain. Vous avez révélé et démonté le mécanisme de ce qu'on devinait tout simplement aux résultats : pagaille honteuse ! »

TOULOUSE MIDI PYRENÉES MAGAZINE : « un roman très drôle et de (pure ?) fiction… Max Leclerc brosse des portraits dans un style alerte et satirique, parfois cru. Un roman, mais aussi une certaine idée du monde de la télévision. »

Dominique AMBROSI, ancien journaliste du « MÉRIDIONAL » : « Votre livre a du
nerf et de la stature…. Votre enfant dégourdi, aux yeux perçants et qui a son franc-parler….»

TÉLÉ-MAGAZINE : « Un roman au style satirique, parfois violent, en fait une histoire d'amour déçu. »

TÉLÉ 7 JOURS : « Un réquisitoire des plus vifs contre l'ex-ORTF dont le spirituel pamphlétaire a bien connu tous les arcanes. »

René BOURDIER, journaliste au « CANARD ENCHAÎNÉ » : « J'ai pris grand plaisir à visionner votre galerie de portraits. Dans l'ensemble, en tout cas pour celles de vos victimes que je connais, vos commentaires mordent juste et au bon endroit. Bravo ! »

SUD-OUEST : « Max Leclerc est un humoriste caustique. Ce dernier ouvrage le prouve et les millions de téléspectateurs qui s'embusquent tous les soirs devant le petit écran pourraient lire

avec un intérêt certain cette « République du Mépris » écrite d'un seul trait dans un style percutant et direct. Mais il semble qu'un grand silence entoure ce livre depuis sa récente sortie en librairie. C'est dommage ! »

Claude SEIGNOLLE, écrivain : «Quelle terrible introduction que le pavé dans la marre qu'est l'encadré ouvrant votre « république », non, leur république, cher pot de terre…Le style va bien avec l'ardeur du propos, et en fait, vous ne mâchez pas vos phrases. Mais se faire entendre est bien difficile, car vous mettez leur nez dans ce qu'ils n'aiment pas sentir d'eux, les gentilles crapules en place. ».

ART ET POÉSIE – Henry MEILLANT, Directeur de la Revue et Président de la Société des Poètes et Artistes de France : « Un bon coup de balai, mais suffisamment romancé pour lui donner une envergure littéraire. Un langage riche, un style vif, ça se lit d'un trait ».

ASPECTS DE LA FRANCE : « Voilà un tableau de la télévision qui ne plaira pas à tout le monde. Nous pénétrons (dans cet univers) où chacun s'observe, se jalouse et cherche à se nuire. C'est quasiment une étude ethnographique ».

Edmonde CHARLES-ROUX, Prix Goncourt ::« Il est en effet virulent, ce qui ne l'empêche pas d'être divertissant, deux qualités que l'on trouve rarement réunies ».

X. Ancien Directeur de la Télévision, qui aurait pu être un « grand patron », si on ne l'avait pas « écarté » au bout de deux ans : « J'avoue avoir ressenti de l'émotion, car il dépeint le dérisoire et le tragique du commencement à la fin. Pauvre télévision ! Je découvre un polémiste ardent, implacable, et même suicidaire, n'hésitant pas, si j'ose dire, à faire son voyage au bout de la mort.

Car les gens en place ne vous pardonneront pas, ni ceux que vous avez vitriolé, car la marque est ineffaçable. Mais quel livre ! »

LA DÉPÊCHE DU MIDI : René MAURIÈS, Prix Interallié 1974 :
« De toute façon, si ça se passe comme ça à l'envers du petit écran, ça vaut la peine d'être connu…Et de se payer le Lux(e) d'une lecture sans frontières où le Père Ubu lui-même perdrait parfois son latin. Max Leclerc, impitoyable, ne manque cependant pas de tendresse. Et cette tendresse lie fort bien un style musclé, une audace allègre et de temps en temps une vengeance qui se mange chaude.»

Le P.D.G de TÉLÉ-MAGAZINE : Marcel LECLERC : « Il est fort intéressant, et ce qui ne gâte rien, écrit d'une plume alerte et incisive. »

Le Secrétaire Général de deux prix littéraires importants :
« Personnellement, j'ai trouvé votre ouvrage des plus intéressants et souvent très amusant, encore que la satire y soit très virulente. C'est sans doute cet aspect toujours un peu « dangereux » à manier qui a fait que le Comité de sélection n'a pas cru devoir le retenir pour nos prix 1976. Je trouve très juste le mot employé par un des critiques que vous citez en références : « suicidaire », qui est un éloge à votre courage, mais qui risque de s'appliquer à ceux qui « oseraient » prendre fait et cause avec ce que vous exprimez. »

Table of Contents

Title Page
Copyright
Du même auteur
Citation
Préface
Préambule
Texte
Jugements